This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 83 805

Digitized by Google

LIBRARY

30/ 60

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

MARIE-THÉRÈSE

Digitized by Google

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

MARIE-THÉRÈSE

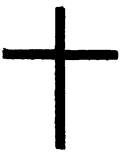
DUCHESSE D'ANGOULÊME

NOUVELLE ÉDITION

RÉVUE, ANNOTÉE ET AUGMENTÉE DE PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PAR

M. DE BARGHON-FORTRION.



PARIS
AU BUREAU DE LA MODE NOUVELLE,
63, RUE SAINTE-ANNE.

1858.

Digitized by Google

Digitized by Google

DC 137
.2
A3
1858

INTRODUCTION.

Les ouvrages publiés sous le titre de Mémoires ou de Souvenirs anecdotiques sont devenus une des lectures les plus recherchées et les plus attrayantes de ce temps-ci. Le nombre des livres de ce genre qui ont paru depuis quarante ans est vraiment incalculable. On en a édité dans tous les formats, sous tous les noms et tous les pseudonymes possibles. Les spéculateurs littéraires, voyant que la denrée se vendait bien, ont imaginé toute sorte d'expédients pour en rendre l'écoulement prompt et facile. Pendant quelque temps, le succès a dépassé leurs prévisions. Nous nous souvenons d'une époque, encore peu éloignée, où tous les Mémoires plus ou moins apocryphes, jetés en pâture à la curiosité publique étaient, l'ob-

Digitized by Google

jet de l'empressement général, tout comme s'ils avaient eu un cachet d'authenticité incontestable. Les plus tristes platitudes, les plus incroyables billevesées étaient les bienvenues; elles obtenaient un succès qu'on eût refusé peut-être à des productions sérieuses. C'est que leurs auteurs, rompus à tous les artifices d'un métier peu honnête, mais lucratif, soulevaient avec une habileté merveilleuse et une adresse infinie le puissant levier des passions contemporaines. Le scandale, voilà la mine d'or qu'ils s'efforçaient d'exploiter, et l'on sait avec quelle ardeur et quelle persévérance!

Aujourd'hui que ces pitoyables publications traînent sur les quais, déchirées, salies, informes, en lambeaux; — aujourd'hui qu'on en trouverait à peine quelques exemplaires dépareillés dans la bibliothèque des collectionneurs les plus infatigables; — aujourd'hui qu'elles sont tombées dans un discrédit et dans un oubli profonds, on ne saurait se faire une idée de l'intérêt, de la faveur, de la sympathique curiosité qu'elles éveillèrent à

Digitized by Google

l'époque de leur naissance. Elles comptaient des millions de lecteurs. Elles circulaient sur tous les points de la France, et y recevaient un accueil que n'ont jamais obtenu les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains. Elles avaient plusieurs éditions dans l'espace de quelques semaines. On se les disputait dans les salons, dans les cercles, dans les cabinets de lecture. Les journaux les plus répandus leur prêtaient, avec empressement, l'appui de leur publicité.

Rien cependant ne justifiait une pareille vogue; il manquait à ces œuvres la première qualité qu'on est en droit d'exiger d'un historien, l'exactitude. On prêtait à des personnages disparus de la scène du monde des opinions et des sentiments qu'ils n'avaient jamais eus ni manifestés; on présentait leurs actes sous de fausses couleurs; on dénaturait leurs intentions; on calomniait leur mémoire. La passion politique, l'esprit de dénigrement et de parti brouillaient les faits, et, selon les besoins de leur cause, altéraient les documents les plus authentiques.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'étaient rédigés la plupart des Mémoires contemporains. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire!

Les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême, que nous offrons au public, n'ont rien de commun avec cette foule d'ouvrages d'une authenticité plus ou moins douteuse : ils ont un cachet et une physionomie à part; ils offrent le tableau fidèle d'une grande infortune, noblement supportée. Un mérite que personne ne leur refusera, c'est celui de la vérité historique.

Quelle vie que celle de Madame la duchesse d'Angoulême! Que de malheurs et d'héroïsme! quelles affreuses tortures et quelles sublimes vertus! quel mélange de courage et de dignité, de patience et de résignation! Qu'on la suive dans les diverses phases de sa longue et douloureuse existence, et toujours on la trouvera grande, noble, intrépide devant le péril, éclairée par les lumières de la foi, à la hauteur des plus difficiles situations et des plus rudes épreuves.

Née à une époque de trouble et de disso-

Digitized by Google

lution sociale, elle voit se former, grandir et se développer l'orage qui devait emporter les institutions à l'ombre desquelles la France avait trouvé pendant huit siècles un abri protecteur. Quand éclate la tempête révolutionnaire, elle partage l'horrible captivité de ses augustes parents, et subit avec eux toutes les tortures physiques et morales que l'imagination peut rêver. Dans l'espace de quelques mois, elle voit périr sur l'échafaut son père, sa mère et sa tante. Echappée à toutes ces horreurs, elle est obligée de chercher un refuge sur la terre étrangère. Elle revoit enfin la patrie, où sa famille a reconquis ses droits; mais une nouvelle révolution la condamne encore une fois à l'exil, et elle y termine sa pénible carrière.

Oui, on chercherait vainement une vie plus éprouvée. Quelle source d'inspiration pour le génie de Bossuet que cette série de vicissitudes!

Tout porte le cachet de la grandeur dans l'existence de Madame la duchesse d'Angoulême; mais c'est surtout la période de sa

Digitized by Google

captivité au Temple qui a mis en relief ses éminentes qualités. L'auguste princesse nous a laissé sur cette époque un écrit qui a tous les caractères de l'exactitude et de la sincérité. Tous les événements y sont racontés dans leurs moindres détails, avec simplicité et sans exagération. Sans proférer aucune parole de haine, elle flétrit, par le simple exposé des faits, les bourreaux de sa famille. Elle dit les souffrances, les vertus, la résignation chrétienne et la mort héroïque de ses augustes parents. Dans ce récit, elle oublie seulement de parler d'elle-même, touchante modestie qui prouve toute la délicatesse de son âme. Elle aussi eut une large part de souffrances pendant ces deux années de captivité, et de plus elle eut la douleur de survivre à sa famille.

Les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême ont été écrits de sa propre main, pendant son séjour au Temple. Nous avons pensé qu'on nous saurait gré de les remettre en lumière au point de vue historique; ils offrent sans contredit un immense intérêt,

Digitized by Google

Le récit commence à l'arrivée de Louis XVI et de sa famille au Temple, le 13 août 1792. Les premiers mois de leur captivité furent signalés par un de ces actes de tyrannie et de cruauté qui étaient dans les habitudes du gouvernement révolutionnaire : on apporta aux augustes captifs un arrêté de la Commune qui ordonnait l'expulsion immédiate de toutes les personnes que des liens de parenté n'attachaient pas à la famille royale. En vertu de cet arrêté, on leur enleva tous leurs serviteurs, toutes les personnes qui leur étaient chères, sans en excepter madame la princesse de Lamballe. La Reine eut beau protester contre cette dernière mesure, qui la froissait dans ses plus vives et ses plus profondes affections, les personnes attachées au Roi et à la Reine furent jetées dans les cachots de la Force, et on envoya à leur place les Tison, complétement dévoués au régime odieux qui pesait alors sur la France.

Ici commence cette longue série d'indignes procédés, de monstrueuses vexations et de

Digitized by Google

traitements atroces dont les détails font frissonner les honnêtes gens de tous les partis. Quand le Roi va se promener dans le jardin, il est insulté par la garde; l'insolence et la dérision se produisent sous toutes les formes. Le jour de la Saint-Louis, dès sept heures du matin, l'air *Ça ira* retentit sous les fenêtres de la famille royale. Louis XVI n'est plus qualifié du titre de Roi; on ne l'appelle plus que Monsieur ou Louis. Les municipaux sont toujours assis dans sa chambre, le chapeau sur la tête et dans une attitude irrespectueuse; ils lui parlent avec une insultante familiarité; ils vont jusqu'à lui enlever son épée et à fouiller ses poches.

On pousse plus loin encore les raffinements de la barbarie et de la haine: les fonctions de porte-clefs et de guichetier sont confiées à un homme infâme qui force la porte du Roi avec le projet d'attenter à ses jours. Il n'est tortures que cet homme ne fasse subir aux augustes victimes : tantôt il chante *la Carmagnole*, en accompagnant cette chanson d'une horrible pantomime; tantôt,

Digitized by Google

sachant que la Reine déteste l'odeur de la pipe, il lui en souffle des bouffées au visage avec des gestes d'un cynisme révoltant.

On ne peut lire sans frémir, dans les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême, le récit de ces outrages chaque jour renouvelés, et que la famille royale supporte avec un calme et une sérénité qui ne se démentent jamais.

Il y a pourtant une circonstance où son courage faiblit un moment; nous voulons parler des horribles journées de septembre. A propos de ces événements qui ont imprimé à la révolution une tache et une souillure ineffaçables, l'auguste narratrice donne des détails qu'on chercherait en vain dans les autres historiens de cette époque.

Le 2 septembre, un nouveau municipal, nommé Mathieu, arrive, rouge de colère, et les traits bouleversés. D'une voix impérieuse, il dit au Roi de rentrer chez lui. Toute la famille royale le suit dans un morne silence. Après avoir lancé toutes les invectives et

Digitized by Google

vomi toutes les imprécations que la rage peut inspirer, cet homme dit à Louis XVI :

« La générale a battu, le tocsin a sonné, le canon d'alarme a été tiré. Les émigrés sont à Verdun; s'ils viennent, nous périssons tous, mais vous périrez les premiers. »

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, il se fait un tumulte effroyable. Le Roi ayant demandé la cause de toute cette agitation, un jeune officier municipal lui répliqua :

« Puisque vous tenez absolument à avoir des explications, eh bien! que votre curiosité soit satisfaite. C'est la tête de madame de Lamballe qu'on veut vous montrer. »

« A ces mots, dit l'auguste narratrice, ma mère frissonna d'horreur. C'est le seul moment où son courage l'ait abandonnée.

» Nous entendîmes battre la générale toute la nuit. Ma mère n'essaya pas même de dormir. Ses sanglots nous fendaient le cœur.

» Nous pensions que la rage des assassins était enfin assouvie. Nous étions dans l'erreur. Ce ne fut que quelque temps après que

Digitized by Google

nous sûmes que le massacre avait duré trois jours. »

Madame la duchesse d'Angoulême finit là son récit de ces affreuses journées. Ce qu'elle en dit a été complété depuis par le témoignage de nombreux témoins oculaires. La voilà donc cette révolution, qui s'était présentée à son début comme chargée d'une mission d'affranchissement, de réforme et de progrès ! A en croire ses apôtres, elle venait proclamer les droits de l'homme, et assurer le règne définitif de la liberté, de la justice, de la tolérance, de la fraternité. Cette révolution, qui voulait se faire passer pour une vierge pure et sans tache, n'est donc, en fin de compte, qu'une infâme prostituée. Elle a les pieds dans la boue et dans le sang. Elle vit dans de continuelles saturnales. Les assassinats, les boucheries, les égorgements en masse, voilà son dernier mot !

Mais revenons aux Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême.

Après les journées de septembre, les augustes prisonniers deviennent l'objet d'une

Digitized by Google

surveillance de plus en plus rigoureuse. La haine des persécuteurs semble redoubler. La famille royale trouve cependant quelques âmes compatissantes et généreuses. Les Mémoires citent deux municipaux qui s'efforcèrent d'adoucir sa position et lui témoignèrent beaucoup de bienveillance. Voici un autre fait qui mérite d'être signalé : une sentinelle s'entretint plusieurs fois avec Madame Elisabeth par le trou de la serrure; pendant toute la durée de son séjour au Temple, ce malheureux ne fit que pleurer.

On le voit, la révolution avait essayé vainement d'éteindre le sens moral des populations. Au milieu même de la dissolution des liens sociaux, il restait de nobles sentiments en France; il y avait des âmes d'élite que n'avait pas flétries le souffle des mauvaises passions.

Cependant la révolution poursuit sa marche. La logique a d'irrésistibles entraînements : après avoir dépouillé Louis XVI de son autorité et de son prestige, les niveleurs prétendent frapper en sa personne la royauté

Digitized by Google

elle-même, et ils ne reculent pas devant le plus exécrable des forfaits.

Les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême renferment sur le procès du Roi de curieuses particularités.

« Le 11 décembre, dit-elle, le tambour qui battait et la garde qui arrivait au Temple nous présagèrent de nouveaux événements. A onze heures, Chambon et Chaumette, l'un maire, l'autre procureur général à la Commune, vinrent signifier au Roi le décret de la Convention qui ordonnait sa comparution à la barre. Le départ eut lieu à une heure; il en était six, lorsque mon père revint avec le même cortége. Nous étions dans une inquiétude inexprimable. Quand le Roi fut rentré, ma mère demanda à le voir. On lui répondit par un refus formel. Elle exprima le désir de lire les journaux pour connaître les débats et les circonstances du procès. Cette faveur lui fut également refusée. »

Madame la duchesse d'Angoulême continue le récit des circonstances qui accompagnèrent le procès et la mort du Roi. Voici le

Digitized by Google

résumé des faits recueillis par l'auguste princesse :

« Louis XVI demanda des conseils. MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze, qu'il avait chargés de sa défense, se rendirent auprès de lui, et il eut avec eux plusieurs conférences.

» Le 26 décembre, le Roi fit son testament. Il était profondément convaincu qu'il serait assassiné ce jour-là, en allant à la barre de la Convention. Cependant il ne perdit rien de son calme habituel et laissa à M. Desèze le soin de présenter ses moyens de défense. »

Les Mémoires rapportent ensuite une scène des plus intéressantes, et qui met complétement en relief le caractère élevé, le patriotisme et l'abnégation de ce prince, que les partis ont si indignement calomnié. C'est là un document historique qui ferme la bouche à ces détracteurs obstinés qui, depuis soixante ans, reproduisent sans cesse les mêmes allégations et les mêmes attaques.

Le 19 janvier 1793, M. Malesherbes vient apprendre au Roi que la majorité a prononcé la peine de mort.

Digitized by Google

« Mais, Sire, ajoute-t-il, toute chance de salut n'est pas encore perdue. L'édifice construit par cette tourbe de scélérats ne repose que sur un sable mouvant; il peut s'écrouler au moindre souffle. Il y a dans l'opinion un de ces frémissements douloureux, précurseurs d'une réaction prochaine, inévitable. N'en doutez pas, Sire, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France viendra prêter à Votre Majesté l'appui de son dévouement. »

Après avoir écouté avec attention M. de Malesherbes, le Roi lui répond sans hésiter :

« Non, monsieur, il ne sera pas dit que j'ai contribué à allumer dans le pays la guerre civile; j'aime mieux mourir. Que mes partisans ne fassent donc aucun mouvement pour me sauver. Le Roi ne meurt pas en France... »

Sublimes paroles, qui donnent un éclatant démenti aux imputations dont Louis XVI a été si souvent l'objet de la part de tant d'écrivains superficiels, prévenus ou de mauvaise foi. Qu'on ose donc soutenir encore

Digitized by Google

qu'il prétendait régner par l'appui des baïonnettes étrangères, ce prince qui refuse l'appui même de ses sujets, parce qu'il frémit à la seule pensée d'une sanglante collision. Le trait caractéristique de ce noble cœur, c'est une inépuisable bonté, c'est un tendre amour pour son peuple. Sur ce point les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême viennent à l'appui d'une foule de Mémoires contemporains.

Mais reprenons le fil des événements racontés par l'auguste princesse.

Le dénoûment de ce grand drame judiciaire est enfin arrivé. — C'est le 20 seulement, c'est-à-dire la veille de l'exécution, que la famille royale est informée de la sentence rendue contre Louis XVI. On lui permet de descendre chez le Roi. Celui-ci, malgré sa résolution et son courage, ne peut se défendre d'un trouble profond; la pensée d'une séparation éternelle fait couler ses larmes en abondance. Mais il parvient enfin à dompter son émotion, et prend la parole d'une voix nette, ferme et bien accentuée. Il raconte à

Digitized by Google

sa famille qu'on a manifesté le désir de recourir aux assemblées primaires, mais qu'il s'y est opposé dans la prévision des troubles et des mouvements tumultueux qui seraient la conséquence d'une pareille mesure. Il embrasse ensuite la Reine et Madame Elisabeth, et donne, avec sa bénédiction, des instructions religieuses au jeune Dauphin ainsi qu'à sa noble fille.

« Après nous avoir quittés, dit l'auguste narratrice, il eut un long entretien avec son confesseur, se coucha à minuit, et dormit jusqu'à cinq heures; le son du tambour le réveilla en ce moment. A six heures, l'abbé Edgeworth dit la messe, à laquelle mon père communia. Il partit vers neuf heures.

» En traversant les corridors, le Roi rencontra un guichetier qu'il avait repris un peu vertement la veille; il s'approcha de cet homme, et lui tendant affectueusement la main :

» Mathieu, lui dit-il, je suis fâché de vous avoir offensé. »

Les Mémoires confirment, en les complé-

Digitized by Google

tant, les faits publiés par plusieurs historiens sur les derniers moments de Louis XVI. « Lorsqu'il eut monté les marches de l'échafaud, le Roi voulut parler au peuple, mais Santerre étouffa sa voix en faisant battre le tambour ; le peu de mots qu'il put prononcer ne furent entendus que de quelques personnes.

» Le Roi se déshabilla tout seul ; ses mains furent liées avec un mouchoir. Au moment où il allait mourir, l'abbé Edgeworth lui dit ces belles paroles, devenues historiques :

» Fils de saint Louis, montez au ciel. »

Jugez des angoisses de la famille royale dans ces horribles moments. Laissons parler à ce sujet Madame la duchesse d'Angoulême :

« Nous étions levés dès six heures ; nous espérions toujours qu'il nous serait permis de voir le Roi avant son départ, et nous conservâmes cette espérance jusqu'à ce que les cris de joie d'une multitude effrénée vinrent nous apprendre que le crime était consommé... »

Digitized by Google

Avant d'aller à la mort, Louis XVI avait recommandé à ses enfants de pardonner à ses bourreaux. Madame la duchesse d'Angoulême a été fidèle aux recommandations paternelles : on cherchetait vainement dans ses Mémoires aucune de ces expressions dures et hautaines qui jaillissent ordinairement d'un cœur aigri par la souffrance. Certes elle eût été bien excusable, cette noble princesse qui a tant pleuré, tant souffert, et vu de près tant d'horreurs et d'infamies; elle eût été, disons-nous, bien excusable si, dans la chaleur de son indignation, elle avait laissé échapper, contre ces hommes de sang, des traits amers, des épithètes flétrissantes. Mais la fille de Louis XVI s'est imposé le devoir de s'abstenir de toute récrimination vengeresse. L'histoire impartiale, qui n'avait pas les mêmes ménagements à garder, a marqué d'un stygmate indélébile les assassins d'un prince juste, religieux, libéral, éclairé, et dont la constante préoccupation fut le bonheur de son peuple.

La mort de Louis XVI eut un immense

Digitized by Google

retentissement dans toute l'Europe. La famille royale se sentit frappée au cœur.

« A partir de ce moment, dit Madame la duchesse d'Angoulême, on nous accorda un peu plus de liberté ; mais cet adoucissement apporté à notre situation était incapable de calmer les angoisses de ma mère : il lui était indifférent de vivre ou de mourir. Quelque temps après, je tombai malade, ce qui fit une diversion à sa douleur. »

Après le grand sacrifice qui venait de s'accomplir, on aurait pu croire que les fureurs des terroristes étaient assouvies ; mais pour ces monstres rien n'était sacré, pas même l'enfance.

Depuis son entrée au Temple, le jeune Dauphin était sérieusement indisposé. Tout à coup une forte fièvre se déclare ; elle est accompagnée d'un violent mal de tête et de spasmes nerveux. La Reine demande un médecin ; mais plusieurs jours s'écoulent avant que cette demande soit accueillie. Cependant la santé du jeune prince s'affaiblit visiblement ; le manque d'air et d'exercice, et des

Digitized by Google

secousses morales chaque jour renouvelées exercent sur sa frêle organisation la plus déplorable influence.

Le cœur de la mère est mis souvent à de cruelles épreuves. Voici un de ces tragiques incidents, une de ces scènes émouvantes qui ne sont pas rares dans ces temps malheureux.

Un jour, un décret de la Convention décide que le jeune prince sera séparé de sa famille. A la lecture de cet ordre barbare, le pauvre enfant se jette dans les bras de sa mère en poussant des cris perçants. Arrivée au paroxisme de la douleur et de l'indignation, la Reine retrouve toute son énergie; elle veut opposer aux ravisseurs une résistance désespérée. On la menace de la tuer ainsi que la jeune princesse sa fille, et elle cède enfin par amour pour ses enfants. Le Dauphin sort en embrassant tendrement sa mère et sa sœur; il sort en fondant en larmes.

Après cette séparation, la Reine tombe dans un sombre abattement. Pendant plusieurs jours, elle interroge tout le monde.

Digitized by Google

Qu'on juge de son désespoir quand elle apprend que son malheureux fils a été confié à la garde du cordonnier Simon, un de ces types de férocité dont les révolutions surexcitent et développent les monstrueuses passions et les instincts sanguinaires.

Madame la duchesse d'Angoulême entre à ce sujet dans des détails d'une vérité saisissante. Ecoutons-la :

« La Reine demandait sans cesse, mais inutilement, à voir son fils. Nous montions bien souvent sur la tour, parce que mon frère y allait de son côté. Le seul plaisir de ma mère était de le voir passer de loin par une petite fente. Nous restions là des heures entières.

» Nous n'avions que rarement des nouvelles de mon pauvre frère. Ces nouvelles étaient loin d'être rassurantes ; mais, pour ne point augmenter la douleur de ma mère, on lui cachait une partie de la vérité. »

Que se passait-il donc? Il fallait vraiment que cela fût bien atroce pour que ces hommes, qui d'ordinaire ne respectaient rien, crus-

Digitized by Google

sent devoir cacher à une mère l'affreuse vérité... Ce qui se passait, nous allons vous le dire ; et qu'on ne nous taxe pas d'exagération. Ici les relations de nombreux témoins oculaires et d'historiens accrédités viennent appuyer le récit de Madame la duchesse d'Angoulême et en fortifient l'imposante autorité.

Simon faisait subir au jeune prince les traitements les plus indignes ; ses menaces l'intimidèrent au point qu'il n'osait plus verser des larmes. Les tortures physiques et morales qu'on lui infligeait nuit et jour avaient complétement détruit sa santé déjà chancelante. Simon était l'instrument d'un projet infernal, qui consistait à amener le Dauphin au dernier degré de l'abrutissement et de l'idiotisme. Ce monstre le faisait assister à de dégoûtantes orgies, le forçait à manger horriblement, et par un raffinement de cruauté, l'obligeait de boire à pleins verres du vin qu'il détestait. Un jour il lui mit le bonnet rouge et la carmagnole. D'autres fois, il l'exerçait à blasphémer Dieu et à chanter des chansons obscènes.

Digitized by Google

Voilà les procédés des républicains de 1793. Et qu'on ne dise pas que c'est sur les agents subalternes de l'administration que pèse la responsabilité de pareils forfaits; car il est prouvé que c'est de la Convention elle-même qu'émana l'ordre de remettre le jeune Dauphin au cordonnier Simon; et ceux qui prescrivirent cette mesure devaient en comprendre toute la portée, car ils connaissaient parfaitement les antécédents et les habitudes de cet homme!

Etrange et terrible époque où l'on ne s'arrêtait ni devant le prestige du rang, ni devant l'éclat du génie, ni devant les grâces naïves de l'enfance, ni devant la faiblesse d'un sexe toujours digne d'intérêt et de protection.

Ceci nous amène tout naturellement à parler du procès de la Reine. Les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême contiennent sur cet événement des détails qui, à quelques égards, ont tout l'intérêt de la nouveauté.

C'est le 2 août, à deux heures du matin,

Digitized by Google

qu'on vint signifier à la Reine le décret de la Convention ordonnant qu'elle serait conduite à la Conciergerie pour qu'on lui fît son procès. Marie-Antoinette entend cette lecture sans émotion. La jeune princesse sa fille, et sa belle-sœur, Madame Elisabeth, demandent à la suivre ; cette grâce leur est refusée. Après avoir dit quelques mots où respire toute la noblesse de ses sentiments, la Reine part sans jeter les yeux sur ses deux compagnes de captivité, de peur que son courage ne l'abandonne.

En sortant, elle se frappe la tête au guichet ; on lui demande si elle s'est fait du mal :

« Oh ! non, répond-elle, rien ne peut me faire du mal désormais. »

Arrivée à la Conciergerie, on l'enferme dans la chambre la plus humide et la plus malsaine.

« La situation de ma mère, dit Madame la duchesse d'Angoulême, me causait les plus cruels tourments. Le son du tambour me faisait tressaillir, et l'image d'un nou-

Digitized by Google

veau 2 septembre s'offrait incessamment à ma pensée. Malgré l'active surveillance exercée par les municipaux, nous avions de temps en temps des nouvelles du dehors et particulièrement de ma mère. On nous dit qu'elle était accusée de correspondance avec l'étranger. Pour ne pas la compromettre, nous jetâmes aussitôt les crayons, l'encre, les plumes et le papier qui étaient en notre possession. »

Le procès de Marie-Antoinette, tout en développant les hautes qualités de cette princesse, enleva aux terroristes le peu de prestige qui leur restait encore auprès des masses fanatisées. On sait qu'elle fut défendue avec une noble et chaleureuse énergie par MM. Ducoudray et Chauveau-Lagarde. Parmi les témoins qui furent cités, se trouvaient quelques personnes honorables, mais beaucoup d'autres qui ont laissé d'horribles souvenirs. Il nous suffira de rappeler deux noms que l'histoire a marqués d'une flétrissure ineffaçable, ceux de Simon et de Mathieu, guichetier au Temple.

Digitized by Google

L'interrogatoire de la Reine fut un long supplice ; il dura trois jours et trois nuits. Les juges s'appesantirent sur une foule de bruits calomnieux et de détails infâmes que la haine avait propagés.

« *J'en appelle à toutes les mères.* »

Telle fut la réponse de la Reine à ces insolentes accusations qui retombaient de tout leur poids sur les misérables qui s'en étaient faits les éditeurs.

Ses paroles, vigoureuses protestations d'une âme indignée, excitèrent une profonde émotion parmi le peuple, et les juges, effrayés de ces témoignages de sympathie, se hâtèrent de prononcer un arrêt de mort.

Quand le moment fatal fut venu, elle alla au supplice avec courage, au milieu des imprécations d'une multitude soudoyée par les féroces proconsuls dont la France ne subissait qu'en frémissant la tyrannique domination. En un mot, elle déploya une énergie, une noblesse et une grandeur d'âme dont l'histoire offre de bien rares exemples, dont la postérité gardera éternellement le souvenir.

Digitized by Google

Il faut lire dans les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême ce lamentable procès, cette longue et douloureuse agonie, cette mort si chrétienne, si courageuse, si héroïque. Ici chaque épisode, chaque incident, chaque particularité a sa signification.

Quand on résume tous ces souvenirs, une réflexion se présente naturellement à l'esprit: quelle destinée que celle de Marie-Antoinette! quels contrastes dans cette vie!... Elle arrive en France jeune, brillante, entourée d'hommages et de respects. Sa grâce, sa beauté, sa bienveillance affectueuse, ses aimables vertus sont autant de joyaux qui rehaussent l'éclat du diadême. Elle n'a qu'à paraître pour conquérir toutes les admirations : tous les cœurs volent sur son passage. La jeune Reine est heureuse et fière; tout lui sourit; l'avenir se dore à ses yeux des plus séduisantes perspectives. Mais, hélas! elle a compté sans cet esprit de désordre et d'anarchie que des sophistes et des rhéteurs propagent dans toutes les sphères sociales. La révolution est là menaçante. La

Digitized by Google

Reine est une des premières victimes qu'elle veut immoler, et la voilà qui jette le poison de la calomnie sur cette noble existence: on insulte la Reine; on foule aux pieds sa couronne; on va chercher dans les faubourgs et on ameute contre elle une populace en haillons; et des splendeurs du plus beau trône du monde, elle est précipitée dans les horreurs de la mort.

Tout n'était pas fini avec le supplice de Marie-Antoinette. Il restait encore au Temple deux membres de la famille royale, Madame Elisabeth et le Dauphin.

La mort de Madame Elisabeth fut digne de sa vie. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême :

« On lui fit trois questions : « Ton nom? — Elisabeth de France. — Où étais-tu le 10 août? — Au château des Tuileries, auprès du Roi, mon frère. — Qu'as-tu fait de tes diamants? — Je ne sais pas. Au reste, toutes ces questions sont inutiles; vous voulez ma mort. J'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie,

Digitized by Google

et je suis prête à mourir, heureuse d'aller rejoindre mes respectables parents, que j'ai tant aimés sur la terre. »

Ce furent là ses derniers mots. Elle mourut comme une sainte.

Quant au Dauphin, les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême donnent des éclaircissements qui, à quelques égards, sont en contradiction avec les bruits répandus à plusieurs reprises. Elle affirme que le jeune prince n'a pas péri par le poison, comme l'ont prétendu quelques historiens. Cette assertion est confirmée par le témoignage des médecins qui ont fait l'autopsie de son corps. La seule cause de sa mort prématurée, ce sont les horribles traitements dont il a été victime.

Cette rapide esquisse peut donner une idée de l'importance de l'œuvre que nous offrons au public. Nous le répétons, cette œuvre doit être lue tout entière; car les moindres détails, les traits les plus insignifiants en apparence ont une valeur morale et un intérêt histo-

Digitized by Google

rique : ils portent avec eux leur enseignement.

De pareils enseignements sont bien de nature à rectifier les idées fausses et à dissiper les incertitudes qui existent encore sur les principaux événements de notre première révolution.

A ce titre, les Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême seront consultés avec fruit par tous les hommes de bonne foi, à quelque opinion qu'ils appartiennent.

Cette publication a seulement pour but de mettre dans leur vrai jour des faits imparfaitement connus ou mal appréciés. Nous n'avons pas voulu faire une œuvre de parti; nous nous sommes promis de rester étrangers à la politique. Devant la tombe à peine entr'ouverte de l'auguste princesse, des débats irritants, des récriminations amères seraient tout à fait déplacés.

Les commentaires étaient superflus. Nous avons seulement ajouté quelques détails assez curieux sur Louis XVIII, et des notes histo-

Digitized by Google

riques extraites des ouvrages et des Mémoires du temps.

Aucun changement, aucune modification ne pouvaient être apportés aux Mémoires de Madame la duchesse d'Angoulême. C'est là un de ces monuments, comme dit Châteaubriand, auxquels on ne doit pas toucher.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER (1).

—

Relation du voyage de Varennes. — Les Chevaliers du poignard —MM. de Pienne-Villequier, de Beauharnais, Chaber, d'Avaray. — Projet de départ; déguisement de M. de Fersen en cocher. —La baronne de Korff.— Mme Rochet.—MM. de Maldan, Dumoutier et Valory.— Arrivée à Etoges, Châlons-sur-Marne. — — Varennes. — Arrestation.

Pendant toute la journée du 20 juin 1791, mon père et ma mère me parurent très-agités et occupés, sans que j'en susse les raisons. Après le dîner, ils nous renvoyèrent, mon frère et moi, dans une autre chambre, et s'enfermèrent seuls avec ma tante (2). J'ai su depuis que ce fut dans

(1) Les Mémoires que nous donnons aujourd'hui au public ont déjà paru en 1823, sous le titre de *Récits des Événements arrivés au Temple, depuis le* 13 *août* 1792 *jusqu'à la mort de Louis XVII.*

(2) Le 28 février 1790, on avait excité un mouvement au faubourg Saint-Antoine, par suite duquel la multitude, soudoyée sans doute, marcha à Vincennes et entreprit de démolir le donjon. De fidèles serviteurs du Roi, craignant

Digitized by Google

ce moment-là qu'ils informèrent ma tante du projet qu'ils avaient de s'enfuir. A cinq heures, que ces hommes ne se portassent ensuite aux Tuileries, s'empressèrent de s'y rendre. Les meneurs de la révolution répandirent aussitôt le bruit qu'on voulait enlever le Roi. Louis XVI crut alors de sa prudence de venir congédier ces zélés défenseurs. C'étaient presque tous d'anciens chevaliers de Saint-Louis, et, parce que quelques-uns étaient munis d'armes en forme de poignard, on les appela les *Chevaliers du poignard*. L'un d'entre eux, prenant la parole, dit qu'ayant su le Roi en danger, ils étaient venus pour lui faire un rempart de leurs personnes. Le Roi rendit justice à leurs nobles intentions; mais, ajoutant qu'il ne pouvait rien craindre au milieu des citoyens soldats formant sa garde, il les invita à déposer leurs armes avant de se retirer. Aussitôt un grand nombre de ces fidèles sujets lui donnèrent cette dernière marque d'obéissance et de dévouement.

Louis XVI n'ignorait pas cependant qu'il se trouvait de ses ennemis jusque parmi cette garde nationale; ils étaient sans doute nombreux et bien acharnés ce jour-là, puisqu'ils ne lui épargnèrent point un outrage sanglant, lors même qu'il cherchait à les ramener par une preuve éclatante de confiance. Au lieu de la reconnaissance que méritait la noble démarche des zélés défenseurs du Roi, on les humilia en annonçant qu'ils seraient fouillés avant de sortir. Plusieurs, après avoir déposé leurs armes, se virent assaillis. M. de Pienne, fils de M. Villequier d'Aumont, et premier gentilhomme de la chambre, en survivance de son père, fut terrassé et foulé aux pieds. Le Roi eut la douleur de voir maltraiter sous ses yeux, sans pouvoir les défendre,

Digitized by Google

ma mère alla se promener avec mon frère et moi, madame de Maillé, sa dame du palais, et madame de Soucy, sous-gouvernante de mon frère, à Tivoli, chez M. Boutin, au bout de la chaussée d'Antin.

Dans la promenade, ma mère me prit à part, me dit que je ne devais pas m'inquiéter de tout ce que je verrais, et que nous ne serions jamais séparées longtemps, que nous nous retrouverions bien vite. Mon esprit était bouché, et je ne compris rien du tout à tout cela; elle m'embrassa et me dit que si ces dames me demandaient pourquoi j'étais si agitée, je devais dire qu'elle m'avait grondée, et que je m'étais raccommodée avec elle. Nous rentrâmes à sept heures; je retournai chez moi bien triste, ne comprenant rien du tout à ce que ma mère m'avait dit.

J'étais toute seule; ma mère avait engagé ma-

ceux qui lui donnaient les plus touchantes preuves de leur attachement.

M. de Beauharnais, le jeune membre de l'Assemblée nationale, déclara que, député, homme d'honneur et citoyen, il ne serait fouillé que mort et qu'on l'étendrait sur la place avant de porter la main sur lui. M. Chabot, chef d'escadre et grand'croix de Saint-Louis, ainsi qu'une foule d'autres défenseurs du trône, tinrent le même langage, et passèrent librement.

Digitized by Google

dame de Mackau d'aller à la Visitation, où elle allait souvent, et elle avait envoyé à la campagne la jeune personne qui était d'ordinaire avec moi. J'étais à peine couchée, que ma mère vint; elle m'avait ordonné de renvoyer tous mes gens, et de ne garder qu'une femme près de moi, sous prétexte que j'étais incommodée. Ma mère vint, nous trouva seules; elle dit à cette femme et à moi qu'il fallait partir sur-le-champ, et ordonna comment il fallait s'arranger. Elle dit à madame Brunyer, qui était cette femme qui était avec moi, qu'elle désirait qu'elle nous suivît; mais que cependant, comme elle avait son mari, elle pouvait rester. Cette femme dit tout de suite, sans balancer, que ma mère faisait très-bien de partir, qu'il y avait trop longtemps qu'elle était malheureuse, et que, pour elle, elle quitterait tout de suite son mari pour la suivre partout où elle voudrait. Ma mère fut très-touchée de cette marque d'attachement. Elle redescendit chez elle, et souhaita le bonsoir à MONSIEUR et à MADAME qui étaient venus comme à l'ordinaire souper avec mon père. MONSIEUR était instruit du voyage. En rentrant il se coucha, mais se releva aussitôt, et partit avec M. d'Avaray, jeune

Digitized by Google

homme qui le fit sortir de tous les périls de sa route, et qui est encore avec lui (1). Pour MADAME, elle ne savait rien du voyage; ce ne fut que quand elle fut couchée qu'une madame

(1) Colonel du régiment de Boulonnais et maître de la garde-robe de MONSIEUR, en survivance de son père, le jeune comte d'Avaray, parlant avec facilité la langue anglaise, se fit passer pour un voyageur de cette nation. Sa présence d'esprit, son entier dévouement assurèrent l'évasion de ce prince qu'il conduisit à Mons par des chemins détournés, et à travers mille dangers. On assure qu'il en a consigné les détails dans une relation d'un vif intérêt : elle est encore inédite. MONSIEUR nomma le comte d'Avaray son capitaine des gardes, et, devenu Régent, puis Roi de France, il le confirma dans cette charge et l'admit dans tous ses conseils. M. d'Avaray n'a point cessé d'accompagner son maître dans les nombreux voyages que ce prince a été contraint de faire en Italie, en Allemagne, en Russie et en Pologne. Louis XVIII, voulant récompenser les constants et éminents services du comte d'Avaray, l'autorisa à joindre l'écusson de France à celui de ses armes, avec cette devise : *Vicit iter durum pietas** : faveur transmissible à sa famille. Ce digne ami de son Roi est mort en 1810.

M. le marquis d'Avaray, son père, député de la noblesse d'Orléans, aux États-Généraux, après avoir protesté les 12 et 15 septembre 1791, contre les opérations de l'Assemblée, s'empressa d'aller rejoindre MONSIEUR, et il est demeuré constamment près de ce prince. En 1815, Sa Majesté l'a créé duc et pair de France.

* VIRG, *Æneid.*, LIV. VI, vers 688.

Digitized by Google

Gourbillon, qui était sa lectrice, vint lui dire qu'elle était chargée, de la part de la Reine et de Monsieur, de l'emmener hors de France.

Monsieur et Madame se rencontrèrent à une poste, où ils ne firent pas semblant de se reconnaître, et arrivèrent heureusement à Bruxelles. Mon frère avait été aussi réveillé par ma mère, et madame de Tourzel le conduisit dans l'entresol de ma mère. Je descendis aussi avec lui; nous trouvâmes là un garde du corps, nommé M. de Maldan, qui devait nous faire partir. Ma mère vint plusieurs fois nous voir; on habilla mon frère en petite fille : il était charmant. Comme il tombait de sommeil, il ne savait pas ce qui se passait. Je lui demandai ce qu'il croyait qu'on allait faire. Il me dit qu'il croyait que l'on allait jouer la comédie, parce que nous étions déguisés. A dix heures et demie, quand nous fûmes tous prêts, ma mère nous conduisit elle-même à la voiture au milieu de la cour, ce qui était beaucoup s'exposer. Nous nous mîmes en voiture, madame de Tourzel, mon frère et moi. M. de Fersen était le cocher. Pour dérouter, on nous fit faire plusieurs tours dans Paris. Enfin, nous revînmes attendre au petit Carrousel qui est

Digitized by Google

très-près des Tuileries. Mon frère était couché dans le fond de la voiture, sous les robes de madame de Tourzel. Nous vîmes passer M. de la Fayette qui était au coucher de mon père ; et nous restâmes là à attendre au moins une grande heure, sans savoir ce qui se passait ; jamais le temps ne m'a paru plus long.

Madame de Tourzel voyageait sous le nom de madame la baronne de *Korff ;* ma mère était la gouvernante de ses enfants, et s'appelait madame *Rochet ;* mon père, le valet de chambre, *Durand ;* ma tante, une demoiselle de compagnie, *Rosalie ;* mon frère et moi, les deux filles de madame de Korff, sous les noms d'*Amélie* et d'*Aglaé*. Enfin, au bout d'une heure, je vis une femme qui tournait autour de la voiture. J'eus peur qu'on ne nous découvrît, mais je fus rassurée en voyant que le cocher ouvrait la portière et que c'était ma tante. Elle s'était enfuie seule avec un de ses gens. En entrant dans la voiture, elle marcha sur mon frère qui était dans le fond, et il eut le courage de ne pas se plaindre. Elle nous assura que tout était tranquille, et que mon père et ma mère viendraient bientôt. En effet, mon père arriva peu après, et puis ma

Digitized by Google

mère avec le garde du corps qui devait nous suivre. Nous nous mîmes en chemin, et il ne nous arriva rien jusqu'à la barrière. Là, il y avait une voiture de poste qui devait nous conduire, mais M. de Fersen ne savait pas où elle était. Il fallut attendre longtemps, et mon père même descendit, ce qui nous donna beaucoup d'inquiétude. Enfin, M. de Fersen revint après avoir trouvé l'autre carrosse. Nous changeâmes de voiture; M. de Fersen souhaita le bonsoir à mon père et s'enfuit. Les trois gardes du corps étaient MM. de Maldan, Dumoutier et Valory. Ce dernier faisait le courrier, les autres, les domestiques, l'un à cheval, l'autre assis sur le siége de la voiture. On avait changé leurs noms : le premier s'appelait *Saint-Jean*, le second *Melchior*, et l'autre *François*. Les deux femmes de chambre qui étaient parties avant nous nous retrouvèrent à Bondy : elles étaient dans une petite voiture. Nous nous mîmes en marche. Le jour commençait à venir. Dans la matinée il ne se passa rien de remarquable : cependant à dix lieues de Paris, on rencontra un homme à cheval qui suivait toujours la voiture. A Etoges on crut être reconnu. A quatre heures, on passa la

Digitized by Google

grande ville de Châlons-sur-Marne; là, on fut reconnu tout à fait; beaucoup de monde louait Dieu de voir le Roi, et faisait des vœux pour sa fuite. La poste après Châlons, on devait trouver des troupes à cheval pour entourer la voiture jusqu'à Montmédy : arrivés là, personne ne s'y trouva. Nous restâmes toujours dans l'attente d'en trouver jusqu'à huit heures; nous passâmes à la fin du jour à Clermont. Là, on vit des troupes; mais tout le village était ameuté et ne voulait pas les laisser monter à cheval. Un officier reconnut mon père, s'approcha de la voiture, et lui dit tout bas qu'il était trahi. Nous vîmes là aussi M. Charles de Damas, mais il n'y pouvait rien. Nous continuâmes notre route : la nuit était tout à fait venue, et malgré l'agitation et l'inquiétude où l'on était, tout le monde s'endormit dans la voiture. Nous fûmes réveillés par un cahot affreux, et, en même temps, on vint nous dire qu'on ne savait pas ce qu'était devenu le courrier qui allait devant la voiture. On peut juger de la peur qu'on eut; on crut qu'il avait été reconnu et pris. Enfin nous étions au commencement du village de Varennes. Il y a à peine une centaine de maisons. Dans ce lieu point de

Digitized by Google

poste, et d'ordinaire les personnes qui voyagent font venir des chevaux à cet endroit. Nous en avions, mais ils étaient au château de l'autre côté de la rivière, et personne ne savait où les trouver ; les postillons dirent que leurs chevaux étaient fatigués et qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin. Il n'y eut pas moyen de les faire marcher. Enfin, le courrier revint ; il amena avec lui un homme qu'il croyait qui était dans le secret ; cet homme, je crois, était un espion de la Fayette. Il vint à la voiture en bonnet de nuit et en robe de chambre ; il se jeta presque tout entier dedans ; il disait qu'il savait un secret, mais il ne voulait pas le dire. Madame de Tourzel lui demanda s'il connaissait madame de Korff, il dit que non ; on ne put rien tirer de lui. Depuis je n'ai plus revu cet homme. On vint enfin à bout de persuader aux postillons que les chevaux étaient au château ; ils se mirent à marcher, mais bien doucement. Arrivés au village, nous entendîmes des cris affreux autour de la voiture : Arrête ! arrête ! On s'empara des postillons, et, en un moment, la voiture fut environnée de tout plein de monde armé, et de flambeaux. Ils nous demandèrent qui nous étions ; on leur répondit :

Digitized by Google

« Madame de Korff et sa famille. » Ils prirent des lumières, les mirent justement devant mon père, et nous signifièrent qu'il fallait descendre. On leur dit que non ; que nous étions de simples voyageurs ; que nous devions passer. Ils nous sommèrent de descendre ou qu'ils nous tueraient tous ; au même instant tous les fusils se tournèrent contre la voiture. Nous descendîmes, et en traversant la rue nous vîmes passer six dragons à cheval. Il n'y avait pas malheureusement d'officier ; car, sans cela, six hommes bien déterminés auraient pu faire peur à tous ces gens, et sauver le Roi.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

—

13 août 1792, arrivée du Roi Louis XVI au Temple. — Mme de Lamballe. — Mme de Tourzel. — MM. Hue et Chamilly. — Mme de Navarre. — Mme Thibaut. — Mme Bazire. — Turgy, Chrétien et Marchand. — 14 août, Manuel et Santerre. — Louis XVI enseigne la géographie à son fils.—19 août, Tison.— Le *Ça-ira*.— Le jour de la Saint-Louis.— Départ de la Fayette. — Cléry.— Prise de Verdun.—Assassinat de Mme de Lamballe. — Rocher menace Louis XVI.

Le Roi, mon père, arriva au Temple le 13 août 1792, à sept heures du soir, avec sa famille. Les canonniers voulurent le conduire seul à la tour, et nous laisser au château. Manuel avait reçu en chemin un arrêté pour nous enfermer tous à la tour. Pétion calma la rage des canonniers, et nous entrâmes tous ensemble au château. Les municipaux gardaient à vue mon père. Pétion s'en alla, Manuel était resté, et mon père soupa avec nous. Mon frère se mourait d'envie de dormir. Madame de Tourzel le conduisit à onze heures à la tour qui devait déci-

Digitized by Google

dément être notre demeure. Mon père y fut conduit avec nous à une heure du matin ; il n'y avait rien de préparé. Ma tante coucha à la cuisine, et l'on prétend que Manuel parut honteux en l'y conduisant (1).

Voici les noms des personnes qui furent enfermées avec nous dans ce triste séjour : madame la princesse de Lamballe ; madame de

(1) Nous avons trouvé dans des Mémoires inédits quelques détails intéressants et peu connus sur plusieurs zélés défenseurs du trône. La famille de M. le vicomte Pinon de Quincy (officier du régiment du Roi-Infanterie), nous permettra de consigner ici ce que nous lisons à son égard dans l'un de ces Mémoires :

Pendant la nuit du 9 au 10 août, on le vit parmi les gentilshommes et les officiers accourus pour la défense du Roi. Le zèle était alors la seule distinction ; il met donc dans sa poche ses épaulettes de chef de légion, prend une giberne et un fusil, et se place avec les gardes en sentinelle à la porte de la chambre de la Reine. Vers le matin il accompagna le Roi dans la revue qu'il fit de plusieurs postes. Lorsque Louis XVI quitta le château, il était de l'escorte peu nombreuse, mais entièrement dévouée, qui protégea la marche du Roi et de la famille royale à l'Assemblée. L'escorte ayant été obligée de sortir de la salle et de se retirer par le jardin, M. de Quincy fut blessé dans un feu de billebaude dirigé par les factieux. Ce ne fut qu'à travers mille dangers qu'il échappa aux assassins pendant cette désastreuse journée, et qu'il parvint ensuite à se soustraire aux massacres de septembre où périrent tant d'amis du Roi.

Digitized by Google

Tourzel et Pauline, sa fille; MM. Hue et Chamilly, qui appartenaient à mon père; ils couchaient tous deux dans une chambre en haut; madame de Navarre, femme de chambre de ma tante, et qui couchait à la cuisine avec elle, ainsi que Pauline; madame de Saint-Brice, femme de chambre chez mon frère: elle couchait dans le billard avec lui et madame de Tourzel; madame Thibaut, à ma mère; et madame Bazire, à moi: elles couchaient toutes deux en bas. Mon père avait trois hommes à lui, Turgy (1), Chrétien et Marchand.

Le lendemain 14, mon frère vint déjeuner avec ma mère; nous allâmes ensuite voir les grandes salles de la tour, où l'on dit qu'on nous ferait des logements, parce que nous étions dans la tourelle, qui était trop petite pour tout le monde. Le lendemain, Manuel et Santerre étant venus, nous allâmes nous promener dans le jardin. On murmurait beaucoup contre les femmes qui nous avaient suivis. Dès notre arrivée,

(1) M. de Turgy a laissé une relation fort estimée des événements qui se sont passés au Temple, et Louis XVIII, en récompense de son dévouement et de sa fidélité, lui accorda des lettres de noblesse et la croix de la Légion-d'Honneur.

Digitized by Google

nous en avions trouvé d'autres, nommées par Pétion pour nous servir : nous n'en voulûmes point. Le surlendemain, on apporta un arrêté de la Commune, qui ordonnait le départ des personnes qui étaient venues avec nous. Mon père et ma mère s'y opposèrent, ainsi que les municipaux qui étaient de garde au Temple ; l'ordre fut révoqué pour le moment. Nous passions la journée ensemble. Mon père montrait la géographie à mon frère; ma mère lui enseignait l'histoire, et lui faisait apprendre des vers ; ma tante lui donnait des leçons de calcul. Mon père avait heureusement trouvé une bibliothèque, qui l'occupait ; ma mère faisait de la tapisserie. Les municipaux étaient très-familiers, et avaient peu de respect pour le Roi ; il en restait toujours un qui le gardait à vue. Mon père fit demander un homme et une femme pour faire le gros ouvrage.

La nuit du 19 au 20 août, on apporta un nouvel arrêté de la Commune qui ordonnait d'emmener du Temple toutes les personnes qui n'étaient point de la famille royale. On enleva MM. Hue et Chamilly de chez mon père, qui resta seul avec un municipal. On descendit chez

Digitized by Google

ma mère pour enlever madame de Lamballe. Ma mère s'y opposa fortement, en disant, ce qui était vrai, que cette princesse était de la famille royale : cependant on l'emmena. Ma tante descendit avec madame de Navarre et Pauline de Tourzel (1). Les municipaux assuraient que ces

(1) Il est impossible, dit M. Peltier dans son Histoire de la Révolution du 10 août, de parler de madame de Tourzel, née de Croï d'Havré, sans faire ressortir aux yeux de l'Europe son beau caractère dans tout son jour; c'est un mélange de vertu, d'attachement et de courage. Elle a eu de tristes et nombreuses occasions de développer toutes ses qualités pendant les orages qui ont accablé la famille royale. Elle a toujours partagé ses destinées, ses malheurs et ses prisons. Mademoiselle Pauline de Tourzel, sa fille (depuis Madame la comtesse de Béarn), dont le caractère peu commun joignait aux avantages extérieurs toutes les qualités qui la rendaient nécessaire à la consolation de sa mère, en courant les mêmes dangers, a pensé aussi en être victime.

Louis XVIII a récompensé tant de fidélité, de courage et de dévouement. Une ordonnance de janvier 1816 a élevé Madame la marquise de Tourzel à la dignité de duchesse héréditaire. Ce titre après elle était réversible à M. le marquis de Tourzel, son petit-fils.

Louis XVI avait honoré la mémoire du marquis de Sourches-Tourzel, son époux, d'un témoignage bien glorieux. Dans une des chasses de Fontainebleau, en 1786, M. de Tourzel fut renversé par le cheval qu'il montait et fut brisé contre un arbre. Au bruit de cet accident, le Roi accourut et fit transporter ce seigneur dans la maison de l'un des

Digitized by Google

dames reviendraient après avoir été interrogées. On traîna mon frère dans la chambre de ma mère, pour ne pas le laisser seul. Ma mère ne pouvait pas s'arracher des bras de madame la princesse de Lamballe. Nous embrassâmes ces dames, espérant cependant encore les revoir le lendemain. Nous restâmes tous quatre sans dormir. Mon père, quoique éveillé, demeura chez lui, où les municipaux restèrent aussi. Le lendemain, à sept heures, nous apprîmes que ces dames ne reviendraient pas au Temple, et qu'on les avait conduites à la Force. Nous fûmes bien étonnés, à neuf heures, en voyant entrer M. Hue,

gardes de la forêt. Les médecins de la cour eurent l'ordre de l'y soigner. Sa Majesté envoyait, toutes les heures, savoir des nouvelles du malade. Apprenant sa mort, Louis XVI dit avec attendrissement : « La mort de M. de Tourzel me touche beaucoup. Bon père de famille, religieux fidèle, il laisse jeune encore une réputation intacte et des affaires en bon ordre. Belle leçon pour tant d'autres qui n'en laissent que de mauvaises ! »

M. de Tourzel était prévôt de l'hôtel du Roi et grand-prévôt de France. Louis XVI en donna la survivance à son fils, jeune encore. Comme on lui représentait que le fils du défunt était encore mineur, et qu'il fallait avoir atteint la majorité pour remplir cette charge : « Allez ! répondit le Roi, les Souches ne sont point mineurs ! »

Digitized by Google

qui dit à mon père que le conseil général, l'ayant trouvé innocent, le renvoyait au Temple.

Après le dîner, Pétion envoya un homme et une femme nommés Tison, pour faire le gros ouvrage. Ma mère prit mon frère dans sa chambre, et m'envoya dans une autre avec ma tante. Nous n'étions séparées de ma mère que par une petite chambre où étaient un municipal et une sentinelle. Mon père était en haut; et, sachant qu'on lui préparait un appartement, il ne s'en soucia pas, parce qu'il aurait été plus éloigné de nous.

Il fit venir Palloi, le maître des ouvriers, pour empêcher d'achever ce logement; mais Palloi répondit insolemment qu'il ne prenait d'ordre que de la Commune. Nous montions tous les jours chez mon père pour déjeuner, et ensuite nous redescendions avec lui chez ma mère, où il passait la journée. Nous allions tous les jours nous promener dans le jardin pour la santé de mon frère; mon père y était toujours insulté par la garde. Le jour de la Saint-Louis, à sept heures du matin, on chanta l'air *Ça ira* auprès du Temple.

Nous apprîmes le matin, par un municipal,

Digitized by Google

que M. de la Fayette était sorti de France : Manuel confirma le soir cette nouvelle à mon père. Il apporta à ma tante Élisabeth une lettre de mes tantes de Rome ; c'est la dernière que ma famille ait reçue du dehors. Mon père n'était plus qualifié du titre de Roi ; on n'avait plus aucun respect pour lui ; on ne l'appelait plus ni Sire, ni Sa Majesté, mais monsieur ou Louis. Les municipaux étaient toujours assis dans sa chambre, et ils avaient leurs chapeaux sur la tête. Ils lui ôtèrent son épée, et fouillèrent ses poches. Pétion envoya, pour servir mon père, Cléry qui lui appartenait ; il envoya aussi pour porte-clefs et guichetier l'homme horrible qui força la porte de mon père, le 20 juin 1792, et qui pensa l'assassiner. Cet homme fut toujours à la tour, et essaya toutes les manières de le tourmenter. Tantôt il chantait devant nous la *Carmagnole* et mille autres horreurs ; tantôt, sachant que ma mère n'aimait pas l'odeur de la pipe, il lui en soufflait, ainsi qu'à mon père, une bouffée lorsqu'ils passaient. Il était toujours couché quand nous allions souper, parce qu'il fallait passer par sa chambre ; quelquefois même il était dans son lit quand nous al-

Digitized by Google

lions dîner. Il n'y eut sorte de tourments et d'injures qu'il n'inventât. Mon père souffrait tout avec douceur, pardonnant de tout son cœur à cet homme. Pour ma mère, elle supportait tout cela avec une dignité qui souvent imposait. Le jardin était plein d'ouvriers qui injuriaient souvent mon père. Il y en eut un qui, devant lui, se vantait de vouloir abattre avec son outil la tête de la Reine. Pétion cependant le fit arrêter. Les injures redoublèrent le 2 septembre : nous ignorions pourquoi. Des fenêtres, on jeta à mon père des pierres qui, heureusement, ne tombèrent pas sur lui. Une femme, apparemment de nos amis, écrivit sur un grand carton : *Verdun est pris ;* elle mit ce carton à sa fenêtre, et ma tante eut le temps de le lire. Les municipaux ne le virent pas. A peine venions-nous d'apprendre cette nouvelle, qu'il arriva un nouveau municipal nommé Mathieu. Il était enflammé de colère, et dit à mon père de rentrer chez lui. Nous le suivîmes, craignant qu'on ne voulût nous séparer. En arrivant en haut, Mathieu trouva M. Hue qu'il prit au collet, en disant qu'il l'arrêtait. M. Hue, pour gagner le temps de prendre les ordres de mes parents, de-

Digitized by Google

manda à faire un paquet de ses effets ; Mathieu le lui refusa ; mais un autre municipal plus charitable y consentit. Mathieu se tourna alors vers mon père, et lui dit tout ce que la plus indigne rage peut suggérer, et, entre autres choses : « La générale a battu, le tocsin a sonné, le canon d'alarme a été tiré, les émigrés sont à Verdun : s'ils viennent, nous périrons tous, mais vous périrez les premiers. » Mon père écoutait ces injures et mille autres pareilles avec le calme que donne l'espérance. Mon frère fondait en larmes, et s'enfuit dans l'autre chambre. Je courus à lui, et j'eus toutes les peines du monde à le consoler : il croyait déjà voir mon père mort. Hue revint, et, après que Mathieu eut encore recommencé ses injures, il sortit avec lui. M. Hue fut conduit à la mairie. Le massacre était déjà commencé à l'Abbaye. Il resta un mois en prison, en sortit, mais ne revint plus au Temple.

Les municipaux condamnaient tous la conduite violente de Mathieu ; cependant ils ne pouvaient pas mieux faire. Ils disaient à mon père qu'on était sûr que le Roi de Prusse marchait, et tuait tous les Français par un ordre signé Louis. Il n'y avait pas de calomnies qu'ils n'inventas-

Digitized by Google

sent, même les plus ridicules et les plus incroyables. Ma mère, qui ne put dormir, entendit battre la générale toute la nuit : nous ignorions pourquoi.

Le 3 septembre, à huit heures du matin, Manuel vint voir mon père, et l'assura que madame de Lamballe, ainsi que toutes les personnes enlevées du Temple, se portaient bien et qu'elles étaient toutes ensemble, tranquilles, à la Force. A trois heures, nous entendîmes des cris affreux : le Roi sortait de table et jouait au trictrac avec ma mère, pour avoir une contenance et pouvoir se dire quelques mots sans être entendus. Le municipal qui était de garde dans la chambre se conduisit bien : il ferma la porte et la fenêtre, ainsi que les rideaux, pour qu'on ne vît rien (1).

(1) Marie-Thérèse-Louise de Savoie Carignan, veuve de Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, prince du sang, née à Turin le 8 septembre 1749, était chef du conseil et surintendante de la maison de la Reine. Remplie d'attachement pour la maison de France, elle avait voué particulièrement à la Reine une amitié à toute épreuve, et ne l'avait jamais abandonnée dans ses malheurs, car elle ne s'en était séparée qu'au moment du départ pour Montmédy. Les embarras d'un pareil voyage ne permettant pas à la Reine d'emmener avec elle son amie, un billet de sa main la pressa de passer en

Digitized by Google

Les ouvriers du Temple et le guichetier Rocher se joignirent aux assassins, ce qui augmenta le

Angleterre. Madame de Lamballe n'y arriva qu'à travers mille dangers. On la combla d'égards à la cour de Saint-James ; on lui fit les plus vives instances pour l'y retenir jusqu'à la cessation des troubles de France. Aussitôt que l'acceptation de l'acte constitutionnel eut rendu au Roi un simulacre de liberté, la princesse s'empressa de revenir auprès de la Reine ; elle prit un logement aux Tuileries. Au commencement de 1792, elle fit un nouveau voyage à Londres ; mais, apprenant que les affaires de France se brouillaient plus que jamais, et que de nouveaux malheurs menaçaient la Reine, Madame de Lamballe, n'écoutant aucune prière, ni le pressentiment du sort cruel qui l'attendait, revint, vola se réunir à son auguste amie et partager son infortune.

Madame la princesse de Lamballe n'avait point quitté la Reine pendant l'horrible journée du 20 juin. Elle resta constamment auprès de Sa Majesté pendant la journée non moins horrible et plus fatale du 10 août, et les jours qui suivirent. Enfin, elle s'enferma au Temple, dans l'espérance de donner à sa souveraine les consolations de l'amitié. Elle ne goûta pas longtemps cet espoir. L'on a vu que la Reine s'opposa vainement au départ de Madame de Lamballe, insistant sur ce qu'elle était sa parente, et que les commissaires n'y eurent aucun égard. Arrachée des bras de son amie, la princesse fut renfermée à la petite Force.

Ce fut le 3 septembre au matin, qu'on vint avertir Madame la princesse de Lamballe qu'elle allait être transférée à l'Abbaye, et qu'il fallait, sur-le-champ, descendre dans le guichet de sa prison. Elle était encore au lit ; elle répondit qu'elle n'avait aucune plainte à faire de l'endroit où elle se

Digitized by Google

bruit. Plusieurs officiers de garde et des municipaux arrivèrent; les premiers voulurent que

trouvait; qu'elle aimait autant cette prison qu'une autre, et refusa absolument de descendre. Un homme en uniforme s'approcha alors de la princesse, et lui dit durement qu'il fallait obéir, que sa vie en dépendait. Elle répondit qu'elle allait faire ce que l'on désirait, pria les personnes qui étaient dans sa chambre de se retirer, passa à la hâte une robe, rappela le soldat, qui lui donna le bras et la conduisit dans le guichet.

Cependant, M. Monjardet et quelques autres gardes nationaux qui avaient déjà réussi à sauver Madame de Septeuil, femme de l'un des premiers valets de chambre du Roi, et concouru au salut de Madame la marquise et de Mademoiselle de Tourzel, s'étaient introduits de nouveau dans la prison, au risque de leur vie *. Ils employèrent tous leurs efforts auprès des bourreaux pour qu'on épargnât aussi Madame de Lamballe; quelques-uns des brigands reçurent même de l'argent, et le courageux Monjardet eut une lueur d'espérance; mais les meneurs déclarèrent hautement « que la victime étant désignée, il fallait qu'elle périt. »

Lorsque la princesse de Lamballe fut en présence du sanguinaire tribunal, où deux des plus ardents Jacobins, Hébert et Lullier, revêtus de leurs écharpes de municipal, décidaient du sort des prisonniers, la vue des armes ensanglantées, des bourreaux dont les mains, le visage et les vêtements étaient également teints de sang, les cris de douleur des malheureux qu'on égorgeait dans la rue, lui

* Ainsi que l'attestent plusieurs lettres que nous avons lues, écrites par ces dames à M. Monjardet, depuis colonel de cavalerie en non activité, et officier de la Légion-d'Honneur.

Digitized by Google

mon père se montrât aux fenêtres. Les municipaux heureusement s'y opposèrent; et mon père

causèrent un tel saisissement, que tout son corps tressaillit. On eut l'air de vouloir commencer un interrogatoire. « Hélas! dit la princesse, je n'ai rien à répondre; mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela m'est indifférent : je suis préparée à la mort. » Les assassins l'accablèrent alors d'invectives, et, pour la tourmenter encore plus, ils couvrirent d'opprobre le nom de la Reine. On veut qu'elle répète ces outrages; on lui dit que sa vie en dépend : « Non, non, s'écrie-t-elle, jamais! jamais! »—« Allons! dit le président, allons à l'*Abbaye*. » Ce cri était, à la Force, le signal de mort; comme celui *à la Force*, l'était à l'Abbaye. Les bourreaux entraînèrent alors l'illustre victime. Elle eut à peine passé le seuil de la porte, qu'elle reçut derrière la tête un coup de sabre qui fit jaillir son sang, ce sang issu de tant de rois! Deux hommes la tenaient fortement sous les bras, et l'obligèrent de marcher sur les cadavres. Comme elle s'évanouissait à chaque instant, elle avait soin de croiser les jambes, de manière qu'en tombant, sa pudeur n'eût rien à souffrir de son attitude. Lorsqu'enfin elle fut tellement affaiblie qu'il ne lui fut plus possible de se relever, on acheva de l'égorger à coups de piques : ses assassins profanèrent son corps par des excès de barbarie inouïs. Dépouillé de tout vêtement, ce corps resta, pendant plus de deux heures, exposé aux outrages d'une populace féroce. La tête de la princesse fut coupée et promenée dans les rues de Paris, au bout d'une pique. On la porta d'abord à l'abbaye Saint-Antoine; on la présenta à Madame de Beauveau, qui avait été abbesse de cette maison, et l'amie particulière de Madame de Lamballe. De là, ses assas-

Digitized by Google

ayant demandé ce qui se passait, un jeune officier lui dit : « Eh bien, puisque vous voulez le savoir, c'est la tête de madame de Lamballe qu'on veut vous montrer. » Ma mère fut saisie d'horreur : c'est le seul moment où sa fermeté l'ait abandonnée. Les municipaux grondèrent

sins se rendirent au Temple. Au moment où ils entrèrent dans la cour, des barbares voulurent entraîner la Reine vers une fenêtre où ce spectacle affreux eût été le premier qui se serait offert à ses regards.

> Lamballe a succombé. Lamballe dont le zèle
> A sa Reine, en mourant, est demeuré fidèle ;
> Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
> Dans quel état, ô Ciel, on les montre à ses yeux !
> La Nature en frémit ; et l'amitié tremblante,
> A des traits si chéris, recule d'épouvante.
>
> (LA PITIÉ, *Chant III.*)

Cette princesse était extrêmement bienfaisante ; elle poussait même jusqu'à l'excès le penchant qu'elle avait à obliger, ne sachant jamais refuser, et rendant service à quiconque recourait à elle. Belle, douce, modérée au sein de la faveur, elle ne demanda jamais rien pour elle-même. Au milieu de nos agitations politiques, Madame de Lamballe n'avait joué aucun rôle ; rien ne pouvait la rendre suspecte aux yeux du peuple, dont elle n'était connue que par des aumônes très-abondantes : le seul crime de cette princesse fut le sincère attachement qu'elle portait à la Reine. Son nom est resté sans tache : les libelles révolutionnaires la respectèrent. On osa l'assassiner ; on n'osa flétrir sa mémoire.

Digitized by Google

l'officier; mais mon père, avec sa bonté ordinaire, l'excusa, en disant que ce n'était point la faute de cet officier, mais la sienne, puisqu'il l'avait interrogé. Le bruit dura jusqu'à cinq heures. Nous sûmes que le peuple avait voulu forcer les portes, que les municipaux l'empêchèrent en mettant à la porte une écharpe tricolore, qu'enfin ils avaient permis que six des assassins fissent le tour de notre prison, avec la tête de madame de Lamballe, mais à condition qu'on laisserait à la porte le corps que l'on voulait traîner. Quand cette députation entra, Rocher poussa mille cris de joie en voyant la tête de madame de Lamballe, et gronda un jeune homme qui se trouva mal, tant il fut saisi d'horreur à ce spectacle. A peine le tumulte était-il fini que Pétion, au lieu de s'occuper d'arrêter le massacre, envoya froidement son secrétaire à mon père pour compter de l'argent. Cet homme était très-ridicule, et dit mille choses qui auraient fait rire dans un autre moment : il croyait que ma mère se tenait debout pour lui, parce que, depuis cette affreuse scène, elle était restée debout, immobile, ne voyant rien de ce qui se passait dans la chambre. Le municipal qui avait

Digitized by Google

sacrifié son écharpe se la fit payer par mon père. Ma tante et moi nous entendîmes battre la générale toute la nuit; ma malheureuse mère n'essaya pas même de dormir; nous entendions ses sanglots : nous ne croyions pas que le massacre durât encore; ce ne fut que quelque temps après, que nous apprîmes qu'il avait duré trois jours. On ne peut rendre toutes les scènes qui eurent lieu, tant de la part des municipaux que de la garde; tout leur faisait peur, tant ils se croyaient coupables. Un jour, dans l'intérieur, un homme tira un coup de fusil pour l'essayer; ils l'interrogèrent soigneusement et firent un procès-verbal. Une autre fois, pendant le souper, on cria aux armes; ils crurent que c'étaient les étrangers qui arrivaient; l'horrible Rocher prit un grand sabre et dit à mon père: « S'ils arrivent, je le tue. » Ce n'était pourtant qu'un embarras de patrouilles. Une autre fois, une centaine d'ouvriers, conduits peut-être par quelqu'un de nos amis, entreprirent de forcer la grille du côté de la rotonde. Les municipaux et la garde accoururent; ces ouvriers furent dispersés, et peut-être, hélas! y eut-il des victimes. Leur sévérité augmentait tous les jours. Nous

Digitized by Google

trouvâmes pourtant deux municipaux qui adoucirent les tourments de mes parents en leur montrant de la sensibilité, et en leur donnant de l'espérance. J'ai peur qu'ils ne soient morts. Il y eut aussi une sentinelle qui eut une conversation avec ma tante par le trou de la serrure. Le malheureux ne fit que pleurer tout le temps qu'il fut au Temple ; j'ignore aussi ce qu'il est devenu : puisse le ciel l'avoir récompensé de son attachement pour son Roi !

Digitized by Google

CHAPITRE III.

—

Le municipal. — La République. —Manuel dépouille Louis XVI du cordon rouge. — Projet d'enfermer le Roi à Chambord. — Les journaux. — Chabot, Dupont, Drouet et Lecointre-Puyraveaux.— Surveillance active.— Indisposition du Roi.— Lemonier et Robert. — Visite des municipaux. — Les ciseaux de la Reine. — Interrogatoire du Roi. — Chambon, Chaumette, sa réponse au Roi.— MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze.

Lorsque je prenais des leçons et que ma mère me préparait des extraits, il fallait toujours qu'il y eût un municipal qui regardât par dessus mon épaule, croyant que c'étaient des conspirations. On nous ôta les journaux, de peur que nous ne sussions les nouvelles étrangères; cependant, un jour, on en apporta un à mon père, en lui disant qu'il y avait quelque chose d'intéressant : quelle horreur! On y lisait qu'on ferait un boulet de canon avec sa tête. Le silence calme et méprisant de mon père trompa la joie que l'on avait montrée en apportant cet infernal écrit. Un soir, un municipal, en arrivant, dit mille injures et menaces, et répéta ce qui nous avait déjà été

Digitized by Google

dit, que nous péririons tous si les ennemis approchaient. Il ajouta que mon frère seul lui faisait pitié, mais qu'étant fils d'un tyran il devait mourir. Voilà les scènes que ma famille avait à supporter tous les jours.

La république fut établie le 22 septembre : on nous l'apprit avec joie ; on nous annonça aussi le départ des étrangers ; nous ne pouvions pas y croire, mais c'était vrai. Au commencement d'octobre, on nous ôta plumes, papier, encre et crayons ; on chercha partout, même avec dureté. Cela n'empêcha pas que ma mère et moi ne cachâmes nos crayons que nous gardâmes ; mon père et ma tante donnèrent les leurs. Le soir du même jour, comme mon père venait de souper, on lui dit d'attendre, qu'il irait dans l'autre logement, et qu'il serait séparé de nous. A cette affreuse nouvelle, ma mère perdit son courage et sa fermeté ordinaires. Nous le quittâmes avec bien des larmes, espérant cependant le revoir. Le lendemain, on nous apporta à déjeuner séparément de lui : ma mère ne voulut rien prendre. Les municipaux, effrayés et troublés par sa morne douleur, nous accordèrent de voir mon père, mais aux heures des repas seu-

Digitized by Google

lement, nous défendant de parler bas, ou en langues étrangères, mais haut, *et en bon français*. Nous descendîmes pour dîner chez mon père, et avec bien de la joie de le revoir. Il y eut un municipal qui s'aperçut que ma tante avait parlé bas à mon père : il lui en fit une scène. Le soir, à souper, mon frère étant couché, ma mère ou ma tante allait avec lui, et l'autre venait souper avec moi chez mon père. Le matin, nous y restions, après déjeuner, le temps nécessaire pour que Cléry pût nous peigner, parce qu'il ne pouvait plus venir chez ma mère, et que c'était gagner quelques moments pour rester plus longtemps avec mon père. Nous allions nous promener ensemble tous les jours à midi.

Manuel vint chez mon père ; il lui ôta avec dureté son cordon rouge, et l'assura qu'il n'y avait que madame de Lamballe qui eût péri de toutes les personnes qui avaient été au Temple. On fit prêter serment à Cléry, à Tison et à sa femme, d'être fidèles à la nation. Un municipal, un soir, en arrivant, éveilla brusquement mon frère, pour voir s'il y était ; c'est le seul mouvement d'impatience que j'aie vu ma mère témoi-

Digitized by Google

gner. Un autre municipal dit à ma mère que le projet de Pétion était de ne pas faire mourir mon père, mais de l'enfermer pour sa vie au château de Chambord avec mon frère. J'ignore quel était le dessein de cet homme, en donnant cette nouvelle ; nous ne l'avons jamais revu depuis. On fit loger mon père dans un appartement au-dessous de celui de ma mère ; mon frère coucha dans sa chambre : Cléry couchait aussi dans l'appartement avec un municipal. Les fenêtres étaient fermées avec des barreaux de fer et des abat-jours ; les cheminées fumaient beaucoup. Voici comment alors se passaient les journées de mes parents : mon père se levait à sept heures et priait Dieu jusqu'à huit ; ensuite il s'habillait, ainsi que mon frère, jusqu'à neuf, qu'il venait déjeuner chez ma mère. Après déjeuner, mon père donnait à mon frère quelques leçons jusqu'à onze heures ; il jouait jusqu'à midi, heure à laquelle nous allions nous promener tous ensemble, tel temps qu'il fît, parce que la garde, qui relevait à cette heure-là, voulait nous voir pour s'assurer de notre présence ; la promenade durait jusqu'à deux heures, que nous dînions. Après dîner, mon père et ma mère jouaient au trictrac

Digitized by Google

ou au piquet, ou, pour mieux dire, faisaient semblant de jouer afin de pouvoir se dire quelques mots. A quatre heures, ma mère remontait avec nous et emmenait mon frère, parce qu'alors le Roi dormait ordinairement. A six heures, mon frère descendait ; mon père le faisait apprendre et jouer jusqu'à l'heure du souper. A neuf heures, après ce repas, ma mère le déshabillait promptement et le mettait au lit. Nous remontions ensuite, et le Roi ne se couchait qu'à onze heures. Ma mère travaillait beaucoup à la tapisserie, et me faisait étudier et souvent lire haut. Ma tante priait Dieu et disait toujours l'office ; elle lisait beaucoup de livres de piété, et souvent la Reine la priait de les lire haut.

On nous rendit les journaux, pour y voir le départ des étrangers et les horreurs contre le Roi dont ils étaient pleins. On nous dit un jour : « Mesdames, je vous annonce une bonne nouvelle ; beaucoup de traîtres émigrés ont été pris ; si vous êtes patriotes, vous devez vous en réjouir. » Ma mère, comme à l'ordinaire, ne dit mot, et n'eut pas même l'air d'entendre ; souvent son calme si méprisant et son maintien si digne leur imposèrent : c'était rarement à

Digitized by Google

elle qu'on osait adresser la parole. La Convention vint pour la première fois voir le Roi. Les membres qui composaient la députation lui demandèrent s'il n'avait pas quelques plaintes à former : il dit que non, et qu'il était content lorsqu'il était avec sa famille. Cléry se plaignit de ce qu'on ne payait pas les marchands qui fournissaient au Temple ; Chabot répondit : « La nation n'est pas à un écu près. » Les députés qui se présentèrent furent Chabot, Dupont, Drouet et Lecointe-Puyraveaux. Ils vinrent encore après le dîner faire les mêmes questions. Un jour après, Drouet revint seul et demanda à la Reine si elle n'avait pas de plaintes à former. Ma mère ne lui répondit pas. Quelque temps après, comme nous étions à dîner, des gendarmes entrèrent, se jetèrent brusquement sur Cléry, et lui ordonnèrent de les suivre au tribunal. Quelques jours avant, Cléry, descendant l'escalier avec un municipal, avait rencontré un jeune homme de sa connaissance qui était de garde ; ils s'étaient dit bonjour et serré la main ; le municipal l'avait trouvé mauvais et avait fait arrêter le jeune homme. C'était pour comparaître au tribunal avec lui qu'on venait chercher Cléry. Mon père de-

Digitized by Google

manda qu'il revînt, les municipaux l'assurèrent qu'il ne reviendrait pas ; cependant il fut de retour à minuit. Il demanda au Roi pardon de sa conduite passée, dont les manières de mon père, les exhortations de ma tante et les souffrances de mes parents le firent changer ; il fut depuis très-fidèle.

Un jour nous entendîmes un grand bruit de gens qui demandaient la tête de mon père et de ma mère, ayant la cruauté de venir crier cela sous nos fenêtres.

Mon père tomba malade d'un gros rhume ; on lui accorda un médecin et son apothicaire, Lemonier et Robert ; la Commune fut inquiète, il y eut tous les jours un bulletin de sa santé ; elle se rétablit cependant. Toute la famille fut incommodée de rhume ; mais mon père fut le plus malade.

La Commune changea le 2 décembre ; les nouveaux municipaux vinrent reconnaître mon père et sa famille à dix heures du soir. Quelques jours après, il y eut un arrêté qui ordonnait de faire sortir de nos appartements Tison et Cléry ; de nous ôter couteaux, ciseaux et tous les autres instruments tranchants ; il ordonnait aussi de

Digitized by Google

goûter avec soin tous les plats qu'on nous servait. La visite fut faite pour les instruments tranchants ; ma mère et moi nous donnâmes nos ciseaux.

Le 11 décembre, nous fûmes fort inquiets du tambour qui battait, et de la garde qui arrivait au Temple. Mon père descendit avec mon frère après le déjeuner. A onze heures, arrivèrent chez lui Chambon et Chaumette, l'un maire, et l'autre procureur général de la Commune, et Colombeau, secrétaire greffier. Ils lui signifièrent le décret de la Convention qui ordonnait qu'il serait amené à la barre pour être interrogé ; ils l'engagèrent à envoyer mon frère à ma mère ; mais n'ayant pas dans leurs mains le décret de la Convention, ils firent attendre mon père pendant deux heures ; il ne partit qu'à une heure, et monta dans la voiture du maire avec Chaumette et Colombeau ; la voiture était escortée par des municipaux à pied. Mon père ayant observé que Colombeau saluait beaucoup de monde, lui demanda si c'était tous de ses amis ; Colombeau dit : « Ce sont des braves citoyens du 10 août, que je ne vois jamais sans beaucoup de joie. »

Digitized by Google

Je ne parle pas de la conduite de mon père à la Convention ; tout le monde la connaît : sa fermeté, sa douceur, sa bonté, son courage au milieu des assassins altérés de son sang, sont des traits qui ne s'oublieront jamais, et que la postérité la plus reculée admirera (1).

Le Roi revint à six heures à la tour du Temple avec le même cortége. Nous avions été dans une inquiétude qu'il est impossible d'exprimer. Ma mère avait tout tenté auprès des municipaux qui la gardaient pour apprendre ce qui se passait ; c'était la première fois qu'elle daignait les questionner. Ces hommes ne voulurent pas le dire ; ce ne fut qu'à l'arrivée de mon père que nous l'apprîmes. Quand il fut rentré, elle demanda instamment à le voir ; elle le fit demander même à Chambon, et n'en reçut aucune réponse. Mon frère passa la nuit chez elle ; il n'avait pas de lit ; elle lui donna le sien, et resta toute la nuit debout, dans une douleur si morne que nous ne voulions pas la quitter ; mais elle

(1) Les lecteurs qui voudront connaître les détails les plus circonstanciés de la détention de Louis XVI, doivent consulter la brochure de Goret, que nous avons fait insérer comme pièce justificative.

Voir le n° 1 des pièces justificatives.

Digitized by Google

nous força à nous coucher, ma tante et moi. Le lendemain, ma mère redemanda à voir mon père et à lire les journaux pour connaître son procès; elle insis a au moins pour que, si elle ne pouvait pas le voir, cette permission fût accordée à mon frère et à moi. On porta cette demande au conseil général : les journaux furent refusés ; on nous permit, à mon frère et à moi, de voir mon père, mais à condition que nous serions absolument séparés de ma mère. On en fit part à mon père, qui dit que, quelque plaisir qu'il eût à voir ses enfants, la grande affaire qu'il avait ne lui permettait pas de s'occuper de son fils, et que sa fille ne pouvait pas quitter sa mère. On fit monter le lit de mon frère dans la chambre de ma mère.

La Convention vint voir mon père; il demanda des conseils, de l'encre, du papier et des rasoirs pour se faire la barbe : tout cela lui fut accordé. MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze, ses conseils, se rendirent auprès de lui ; il était souvent obligé pour leur parler d'aller dans la tourelle, afin de n'être pas entendu. Il ne descendit plus au jardin, ainsi que nous ; il ne savait de nos nouvelles, et nous des siennes, que par

Digitized by Google

sentence était prononcée : « Mais, Sire, ajouta-t-il, les scélérats ne sont pas encore les maîtres, et tout ce qu'il y a d'honnêtes gens viendra sauver Votre Majesté, ou périr à ses pieds. » — « M. de Malesherbes, dit mon père, cela compromettrait beaucoup de monde, et mettrait la guerre civile dans Paris : j'aime mieux mourir. Je vous prie de leur ordonner, de ma part, de ne faire aucun mouvement pour me sauver ; le Roi ne meurt pas en France. » Après cette dernière conférence, il ne put voir ses conseils ; il donna aux municipaux une note pour les demander, et se plaindre de la gêne où il était d'être gardé à vue ; on n'y fit aucune attention.

Le dimanche, 20 janvier, Garat, ministre de la justice, et les autres membres du pouvoir exécutif, vinrent lui notifier sa sentence de mort pour le lendemain ; mon père l'écouta avec courage et religion. Il demanda un sursis de trois jours pour savoir ce que deviendrait sa famille, et avoir un confesseur catholique. Le sursis fut refusé ; Garat assura mon père qu'il n'y avait aucune charge contre sa famille, et qu'on la renverrait hors de France. Il demanda pour confesseur l'abbé Edgeworth de Firmont dont il

Digitized by Google

donna l'adresse ; Garat le lui amena. Le Roi dîna, comme à l'ordinaire, ce qui surprit les municipaux, qui croyaient qu'il voudrait se tuer.

Nous apprîmes la sentence rendue contre mon père le dimanche 20, par les colporteurs qui vinrent la crier sous nos fenêtres. A sept heures du soir, un décret de la Convention nous permit de descendre chez lui ; nous y courûmes, et nous le trouvâmes bien changé. Il pleura de douleur sur nous, et non de la crainte de la mort ; il raconta son procès à ma mère, en excusant les scélérats qui le faisaient mourir ; il lui répéta qu'on voulait recourir aux assemblées primaires, mais qu'il s'y opposait, parce que cette mesure mettrait le trouble dans l'État (1). Il

(1) Ce fut peut-être pendant cette pénible attente qu'une lettre, attribuée à Louis XVI, a pu être écrite par ce prince à MONSIEUR, depuis Louis XVIII.

« Mon frère,

» J'obéis à la Providence et à la nécessité, en portant sur l'échafaud une tête innocente. Ma mort impose à mon fils le fardeau de la royauté ; soyez son père et gouvernez l'État, pour le lui rendre tranquille et florissant. Mon intention est que vous preniez le titre de Régent du royaume ; mon frère Charles-Philippe, celui de Lieutenant-général. Mais c'est moins par la force des armes que par des promesses

Digitized by Google

donna ensuite des instructions religieuses à mon frère, lui recommanda surtout de pardonner à ceux qui le faisaient mourir, et lui donna sa bénédiction, ainsi qu'à moi. Ma mère désirait ardemment que nous passions la nuit auprès de mon père ; il le refusa, en lui faisant sentir qu'il avait besoin de tranquillité ; elle lui demanda au moins de venir le lendemain matin, il le lui accorda ; mais quand nous fûmes parties, il dit aux gardes de ne pas nous laisser redescendre, parce que notre présence lui faisait trop de peine. Il resta ensuite avec son confesseur, se coucha à minuit, et dormit jusqu'à cinq heures, qu'il fut réveillé par le tambour. A six heures, l'abbé Edgeworth dit la messe, à laquelle mon père communia. Il partit vers neuf heures ; en descendant l'escalier, il donna son testament à un municipal : il lui remit aussi une somme d'argent que M. de Malesherbes lui avait apportée, et le

avantageuses, une sage liberté et de bonnes lois, que vous rendrez à mon fils l'héritage usurpé par les factieux.

» N'oubliez jamais qu'il est teint de mon sang, et que ce sang vous crie : clémence et pardon.

» Votre frère vous en prie ; votre Roi vous le commande.

» Fait à la tour du Temple, le 20 janvier 1793.

» LOUIS. »

Digitized by Google

pria de la lui faire tenir ; mais les municipaux la gardèrent pour eux. Il rencontra ensuite un guichetier, qu'il avait repris un peu vertement la veille ; il lui dit : « Mathieu, je suis fâché de vous avoir offensé. » Il lut les prières des agonisants pendant le chemin. Arrivé à l'échafaud, il voulut parler au peuple ; mais Santerre l'en empêcha en faisant battre le tambour ; le peu de mots qu'il put prononcer ne fut entendu que de quelques personnes. Il se déshabilla alors tout seul ; ses mains furent liées avec son mouchoir et non avec une corde. Au moment où il allait mourir, l'abbé lui dit : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! »

Il reçut le coup de la mort le 21 janvier 1793, à dix heures dix minutes du matin. Ainsi périt Louis XVI, Roi de France, âgé de trente-neuf ans cinq mois et trois jours, après avoir régné dix-huit ans ; il avait été en prison cinq mois et huit jours (1).

(1) Un des meurtriers du Roi, le conventionnel Rovère, raconte : « qu'ayant voulu voir la prison du Temple et en parcourir les appartements aussitôt qu'ils avaient été vides, il lut sur une muraille, en écriture au crayon, tracée par la main de la fille de Louis XVI, un vœu religieux pour le bonheur des Français. » Il y lut encore ces mots : « O mon

Digitized by Google

Telle fut la vie du Roi, mon père, pendant sa rigoureuse captivité ; on n'y voit que piété, grandeur d'âme, bonté, douceur, courage et patience à supporter les plus infâmes traitements, les plus horribles calomnies ; clémence pour pardonner de tout son cœur à ses assassins ; amour de Dieu, de sa famille et de son peuple, amour dont il donna des preuves jusqu'à son dernier soupir, et dont il est allé recevoir la récompense dans le sein d'un Dieu tout-puissant et miséricordieux.

Le matin de ce terrible jour, nous nous levâmes à six heures. La veille au soir, ma mère avait eu à peine la force de déshabiller et de coucher mon frère ; elle s'était jetée tout habillée sur son lit, où nous l'entendîmes toute la nuit trembler de froid et de douleur. A six heures et un quart, on ouvrit notre porte, et on vint chercher un livre de prières pour la messe de mon père ; nous crûmes que nous allions descendre, et nous eûmes toujours cette espérance,

père, veillez sur moi du haut du ciel ! » Enfin il y lut toujours de la même main : « O mon Dieu ! pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes parents ! » Et le remords déchirant, dit-il, me poussa hors de l'appartement. »

Digitized by Google

jusqu'à ce que les cris de joie d'une populace effrénée vinrent nous apprendre que le crime était consommé. Dans l'après-dîner, ma mère demanda à voir Cléry, qui était resté avec mon père jusqu'à ses derniers moments, pensant qu'il l'avait peut-être chargé de commissions pour elle. Nous désirions cette secousse pour causer un épanchement à son morne chagrin qui la sauvât de l'étouffement où nous la voyions. En effet, mon père avait ordonné à Cléry de rendre à ma malheureuse mère son anneau de mariage, ajoutant qu'il ne s'en séparait qu'avec la vie ; il lui avait aussi remis un paquet des cheveux de ma mère et des nôtres, en disant qu'ils lui avaient été si chers, qu'il les avait gardés sur lui jusqu'à ce moment. Les municipaux nous apprirent que Cléry était dans un état affreux, et au désespoir qu'on lui refusât de nous voir. Ma mère chargea des commissaires de sa demande pour le conseil général ; elle demandait aussi des habits de deuil. Cléry passa encore un mois au Temple, et fut ensuite élargi.

Nous eûmes un peu plus de liberté ; les gardes croyaient qu'on allait nous renvoyer. Mais rien n'était capable de calmer les angoisses de ma

Digitized by Google

mère; on ne pouvait faire entrer aucune espérance dans son cœur : il lui était devenu indifférent de vivre ou de mourir. Elle nous regardait quelquefois avec une pitié qui faisait tressaillir. Heureusement le chagrin augmenta mon mal, ce qui l'occupa. On fit venir mon médecin Brunier et le chirurgien Lacaze ; ils me guérirent en un mois.

Nous pûmes voir les personnes qui nous apportaient les habits de deuil, mais en présence des municipaux. Ma mère ne voulut plus descendre au jardin, parce qu'il fallait passer devant la porte de la chambre de mon père, et que cela lui faisait trop de peine ; mais, craignant que le défaut d'air ne fît mal à mon frère et à moi, elle demanda à la fin de février à monter sur la tour, ce qui lui fut accordé. On s'aperçut dans la chambre des municipaux que le paquet scellé, où étaient le cachet du Roi, son anneau et plusieurs autres choses, avait été ouvert, le scellé cassé, et les objets emportés. Les municipaux s'en inquiétèrent ; mais ils crurent enfin qu'ils avaient été enlevés par un voleur qui savait que le cachet aux armes de France était garni d'or. La personne qui avait pris ces objets était bien

Digitized by Google

intentionnée : ce n'était pas un voleur ; elle l'avait fait pour le bien, parce que ma mère désirait que l'anneau et le cachet fussent conservés à son fils. Je sais quel est ce brave homme ; mais, hélas ! il est mort, non par suite de cette affaire, mais pour une autre bonne action. Je ne puis pas le nommer, espérant qu'il aura pu confier ces objets précieux à quelqu'un avant de périr.

Dumouriez étant sorti de France, on nous resserra plus étroitement ; on construisit le mur qui sépare le jardin ; on mit des jalousies au haut de la tour, et on boucha tous les trous avec soin. Le 25 mars, le feu prit à la cheminée. Le soir, Chaumette, procureur de la Commune, vint pour la première fois reconnaître ma mère et lui demander si elle ne désirait rien. Ma mère demanda seulement une porte de communication avec la chambre de ma tante (les deux terribles nuits que nous avions passées chez elle, nous avions couché, ma tante et moi, sur un de ses matelas par terre). Les municipaux s'opposèrent à cette demande ; mais Chaumette dit que dans l'état de dépérissement où était ma mère, cela pourrait être nécessaire à sa santé, et qu'il en

Digitized by Google

parlerait au conseil général. Le lendemain, il revint à dix heures du matin avec Pasche, le maire, et cet affreux Santerre, commandant-général de la garde nationale. Chaumette dit à ma mère qu'il avait parlé au conseil général de sa demande pour la porte, et qu'elle avait été refusée. Elle ne répondit rien. Pasche lui demanda si elle n'avait point de plaintes à porter, Ma mère dit : Non, et ne fit plus attention à ce qu'il disait. Quelque temps après, il se trouva de garde des municipaux qui adoucirent un peu nos chagrins par leur sensibilité. Nous connaissions de suite à qui nous avions à faire, ma mère surtout, qui nous a préservés plusieurs fois de nous livrer à de faux témoignages d'intérêt. Il y eut aussi un autre homme qui rendit des services à mes parents. Je connais tous ceux qui s'intéressèrent à nous, je ne les nomme pas, de peur de les compromettre dans l'état où sont les choses, mais leur souvenir est gravé dans mon cœur ; si je ne puis leur en marquer ma reconnaissance, Dieu les récompensera ; mais si un jour je puis les nommer, ils seront aimés et estimés de toutes les personnes vertueuses.

Les précautions redoublèrent ; on empêcha

Digitized by Google

Tison de voir sa fille ; il en prit de l'humeur. Un soir un étranger apporta des effets à ma tante ; il se mit en colère de voir que cet homme entrait plutôt que ses parents ; il dit des choses qui engagèrent Pasche, qui était en bas, à le faire descendre. On lui demanda pourquoi il était si mécontent : « De ne pas voir ma fille, répondit-il, et de ce que certains municipaux ne se conduisent pas bien » (parce qu'ils parlaient bas à ma tante et à ma mère). On lui demanda les noms ; il les donna, et affirma que nous avions des correspondants au-dehors. Pour en fournir des preuves, il dit qu'un jour, au souper, ma mère, tirant son mouchoir, laissa tomber un crayon ; qu'une autre fois, chez ma tante, il avait trouvé des pains à cacheter et une plume dans une boîte. Après cette dénonciation, qu'il signa, on fit venir sa femme, qui répéta la même chose ; elle accusa plusieurs municipaux, assurant que nous avions eu une correspondance avec mon père pendant son procès, et elle dénonça mon médecin Brunier, qui me traitait pour le mal au pied, comme nous ayant appris des nouvelles : elle signa tout cela entraînée par son mari ; mais elle en eut dans la suite bien des

Digitized by Google

remords. Cette dénonciation fut faite le 19 avril; elle vit sa fille le lendemain. Le 20 à dix heures et demie du soir, ma mère et moi nous venions de nous coucher, lorsque Hébert arriva avec plusieurs autres municipaux; nous nous levâmes précipitamment. Ils nous lurent un arrêté de la Commune qui ordonnait de nous fouiller à discrétion, ce qu'ils firent exactement jusque sous les matelas. Mon pauvre frère dormait; ils l'arrachèrent de son lit avec dureté pour fouiller dedans ; ma mère le prit tout transi de froid. Ils ôtèrent à ma mère une adresse de marchand qu'elle avait conservée, un bâton de cire à cacheter qu'ils trouvèrent chez ma tante, et à moi ils me prirent un sacré cœur de Jésus et une prière pour la France. Leur visite ne finit qu'à quatre heures du matin. Ils firent un procès-verbal de tout ce qu'ils avaient trouvé, et forcèrent ma mère et ma tante de le signer, en les menaçant de nous emmener mon frère et moi si elles s'y refusaient. Ils étaient furieux de n'avoir trouvé que des bagatelles. Trois jours après, ils revinrent et demandèrent ma tante en particulier; alors ils l'interrogèrent sur un chapeau qu'ils avaient trouvé dans sa chambre : ils

Digitized by Google

voulurent savoir d'où il lui venait, depuis quand elle le conservait, et pourquoi elle l'avait gardé. Elle répondit qu'il avait appartenu à mon père dans le commencement de sa captivité au Temple, et qu'elle le lui avait demandé, afin de le conserver pour l'amour de son frère. Les municipaux dirent qu'ils allaient lui ôter ce chapeau comme chose suspecte; ma tante insista pour le garder, mais elle ne put l'obtenir; ils la forcèrent de signer sa réponse, et emportèrent le chapeau.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

—

Maladie de Louis XVII. — La Convention refuse un médecin. — Madame Elisabeth soigne le jeune Roi.— Thierry.—La générale et le tocsin.— Le 31 mai.— Chaumette et Hébert.— Folie de madame Tison.— Ses remords.— On la transporte à l'Hôtel-Dieu. — Décret de la Convention qui porte que Louis XVII sera séparé de sa famille. — Simon le savetier. — La Reine est transférée à la Conciergerie.

Ma mère montait tous les jours sur la tour pour nous faire prendre l'air. Depuis quelque temps mon frère se plaignait d'un point de côté; le 9 mai, à sept heures du soir, la fièvre le prit assez fortement, avec mal à la tête, et toujours le point de côté. Dans les premiers instants il ne pouvait rester couché, parce qu'il étouffait. Ma mère s'inquiéta et demanda un médecin aux municipaux. Ils l'assurèrent que cette maladie n'était rien, et que sa tendresse maternelle s'effrayait mal à propos; cependant ils en parlèrent au conseil, et demandèrent de la part de ma mère le médecin Brunier. Le conseil se moqua de la maladie de mon frère, parce que Hé-

Digitized by Google

bert l'avait vu à cinq heures sans fièvre; on refusa absolument Brunier, que Tison avait dénoncé peu de temps avant. Cependant la fièvre devint très-forte. Ma tante eut la bonté de venir prendre ma place dans la chambre de ma mère, pour que je ne couchasse pas dans l'air de la fièvre, et aussi pour l'aider à soigner mon frère; elle prit mon lit, et moi j'allai coucher dans sa chambre. La fièvre continua plusieurs jours, les accès étaient plus forts le soir.

Malgré que ma mère demandât un médecin, on fut plusieurs jours sans l'accorder. Enfin, un dimanche, arriva Thierry, médecin des prisons, nommé par la Commune pour soigner mon frère. Comme il vint le matin, il lui trouva peu de fièvre; mais ma mère lui ayant dit de revenir après le dîner, il la trouva très-forte, et désabusa les municipaux de l'idée qu'ils avaient que ma mère s'inquiétait pour rien; il leur dit au contraire que c'était plus sérieux qu'elle ne le pensait. Il eut l'honnêteté d'aller consulter Brunier sur la maladie de mon frère, et sur les remèdes qu'il fallait lui donner, parce que Brunier connaissait son tempérament (il était notre médecin dès l'enfance). Il lui donna quelques mé-

Digitized by Google

dicaments qui lui firent du bien. Le mercredi, il lui fit prendre médecine, et le soir je revins coucher dans la chambre de ma mère; elle avait beaucoup d'inquiétude à cause de cette médecine, parce que la dernière fois que mon frère avait été purgé, il avait eu des convulsions affreuses ; elle craignait qu'il n'en eût encore. Elle ne dormit pas de la nuit. Mon frère, cependant, prit sa médecine, et elle lui fit bien sans lui causer aucun accident. Quelques jours après, il en prit une seconde qui lui fit le même bien, excepté qu'il se trouva mal, mais par l'effet de la chaleur. Il n'eut plus que quelques accès de fièvre de temps en temps, et souvent son point de côté. Sa santé commença alors à s'altérer, et elle ne s'est jamais remise depuis; le manque d'air et d'exercice lui ayant fait beaucoup de mal, ainsi que le genre de vie que menait ce pauvre enfant, qui, à l'âge de huit ans, se trouvait toujours au milieu des larmes et des secousses , des saisissements et des terreurs continuelles.

Depuis quelque temps je couchais dans la chambre de ma mère, dans la crainte qu'elle ou mon frère ne se trouvât mal la nuit. Mais pen-

Digitized by Google

dant sa maladie, ma tante était venue prendre ma place.

Le 31 mai nous entendîmes battre la générale et sonner le tocsin, sans qu'on voulût nous dire pourquoi il y avait tant de bruit. On défendit de nous laisser monter sur la tour pour prendre l'air ; défense qui avait toujours lieu quand Paris était en rumeur. Au commencement de juin, Chaumette vint avec Hébert un soir à six heures, et demanda à ma mère si elle ne désirait rien, et si elle n'avait point de plaintes à former. Elle répondit non, et cessa de faire attention à lui. Ma tante demanda à Hébert le chapeau de mon père qu'il avait emporté ; il dit que le conseil général n'avait pas jugé à propos de le lui rendre. Ma tante, voyant que Chaumette ne s'en allait point, et sachant combien ma mère souffrait intérieurement de sa présence, lui demanda pourquoi il était venu et pourquoi il restait : Chaumette lui dit qu'il avait fait la visite des prisons, et que toutes les prisons étant égales, il était venu au Temple. Ma tante lui répondit que non, parce qu'il y avait des personnes qu'on retenait justement et d'autres injustement. Ils étaient ivres tous les deux. Mon frère

Digitized by Google

se trouva mal la nuit ; le jour suivant, Thierry étant venu avec un chirurgien nommé Soupé et un autre nommé Jupales, cette incommodité n'eut pas de suite.

Madame Tison devint folle ; elle était inquiète de la maladie de mon frère, et depuis longtemps tourmentée de remords ; elle languissait et ne voulait plus prendre l'air. Elle se mit un jour à parler toute seule. Hélas ! cela me fit rire, et ma pauvre mère, ainsi que ma tante, me regardaient avec complaisance, comme si mon rire leur faisait du bien. Mais la folie de madame Tison augmentait ; elle parlait tout haut de ses fautes, de ses dénonciations, de prison, d'échafaud, de la Reine, de sa famille, de nos malheurs, se reconnaissant, par ses fautes, indigne d'approcher de mes parents. Elle croyait que les personnes qu'elle avait dénoncées avaient péri. Tous les jours elle attendait les municipaux qu'elle avait accusés, et ne les voyant pas, elle se couchait encore plus triste. Elle faisait des rêves affreux qui lui faisaient pousser des cris que nous entendions. Les municipaux lui permirent de voir sa fille qu'elle aimait. Un jour que le portier, qui ne savait pas cet ordre, lui avait

Digitized by Google

refusé l'entrée, les municipaux, voyant la mère désespérée, la firent venir à dix heures du soir. Cette heure effraya encore plus cette femme; elle eut beaucoup de peine à se résoudre à descendre, et dans l'escalier elle disait à son mari : On va nous conduire en prison. Elle vit sa fille, mais ne put la reconnaître; elle croyait toujours qu'on voulait l'arrêter. Elle remonta avec un municipal, et au milieu de l'escalier elle ne voulait plus ni monter ni descendre. Le municipal effrayé appela du monde pour la faire monter; arrivée en haut, elle ne voulut pas se coucher; elle ne fit que parler et crier, ce qui empêcha mes parents de dormir. Le lendemain, le médecin la vit et la trouva tout à fait folle. Elle était toujours aux genoux de ma mère lui demandant pardon. Il est impossible d'avoir plus de pitié que ma mère et ma tante pour cette femme, dont assurément elles n'avaient pas lieu de se louer. Elles la soignèrent et l'encouragèrent tout le temps qu'elle resta au Temple dans cet état. Elles tâchaient de la calmer par l'assurance véritable de leur pardon. Le lendemain, on la fit sortir de la tour, et on la mit au château; mais sa folie augmentant de plus en plus, on la trans-

Digitized by Google

porta à l'Hôtel-Dieu, et l'on mit auprès d'elle une femme chargée de l'espionner et de recueillir ce qui pourrait lui échapper. Les municipaux nous demandèrent du linge pour la femme qui en avait eu soin pendant qu'elle était au château du Temple.

Le 3 juillet, on nous lut un décret de la Convention, qui portait que mon frère serait séparé de nous et logé dans l'appartement le plus sûr de la tour. A peine l'eut-il entendu, qu'il se jeta dans les bras de ma mère, en poussant les hauts cris et demandant à n'être pas séparé d'elle. De son côté, ma mère fut atterrée par ce cruel ordre; elle ne voulut pas livrer mon frère, et défendit contre les municipaux le lit où elle l'avait placé. Ceux-ci, voulant absolument l'avoir, menaçaient d'employer la violence et de faire monter la garde. Ma mère leur dit qu'ils n'avaient donc qu'à la tuer avant de lui arracher son enfant; et une heure se passa ainsi en résistance de sa part, en injures, en menaces de la part des municipaux, en pleurs et en défenses de nous tous. Enfin, ils la menacèrent si positivement de le tuer ainsi que moi, qu'il fallut qu'elle cédât encore par amour pour nous. Nous le levâmes

Digitized by Google

ma tante et moi, car ma pauvre mère n'avait plus de force, et, après qu'il fut habillé, elle le prit et le remit entre les mains des municipaux, en le baignant de ses pleurs, prévoyant qu'à l'avenir elle ne le verrait plus. Ce pauvre petit nous embrassa toutes bien tendrement, et sortit en fondant en larmes avec les municipaux. Ma mère les chargea de demander au conseil général la permission de voir son fils, ne fût-ce qu'aux heures des repas ; ils le lui promirent. Elle se trouvait accablée par cette séparation ; mais la désolation fut au comble quand elle sut que c'était Simon, cordonnier, qu'elle avait vu municipal, que l'on avait chargé de la personne de son malheureux enfant. Elle demanda sans cesse à le voir et ne put l'obtenir ; mon frère, de son côté, pleura deux jours entiers, en ne cessant de demander à nous voir.

Les municipaux ne restèrent plus chez ma mère ; nous fûmes nuit et jour enfermées sous les verroux. Ce nous était un adoucissement d'être débarrassées de la présence de pareilles gens. Les gardes ne venaient plus que trois fois par jour pour apporter les repas et faire la visite des fenêtres, afin de s'assurer si les barreaux

Digitized by Google

n'étaient pas dérangés. Nous n'avions plus personne pour nous servir, et nous l'aimions mieux; ma tante et moi nous faisions les lits et nous servions ma mère. Nous montions sur la tour bien souvent, parce que mon frère y allait de son côté, et que le seul plaisir de ma mère était de le voir passer de loin par une petite fente. Elle y restait des heures entières pour y guetter l'instant de voir cet enfant; c'était sa seule attente, sa seule occupation. Elle n'en savait que rarement des nouvelles, soit par les municipaux, soit par Tison, qui voyait quelquefois Simon. Tison, pour réparer sa conduite passée, se conduisait mieux, et donnait quelques nouvelles à mes parents. Quant à Simon, il maltraitait mon frère au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, et d'autant plus qu'il pleurait d'être séparé de nous; enfin il l'effraya tellement, que ce pauvre enfant n'osait plus verser de larmes. Ma tante engagea Tison et ceux qui, par pitié, nous en donnaient des nouvelles, à cacher toutes ces horreurs à ma mère; elle en savait ou en soupçonnait bien assez. Le bruit courut qu'on avait vu mon frère sur le boulevard; la garde, mécontente de ne pas le voir, disait qu'il n'était plus au

Digitized by Google

Temple. Hélas ! nous l'espérâmes un instant ; mais la Convention ordonna de le faire descendre au jardin pour qu'il soit vu. Alors mon frère, qu'on n'avait pas encore eu le temps d'altérer tout à fait, se plaignit d'être séparé de ma mère, et demanda à voir la loi qui l'ordonnait ; mais on le fit taire. Les membres de la Convention qui étaient venus pour s'assurer de la présence de mon frère montèrent chez ma mère ; elle leur porta plainte de la cruauté qu'on avait de lui ôter son fils ; ils répondirent qu'on croyait nécessaire de prendre cette mesure. Un nouveau procureur général vint aussi nous voir ; ses manières nous étonnèrent, malgré tout ce que nous avions appris à connaître depuis nos malheurs. Du moment que cet homme entrait jusqu'à son départ, il ne faisait que jurer.

Le 2 août, à deux heures du matin, on vint nous éveiller pour lire à ma mère le décret de la Convention qui ordonnait que, sur la réquisition du procureur de la Commune, elle serait conduite à la Conciergerie pour qu'on lui fît son procès. Elle entendit la lecture de ce décret sans s'émouvoir et sans leur dire une seule parole ; ma tante et moi, nous demandâmes de suite à

Digitized by Google

suivre ma mère ; mais on ne nous accorda pas cette grâce. Pendant qu'elle fit le paquet de ses vêtements, les municipaux ne la quittèrent point ; elle fut même obligée de s'habiller devant eux. Ils lui demandèrent ses poches, qu'elle donna ; ils les fouillèrent, et prirent tout ce qu'il y avait dedans, quoique cela ne fût pas du tout important. Ils en firent un paquet, qu'ils dirent qu'ils enverraient au tribunal révolutionnaire, où il serait ouvert devant elle. Ils ne lui laissèrent qu'un mouchoir et un flacon dans la crainte qu'elle ne se trouvât mal. Ma mère, après m'avoir tendrement embrassée, et recommandé de prendre courage, d'avoir bien soin de ma tante, et de lui obéir comme à une seconde mère, me renouvela les mêmes instructions que mon père ; puis, se jetant dans les bras de ma tante, elle lui recommanda ses enfants. Je ne lui répondis rien, tant j'étais effrayée de l'idée de la voir pour la dernière fois ; ma tante lui dit quelques mots bien bas. Alors ma mère partit sans jeter les yeux sur nous, de peur sans doute que sa fermeté ne l'abandonnât. Elle s'arrêta encore au bas de la tour, parce que les municipaux y firent un procès-verbal pour décharger le concierge de

Digitized by Google

sa personne. En sortant, elle se frappa la tête au guichet, ne pensant pas à se baisser ; on lui demanda si elle s'était fait du mal : « Oh ! non, dit-elle, rien à présent ne peut me faire du mal. » Elle monta en voiture avec un municipal et deux gendarmes. Arrivée à la Conciergerie, on la mit dans la chambre la plus sale, la plus humide et la plus malsaine de toute la maison. Elle était gardée à vue par un gendarme, qui ne la quittait ni jour ni nuit. Ma tante et moi, nous étions inconsolables, et nous passâmes bien des jours et des nuits dans les larmes. On avait cependant assuré ma tante, lorsque ma mère était partie, qu'il ne lui arriverait rien.

C'était une grande consolation pour moi de n'être pas séparée de ma tante, que j'aimais tant ; mais, hélas ! tout changea encore, et je l'ai perdue aussi !

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

—

Mauvais traitements de Simon. — La Carmagnole. — Le bonnet rouge. — Nouvelle maladie de Louis XVII. — Ma maladie. — Tison est enfermé. — Nous faisons nous-mêmes nos lits. — Mot d'Hébert à Madame Elisabeth. — Tentative pour sauver la Reine. — Le projet échoue. — Je subis un interrogatoire.

Le lendemain du départ de ma mère, ma tante demanda instamment en son nom et au mien d'être réunies à elle; mais elle ne put l'obtenir, et pas même de savoir de ses nouvelles. Comme ma mère, qui n'avait jamais bu que de l'eau, ne pouvait pas supporter celle de la Seine, parce qu'elle lui faisait du mal, nous priâmes les municipaux de lui faire porter de l'eau de Ville-d'Avray, qui passait tous les jours au Temple; ils y consentirent, et prirent un arrêté en conséquence; mais il arriva un autre de leurs collègues qui s'y opposa. Peu de jours après, ma

Digitized by Google

mère, pour avoir de nos nouvelles, essaya d'envoyer demander quelque chose qui lui était utile, et entre autres son tricot, parce qu'elle avait entrepris de faire une paire de bas pour mon frère; nous le lui envoyâmes, ainsi que tout ce que nous trouvâmes de soie et de laine; car nous savions combien elle aimait à s'occuper : elle avait toujours eu autrefois l'habitude de travailler sans cesse, excepté aux heures de représentation. Aussi avait-elle une énorme quantité de meubles, et même un tapis et une infinité de gros tricot de laine de toutes les espèces. Nous rassemblâmes donc tout ce que nous pûmes; mais nous apprîmes depuis qu'on ne lui avait rien remis, dans la crainte, disait-on, qu'elle ne se fît mal avec les aiguilles. Nous savions quelquefois des nouvelles de mon frère par les municipaux; mais cela ne dura point. Nous l'entendions toujours chanter avec Simon la Carmagnole, l'air des Marseillais, et mille autres horreurs. Simon lui mit le bonnet rouge et une carmagnole sur le corps; il le faisait chanter aux fenêtres pour être entendu par la garde, et lui apprenait à prononcer des jurements affreux contre Dieu, sa famille et les aristocrates. Ma

Digitized by Google

mère, heureusement, n'a pas entendu toutes ces horreurs; oh! mon Dieu, quel mal cela lui aurait fait! Avant son départ, on était venu chercher les habits de mon frère; elle avait dit qu'elle espérait qu'il ne quitterait pas le deuil; mais la première chose que fit Simon fut de lui ôter son habit noir. Le changement de vie et les mauvais traitements rendirent mon frère malade vers la fin d'août. Simon le faisait manger horriblement, et boire de force beaucoup de vin, qu'il détestait. Tout cela lui donna bientôt la fièvre; il prit une médecine qui réussit mal, et sa santé se dérangea tout à fait. Il était extrêmement engraissé sans prendre croissance; Simon le menait cependant encore prendre l'air sur la tour.

Au commencement de septembre, j'eus une indisposition qui n'avait d'autre cause que mon inquiétude sur le sort de ma mère. Je n'entendais pas le tambour sans craindre un nouveau 2 septembre. Nous montions sur la tour tous les jours. Les municipaux faisaient exactement la visite trois fois par jour; mais leur sévérité n'empêchait pas que nous ne sussions des nouvelles du dehors, et particulièrement de ma mère, qui était ce qui nous intéressait le plus. Malgré leurs

Digitized by Google

efforts, nous avons toujours trouvé quelques bonnes âmes à qui nous inspirions de l'intérêt. Nous apprîmes qu'on accusait ma mère d'avoir eu des correspondances au dehors. Aussitôt nous jetâmes nos écritures, nos crayons, et tout ce que nous conservions encore, craignant qu'on nous fît déshabiller devant la femme de Simon, et que les choses que nous avions ne compromissent ma mère; car nous avions toujours conservé de l'encre, du papier, des plumes et des crayons, malgré les fouilles les plus exactes dans nos chambres et dans nos meubles. Nous sûmes aussi que ma mère avait pu se sauver, et que la femme du concierge était sensible, et en avait un grand soin.

Les municipaux vinrent nous demander du linge pour ma mère, mais sans vouloir nous donner des nouvelles de sa santé. On nous ôta les morceaux de tapisserie qu'elle avait faits, et ceux auxquels nous travaillions, sous le prétexte qu'il pouvait y avoir dans ces ouvrages des caractères mystérieux et une manière particulière d'écrire.

Le 21 septembre, à une heure du matin,

Digitized by Google

Hébert arriva avec plusieurs municipaux pour exécuter un arrêté de la Commune, qui portait que nous serions resserrées beaucoup plus que nous ne l'avions été jusque-là; que nous n'aurions plus qu'une chambre; que Tison, qui faisait encore le gros ouvrage, serait mis en prison dans la tourelle; que nous serions réduites au simple nécessaire; que nous aurions un tour à notre porte d'entrée, par lequel on ferait passer nos aliments; et qu'enfin, excepté le porteur d'eau et de bois, personne n'entrerait dans notre chambre. Le tour à la porte n'eut pas lieu, et les municipaux continuèrent d'entrer trois fois par jour pour faire soigneusement la visite des barreaux des fenêtres, des armoires et des commodes. Nous faisions nous-mêmes nos lits, et nous fûmes obligées de balayer la chambre, chose qui durait longtemps par le peu d'habitude que nous en avions dans le commencement. Nous n'eûmes plus personne pour nous servir : Hébert dit à ma tante que, dans la république française, l'égalité était la première des lois, et que, dans les prisons, les autres détenus n'ayant personne pour les servir, il allait nous ôter Tison.

Pour nous traiter avec plus de dureté, on nous

Digitized by Google

priva de tout ce qui nous était commode, par exemple, du fauteuil dont se servait ma tante, et de mille autres choses; nous ne pûmes pas même avoir ce qui était nécessaire. Quand nos repas arrivaient, on fermait brusquement la porte pour que nous ne vissions pas ceux qui nous les apportaient. Nous ne pûmes plus savoir aucune nouvelle, si ce n'est par les colporteurs, mais indistinctement, quoique nous écoutassions bien. On nous défendit de monter sur la tour, et on nous ôta nos grands draps, de peur que, malgré les barreaux, nous ne descendissions par les fenêtres; c'était là le prétexte. On nous rendit des draps sales et gros.

Je crois que c'est dans ce moment-là qu'a commencé le procès de la Reine. J'ai appris depuis sa mort qu'on avait voulu la sauver de la Conciergerie, et que, par malheur, le projet n'avait pas réussi. On m'a assuré que les gendarmes qui la gardaient et la femme du concierge avaient été gagnés par quelqu'un de nos amis; qu'elle avait vu plusieurs personnes bien dévouées dans sa prison, entre autres un prêtre qui lui avait administré les sacrements, qu'elle avait reçus avec une grande piété. L'occasion

Digitized by Google

de se sauver manqua une fois, parce qu'on lui avait recommandé de parler à la seconde garde, et que par erreur elle parla à la première. Une autre fois, elle était hors de sa chambre et avait déjà passé le corridor, quand un gendarme s'opposa à son départ, quoiqu'il fût gagné, et l'obligea à rentrer chez elle, ce qui fit échouer l'entreprise. Beaucoup de monde s'intéressait à ma mère; en effet, à moins d'être de ces monstres de la plus vile espèce, comme, hélas! il s'en est trouvé, il était impossible de l'approcher et de la voir quelques instants sans être pénétré de respect, tant sa bonté tempérait ce que la dignité de son maintien avait d'imposant. Nous ne connûmes aucun de ces détails dans le temps; nous sûmes seulement que ma mère avait vu un chevalier de Saint-Louis, qui lui avait donné un œillet dans lequel était un billet; mais comme nous fûmes resserrées, nous ne pûmes pas en connaître la suite.

Tous les jours nous étions visitées et fouillées par les municipaux; le 4 septembre, ils arrivèrent à quatre heures du matin pour faire une visite complète et ôter l'argenterie et la porcelaine. Ils emportèrent ce qu'il en restait chez

Digitized by Google

nous, et n'ayant pu en trouver le compte, ils eurent l'indignité de nous accuser d'en avoir volé, tandis que c'étaient leurs collègues qui l'avaient prise quelques jours avant, mais ils l'avaient cachée. Ils trouvèrent derrière les tiroirs de la commode de ma tante un rouleau de louis ; ils s'en emparèrent sur-le-champ avec une avidité extraordinaire. Ils interrogèrent soigneusement ma tante pour savoir qui lui avait donné cet or, depuis quand elle l'avait et pour qui elle l'avait conservé. Elle répondit que c'était madame la princesse de Lamballe qui le lui avait donné après le 10 août, et que, malgré les fouilles, elle l'avait toujours conservé. Ils lui demandèrent encore qui l'avait donné à madame de Lamballe ; ma tante dit qu'elle n'en savait rien. Effectivement les femmes de madame la princesse de Lamballe avaient trouvé moyen de lui faire passer de l'argent au Temple, et elle l'avait partagé avec mes parents. Ils m'interrogèrent aussi, me demandèrent mon nom, comme s'ils ne le savaient pas, et me firent signer le procès-verbal.

Le 8 octobre à midi, comme nous étions occupées à faire nos chambres et à nous habiller,

Digitized by Google

arrivèrent Pasche, Chaumette et David, membres de la Convention, avec plusieurs municipaux. Ma tante n'ouvrit que quand elle fut habillée. Pasche, se tournant vers moi, me pria de descendre. Ma tante voulut me suivre; on le lui refusa. Elle demanda si je remonterais; Chaumette l'en assura, en disant : « Vous pouvez compter sur la parole d'un bon républicain ; elle remontera. » J'embrassai ma tante qui était toute tremblante, et je descendis. J'étais très-embarrassée : c'était la première fois que je me trouvais seule avec des hommes ; j'ignorais ce qu'ils me voulaient; mais je me recommandai à Dieu. Chaumette, dans l'escalier, voulut me faire des politesses ; je ne répondis pas. Arrivée chez mon frère, je l'embrassai tendrement; mais on l'arracha de mes bras, en me disant de passer dans l'autre chambre. Chaumette me fit asseoir ; il se plaça en face de moi. Un municipal prit la plume, et Chaumette me demanda mon nom. Ce fut alors Hébert qui m'interrogea ; il commença ainsi : « Dites la vérité. Cela ne regarde ni vous ni vos parents. — Cela ne regarde pas ma mère? — Non; mais des personnes qui n'ont pas fait leur devoir. Connaissez-vous les citoyens Tou-

Digitized by Google

lan, Lepitre, Breno, Brugnot, Merle, Michonis? — Non. — Comment, vous ne les connaissez pas? — Non, monsieur. — Cela est faux, surtout pour Toulan, ce petit jeune homme qui venait souvent pour le service du Temple. — Je ne le connais pas plus que les autres. — Vous souvenez-vous d'un jour où vous êtes restée seule dans la tourelle avec votre frère? — Oui. — Vos parents vous y avaient envoyés pour parler plus à leur aise avec ces gens-là? — Non, monsieur, mais pour nous accoutumer au froid. — Que fîtes-vous dans cette tourelle? — Nous parlions, nous jouions. — Et, en sortant, vous êtes-vous aperçue de ce qu'ils portaient à vos parents? — Je ne m'en suis pas aperçue.» Chaumette m'interrogea ensuite sur mille vilaines choses dont on accusait ma mère et ma tante. Je fus atterrée par une telle horreur, et si indignée, que, malgré toute la peur que j'éprouvais, je ne pus m'empêcher de dire que c'était une infamie. Malgré mes larmes, ils insistèrent beaucoup. Il y a des choses que je n'ai pas comprises, mais ce que je comprenais était si horrible, que je pleurais d'indignation. Il m'interrogea ensuite sur Varennes, et me fit beaucoup de questions, aux-

Digitized by Google

quelles je répondis le mieux que je pus, sans compromettre personne. J'avais toujours entendu dire à mes parents qu'il valait mieux mourir que de compromettre qui que ce soit. Enfin, mon interrogatoire finit à trois heures : il avait commencé à midi. Je demandai avec chaleur à Chaumette à être réunie à ma mère, lui disant avec vérité que je l'avais demandé plus de mille fois à ma tante. « Je n'y puis rien, me dit-il. — Quoi! monsieur, vous ne pouvez pas l'obtenir du conseil-général? — Je n'y ai aucune autorité. » Il me fit ensuite reconduire chez moi par trois municipaux, en me recommandant de ne rien dire à ma tante, qu'on allait aussi faire descendre. En arrivant, je me jetai dans ses bras; mais on nous sépara, et on lui dit de descendre. On lui fit les mêmes questions qu'à moi sur les personnes qu'on m'avait nommées. Elle dit qu'elle connaissait de nom et de visage ces municipaux et autres qu'on lui nommait, mais que nous n'avions eu aucun rapport avec eux. Elle nia toutes correspondances au dehors, et répondit avec encore plus de mépris aux vilaines choses sur lesquelles on l'interrogea. Elle remonta à quatre heures. Son interrogatoire

Digitized by Google

n'avait duré qu'une heure et le mien trois : c'est que les députés virent qu'ils ne pouvaient pas l'intimider, comme ils avaient espéré faire d'une personne de mon âge; mais la vie que je menais depuis quatre ans et l'exemple de mes parents m'avaient donné plus de force d'âme.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

—

Jugement de la Reine. — Chauveau-Lagarde, Tronçon-Ducoudray. — Simon et Mathieu. — L'interrogatoire de Brunier. — Nobles réponses de la Reine. — Madame de Jarjayes. — Elle refuse le prêtre assermenté. — Le curé de Sainte-Marguerite. — Mort de la Reine. — Mort de Philippe Egalité. — On nous accuse de faire de faux assignats. — Visite domiciliaire. — Simon devient municipal. — On nous tutoie.

Chaumette nous avait assuré que cela ne regardait ni ma mère, ni nous, et qu'on ne la jugeait pas. Hélas! il nous avait trompées, car on l'interrogea et la jugea peu de temps après. Je ne connais pas bien les circonstances de son procès, que nous avions ignoré ainsi que sa mort; je dirai seulement ce que j'en ai pu découvrir depuis. Elle eut deux défenseurs, MM. Ducoudray et Chauveau-Lagarde. On fit paraître devant elle beaucoup de personnes, parmi lesquelles, hélas! il s'en trouvait plusieurs bien estimables, et d'autres qui ne l'étaient pas.

Digitized by Google

Simon et Mathieu, guichetiers du Temple, y comparurent. Je pense à ce qu'a dû souffrir ma mère, quand elle a vu paraître ceux qu'elle savait nous approcher. On fit venir au tribunal le médecin Brunier. On lui demanda s'il connaissait ma mère. « Oui. — Depuis quand? — Depuis 1788, que la Reine m'a confié la santé de ses enfants. — Quand vous alliez au Temple, avez-vous procuré aux détenus des correspondances au-dehors? — Non. » Ma mère reprit alors : « Le médecin Brunier, comme vous le savez, n'est jamais venu au Temple qu'accompagné d'un municipal, et ne nous a parlé qu'en sa présence. » Enfin, chose inouïe! l'interrogatoire de ma mère avait duré trois jours et trois nuits sans discontinuer. On lui parla de toutes les choses indignes sur lesquelles Chaumette nous avait interrogées, et dont l'idée même ne peut venir qu'à de pareilles gens. « J'en appelle à toutes les mères ! » est la réponse qu'elle fit à cette infame accusation. Le peuple en fut attendri. Les juges effrayés, craignant que sa fermeté, sa dignité et son courage n'inspirassent de l'intérêt, se hâtèrent de la condamner à mort. Ma mère entendit cette sentence avec beaucoup de calme. On lui donna un

Digitized by Google

prêtre jureur pour ses derniers moments (1). Quelque chose qu'il lui dit, après l'avoir refusé avec douceur, elle ne l'écouta plus, et ne voulut pas se servir de son ministère. Elle se mit à genoux, pria Dieu toute seule pendant longtemps, toussa un peu, se coucha ensuite, et dormit quelques heures. Le lendemain, sachant que le curé de Sainte-Marguerite était en prison en face d'elle, elle s'approcha de sa fenêtre, regarda la sienne, et se mit à genoux. On m'a dit qu'il lui avait donné l'absolution ou sa bénédiction. Enfin, ayant fait le sacrifice de sa vie, elle alla à la mort avec courage, au milieu des jurements

(1) Madame de Jarjayes, l'une des premières dames de la Reine, avait, par son dévouement, mérité la confiance particulière de Sa Majesté. Pendant l'intervalle des plaidoiries au tribunal révolutionnaire, lorsque M. de Chauveau-Lagarde, qui avait plaidé le premier la cause de cette princesse, était déjà mis en arrestation, la Reine avait remis à M. Tronçon-Ducoudray, son second défenseur, une boucle de cheveux et deux anneaux d'or servant à Sa Majesté de pendants d'oreille enveloppés dans un papier cacheté. En fouillant M. Ducoudray, qui fut aussi arrêté, on trouva le paquet sur lui ; il fut aisé d'en connaître la destination avec le nom et l'adresse. Madame de Jarjayes fut incarcérée à la Force, pendant plusieurs mois, pour avoir reçu cette marque honorable du souvenir de Marie-Antoinette, et elle n'en sortit qu'après le 9 thermidor.

Digitized by Google

qu'un malheureux peuple égaré proférait contre elle. Son courage ne l'abandonna pas sur la charrette, ni sur l'échafaud. Elle en montra autant à sa mort que pendant sa vie.

Ainsi mourut, le 16 octobre 1793, Marie-Antoinette-Jeanne-Josephe de Lorraine, fille d'un empereur, et femme d'un roi de France. Elle était âgée de trente-sept ans et onze mois, et avait été vingt-trois ans en France. Elle mourut huit mois après son mari, Louis XVI.

Nous ignorions, ma tante et moi, la mort de ma mère, quoique nous eussions entendu crier sa condamnation par un colporteur; l'espérance, si naturelle aux malheureux, nous fit penser qu'on l'avait sauvée.

Nous nous refusions à croire à un abandon général; au reste, je ne sais pas encore comment les choses se sont passées au dehors, ni si, moi-même, je sortirai jamais de cette prison, quoiqu'on m'en donne l'espérance.

Il y avait des instants où, malgré notre espoir dans les puissances, nous avions de vives inquiétudes pour ma mère, en voyant la rage de ce malheureux peuple contre nous tous. Je suis restée dans ce cruel doute pendant un an et

Digitized by Google

demi; alors seulement j'ai appris mon malheur, et la mort de ma respectable mère.

Nous apprîmes par les colporteurs la mort du duc d'Orléans : ce fut la seule nouvelle qui nous parvint durant l'hiver. Cependant les fouilles recommencèrent, et l'on nous traita avec beaucoup de dureté. Ma tante, qui, depuis la révolution, avait un cautère au bras, eut beaucoup de peine d'obtenir ce qui était nécessaire pour le soigner; on le lui refusa longtemps; enfin, un jour, un municipal remontra l'inhumanité de ce procédé, et envoya chercher de l'onguent. On me priva aussi des moyens de faire des jus d'herbes que ma tante me faisait prendre le matin pour ma santé. N'ayant plus de poissons, elle demanda des œufs ou d'autres plats pour les jours maigres; on les lui refusa, en disant que pour l'égalité, il n'y avait pas de différence dans les jours; qu'il n'y avait plus de semaines, mais des décades. On nous apporta un nouvel almanach; nous n'y regardâmes pas. Un autre jour que ma tante demanda encore du maigre, on lui répondit : « Mais, citoyenne, tu ne sais donc pas ce qui se passe : il n'y a plus que des sots qui croient à tout cela. » Elle ne fit plus au-

Digitized by Google

cune demande. On continua les fouilles, particulièrement au mois de novembre. Il fut ordonné de nous fouiller tous les jours trois fois. Il y en eut une qui dura depuis quatre heures jusqu'à huit heures et demie du soir. Les quatre municipaux qui la firent étaient tout à fait ivres. On ne peut se faire une idée de leurs propos, de leurs injures, de leurs jurements, pendant quatre heures. Ils nous emportèrent des bagatelles, comme nos chapeaux, des cartes avec des rois, et des livres où il y avait des armes; cependant ils laissèrent les livres de religion, après avoir proféré mille impuretés et mille sottises. Simon nous accusa de faire de faux assignats, et d'avoir des correspondances au-dehors. Il prétendait que nous avions communiqué avec mon père pendant son procès. Il en fit la déclaration au nom de mon pauvre petit frère, qu'il avait forcé de signer. Le bruit qu'il disait être celui de la fausse monnaie qu'il nous accusait de faire, ma tante et moi, était celui de notre trictrac, parce que, voulant me distraire un peu, elle eut la bonté de m'apprendre ce jeu. Nous y jouions le soir, pendant l'hiver qui se passa assez tranquillement, malgré les inquisitions, les visites,

Digitized by Google

et les fouilles. On nous donna du bois, qu'on nous avait d'abord refusé.

Le 19 janvier, nous entendîmes chez mon frère un grand bruit, qui nous fit conjecturer qu'il s'en allait du Temple, et nous en fûmes convaincues quand, regardant par le trou de la serrure, nous vîmes emporter des paquets. Les jours d'après nous entendîmes ouvrir la porte, et marcher dans la chambre, et nous restâmes toujours persuadées qu'il était parti. Nous crûmes qu'on avait mis en bas quelque personnage considérable; mais j'ai su depuis que c'était Simon qui était parti : forcé d'opter entre la place de municipal et celle de gardien de mon frère, il avait préféré la première. J'ai su aussi qu'on avait eu la cruauté de laisser mon pauvre frère seul ; barbarie inouïe, et qui n'a sûrement jamais eu d'exemple, d'abandonner ainsi un malheureux enfant de huit ans, déjà malade, et de le tenir enfermé dans sa chambre sous clef et verroux, sans autre secours qu'une mauvaise sonnette qu'il ne tirait jamais, tant il avait frayeur des gens qu'il aurait appelés, et aimant mieux manquer de tout que de demander la moindre chose à ses persécuteurs. Il était dans

Digitized by Google

un lit qu'on n'avait pas remué pendant plus de six mois, et qu'il n'avait plus la force de faire ; les puces et les punaises le couvraient, son linge et sa personne en étaient pleins. On ne l'a pas changé de chemise et de bas pendant plus d'un an ; ses ordures restaient aussi dans sa chambre ; jamais personne ne les a emportées pendant tout ce temps. Sa fenêtre, fermée au cadenas avec des barreaux, n'était jamais ouverte, et l'on ne pouvait tenir dans sa chambre à cause de l'odeur infecte. Il est vrai que mon frère se négligeait ; il aurait pu avoir un peu plus de soins de sa personne, et se laver au moins, puisqu'on lui mettait une cruche d'eau ; mais ce malheureux enfant mourait de peur : il ne demandait jamais rien, tant Simon et les autres gardiens le faisaient trembler. Il passait la journée à ne rien faire : on ne lui donnait point de lumière ; cet état faisait beaucoup de mal à son moral et à son physique. Il n'est pas étonnant qu'il soit tombé dans un marasme si effrayant ; le temps qu'il a été en bonne santé et qu'il a résisté à tant de cruautés prouve sa forte constitution.

On nous tutoya beaucoup pendant l'hiver :

Digitized by Google

nous méprisions toutes les vexations, mais ce dernier degré de grossièreté faisait toujours rougir ma tante et moi.

Elle fit son carême entier, quoique privée d'aliments maigres; elle ne déjeunait pas; elle prenait à dîner une écuelle de café au lait (c'était son déjeuner qu'elle gardait), et le soir elle ne mangeait que du pain. Elle m'ordonnait de manger ce qu'on m'apportait, n'ayant pas l'âge porté pour faire abstinence; mais pour elle rien n'était plus édifiant : depuis le temps où on lui avait refusé du maigre, elle n'avait pas pour cela interrompu les devoirs prescrits par la religion. Au commencement du printemps on nous ôta la chandelle, et nous nous couchions lorsqu'on n'y voyait plus.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

—

Procès de Madame Élisabeth de France. — Son interrogatoire, son courage et sa mort. — Son éloge. — On redouble de sévérité pour moi. — Le briquet et les ciseaux. — Visite de Robespierre. — Le 9 thermidor. — Barras et Laurent. — Politesses de ce dernier. — Les gens en écharpe.—L'explosion de Grenelle.

Jusqu'au 9 mai, il ne se passa rien de remarquable. Ce jour-là, au moment où nous allions nous mettre au lit, on ouvrit les verroux et on vint frapper à notre porte. Ma tante dit qu'elle passait sa robe; on lui répondit que cela ne pouvait pas être si long, et on frappa si fort, qu'on pensa enfoncer la porte. Elle ouvrit quand elle fut habillée. On lui dit: « Citoyenne, veux-tu bien descendre? — Et ma nièce? — On s'en occupera après. » Ma tante m'embrassa et me dit de me calmer, qu'elle allait remonter. « Non, citoyenne, tu ne remonteras pas, lui dit-on; prends ton bonnet et descends. » On l'accabla alors d'injures et de

Digitized by Google

grossièretés ; elle les souffrit avec patience, prit son bonnet, m'embrassa encore, et me dit d'avoir du courage et de la fermeté, d'espérer toujours en Dieu, de me servir des bons principes de religion que mes parents m'avaient donnés, et de ne point manquer aux dernières recommandations de mon père et de ma mère. Elle sortit : arrivée en bas, on lui demanda ses poches, où il n'y avait rien ; cela dura longtemps, parce que les municipaux firent un procès-verbal pour se décharger de sa personne. Enfin, après mille injures, elle partit avec l'huissier du tribunal, monta dans un fiacre, et arriva à la Conciergerie, où elle passa la nuit. Le lendemain, on lui fit trois questions ; « Ton nom ?—Élisabeth de France. — Où étais-tu le 10 août ? — Au château des Tuileries, auprès du Roi, mon frère. — Qu'as-tu fait de tes diamants ? — Je ne sais pas. Au reste toutes ces questions sont inutiles : vous voulez ma mort ; j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie, et je suis prête à mourir ; heureuse d'aller rejoindre mes respectables parents, que j'ai tant aimés sur la terre. » On la condamna à mort.

Elle se fit conduire dans la chambre de ceux qui devaient périr avec elle : elle les exhorta tous

Digitized by Google

à la mort avec une présence d'esprit, une élévation et une onction qui les fortifia tous. Sur la charrette elle eut toujours le même calme, et encouragea les femmes qui étaient avec elle. Arrivée au pied de l'échafaud, on eut la cruauté de la faire périr la dernière. Toutes les femmes, en descendant de la charrette, lui demandaient la permission de l'embrasser, ce qu'elle fit en les encourageant avec sa bonté ordinaire. Ses forces ne l'abandonnèrent pas jusqu'au dernier moment, qu'elle souffrit avec une résignation toute pleine de religion.

Son âme fut séparée de son corps pour aller jouir du bonheur dans le sein d'un Dieu qu'elle avait beaucoup aimé.

Marie-Philippine-Élisabeth-Hélène, sœur du Roi Louis XVI, mourut le 10 mai 1794, âgée de trente ans, après avoir toujours été un modèle de vertu. Depuis l'âge de quinze ans, elle s'était donnée à Dieu, et ne songeait qu'à son salut. Depuis 1790, que j'ai été plus en état de l'apprécier, je n'ai vu en elle que religion, amour de Dieu, horreur du péché, douceur, piété, modestie et grand attachement à sa famille pour qui elle a sacrifié sa vie, n'ayant jamais voulu

Digitized by Google

quitter le Roi et la Reine. Enfin, ce fut une princesse digne du sang dont elle sortait. Je n'en puis dire assez de bien pour les bontés qu'elle a eues pour moi, et qui n'ont fini qu'avec sa vie. Elle me regarda et me soigna comme sa fille, et moi je l'honorai comme une seconde mère; je lui en ai voué tous les sentiments. On disait que nous nous ressemblions beaucoup de figure : je sens que j'ai de son caractère; puissé-je avoir toutes ses vertus, et l'aller rejoindre un jour, ainsi que mon père et ma mère dans le sein de Dieu, où je ne doute pas qu'ils ne jouissent du prix d'une mort qui leur a été si méritoire!

Je restai dans une grande désolation quand je me vis séparée de ma tante; je ne savais ce qu'elle était devenue, et on ne voulut pas me le dire. Je passai une bien cruelle nuit, et cependant, quoique je fusse très-inquiète sur son sort, j'étais loin de croire que j'allais la perdre dans quelques heures. Quelquefois je me persuadais qu'on la conduisait hors de France; mais quand je me rappelais la manière dont on l'avait emmenée, toutes mes craintes renaissaient. Le lendemain, je demandai aux municipaux ce qu'elle était devenue, ils me dirent qu'elle avait été

Digitized by Google

prendre l'air; je renouvelai la demande d'être réunie à ma mère, puisque j'étais séparée de ma tante; ils me répondirent qu'ils en parleraient. On vint ensuite m'apporter la clef de l'armoire où était le linge de ma tante; je demandai de le lui faire passer, parce qu'elle n'en avait point; on me dit qu'on ne le pouvait pas. Voyant que lorsque je demandais aux municipaux d'être réunie à ma mère et de savoir des nouvelles de ma tante, ils me répondaient toujours qu'ils en parleraient, et me souvenant que ma tante m'avait dit que si jamais je restais seule, mon devoir était de demander une femme, je le fis pour lui obéir, mais avec répugnance, bien sûre d'être refusée, ou de n'obtenir que quelque vilaine femme. En effet, quand je fis cette demande aux municipaux, ils me dirent que je n'en avais pas besoin. Ils redoublèrent de sévérité pour moi et m'ôtèrent les couteaux qui m'avaient été rendus, en me disant : « Citoyenne, dis-nous donc, as-tu beaucoup de couteaux? — Non, messieurs, deux seulement. — Et dans ta toilette, tu n'en as pas, ni des ciseaux? — Non, messieurs. » Une autre fois ils m'ôtèrent le briquet; ayant trouvé le poêle chaud, ils me dirent : « Peut-on savoir pour-

Digitized by Google

quoi tu as du feu? — Pour mettre mes pieds dans l'eau. — Avec quoi as-tu allumé le feu? — Avec le briquet. — Qui te l'a donné? — Je ne sais pas. — Provisoirement nous allons te l'ôter; c'est pour ta santé, de peur que tu ne t'endormes, et ne te brûles auprès du feu. Tu n'as pas autre chose? — Non, messieurs. » Les visites et de pareilles scènes se renouvelaient souvent; mais, excepté lorsque j'étais interrogée positivement, je ne parlais jamais, ni à ceux qui m'apportaient à manger. Il vint un jour un homme, je crois que c'était Robespierre; les municipaux avaient beaucoup de respect pour lui. Sa visite fut un secret pour les gens de la tour, qui ne surent pas qui il était, ou qui ne voulurent pas me le dire. Il me regarda insolemment, jeta les yeux sur les livres, et, après avoir cherché avec les municipaux, il s'en alla. Les gardes étaient souvent ivres; cependant ils nous laissèrent tranquilles, mon frère et moi, dans nos appartements, jusqu'au 9 thermidor.

Mon frère croupissait toujours dans la malpropreté; on n'entrait chez lui qu'aux heures des repas; on n'avait aucune pitié de ce malheureux enfant. Il ne se trouva qu'un seul garde dont

Digitized by Google

les manières plus honnêtes m'engagèrent à lui recommander mon pauvre frère. Il osa parler de la dureté qu'on avait pour lui ; mais il fut chassé le lendemain. Pour moi, je ne demandais que le simple nécessaire ; souvent on me le refusait avec dureté. Mais au moins je me tenais propre ; j'avais du savon et de l'eau. Je balayais la chambre tous les jours ; j'avais fini à neuf heures, que les gardes entraient pour m'apporter à déjeuner. Je n'avais pas de lumière ; mais dans les grands jours je souffrais moins de cette privation. On ne voulait plus me donner de livres : je n'en avais que de piété et des voyages que j'avais lus mille fois ; j'avais aussi un tricot qui m'ennuyait beaucoup.

Tel était notre état, quand le 9 thermidor arriva ; j'entendis battre la générale et sonner le tocsin ; je fus très-inquiète. Les municipaux qui étaient au Temple ne bougèrent pas. Quand on m'apporta à dîner, je n'osai demander ce qui se passait ; enfin, le 10 thermidor, à six heures au matin, j'entendis un bruit affreux au Temple ; la garde criait aux armes, le tambour rappelait, les portes s'ouvraient et se fermaient. Tout ce tapage était occasionné par une visite des mem-

Digitized by Google

bres de l'Assemblée nationale, qui venaient s'assurer si tout était tranquille. J'entendis les verroux de la porte de mon frère qu'on ouvrait; je me jetai hors de mon lit, et j'étais habillée quand les membres de la Convention arrivèrent chez moi. Barras était du nombre; ils étaient en grand costume, ce qui m'étonna, n'étant pas accoutumée à les voir ainsi, et craignant toujours quelque chose. Barras me parla, m'appela par mon nom, et fut étonné de me trouver levée; on me dit encore plusieurs choses auxquelles je ne répondis pas. Ils partirent, et je les entendis haranguer les gardes sous les fenêtres, et leur recommander d'être fidèles à la Convention nationale. Il s'éleva mille cris de vive la république! vive la Convention! La garde fut doublée; les trois municipaux qui étaient au Temple y restèrent huit jours. A la fin du troisième jour, à neuf heures et demie, j'étais dans mon lit, n'ayant point de lumière, et ne dormant pas, tant j'avais d'inquiétude de ce qui se passait; on frappa à ma porte pour me montrer à Laurent, commissaire de la Convention, chargé de garder mon frère et moi. Je me levai; ces messieurs firent une grande visite, en mon-

Digitized by Google

trant tout à Laurent, puis ils s'en allèrent.

Le lendemain, à dix heures, Laurent entra dans ma chambre; il me demanda avec politesse si je n'avais besoin de rien. Il entrait tous les jours trois fois chez moi, toujours avec honnêteté, et ne me tutoyait pas. Il ne fit jamais la visite des bureaux et commodes. La Convention envoya au bout de trois jours une députation pour constater l'état de mon frère; elle en eut pitié, et ordonna qu'on le traitât mieux. Laurent fit descendre un lit qui était dans ma chambre, le sien étant rempli de punaises; il lui fit prendre des bains, et lui ôta la vermine dont il était couvert. Cependant on le laissa encore seul dans sa chambre. Je demandai bientôt à Laurent ce qui m'intéressait si vivement, c'est-à-dire des nouvelles de mes parents, dont j'ignorais la mort, et d'être réunie à ma mère. Il me répondit avec un air très-peiné que cela ne le regardait pas.

Le lendemain, vinrent des gens en écharpe, auxquels je fis les mêmes questions. Ils me répondirent aussi que cela ne les regardait pas, et qu'ils ne savaient pas pourquoi je demandais à n'être plus ici, parce qu'il leur paraissait que j'y étais très-bien. « Il est affreux, leur dis-je, d'être

Digitized by Google

séparée de sa mère depuis plus d'un an, sans savoir de ses nouvelles, ainsi que de sa tante. — Vous n'êtes pas malade? — Non, monsieur; mais la plus cruelle maladie est celle du cœur. — Je vous dis que nous n'y pouvons rien; je vous conseille de prendre patience, et d'espérer en la justice et la bonté des Français. » Je ne répondis plus rien. Je fus exposée le lendemain par l'explosion de Grenelle, qui me fit grand'peur. Pendant tout ce temps-là, mon frère resta toujours seul. Laurent entrait chez lui trois fois par jour; mais, dans la crainte de se compromettre, il n'osait pas faire davantage, étant surveillé. Il avait plus de soin de moi; je n'ai eu qu'à me louer de ses manières pendant tout le temps qu'il a été de service. Il me demandait souvent si je n'avais besoin de rien, et me priait de lui dire ce que je voudrais, et de le sonner quand j'aurais besoin de quelque chose. Il me rendit un briquet et de la chandelle.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

—

Maladie de Louis XVII. — Gomier. — Ses bons soins. — Le Roi s'attache à lui. — Nouveaux accès de fièvre. — Sa maladie empire. — Dessault, Dumangin et Pelletan. — Dépérissement du Roi. — Sa mort. — Acte mortuaire. — Procès-verbal.

A la fin d'octobre, à une heure du matin, je dormais, lorsqu'on frappa à la porte; je me levai à la hâte, et j'ouvris, toute tremblante de frayeur. Je vis deux hommes du comité avec Laurent; ils me regardèrent et sortirent sans rien dire.

Au commencement de novembre arrivèrent des commissaires civils, c'est-à-dire un homme de chaque section, qui venaient passer vingt-quatre heures au Temple pour constater l'existence de mon frère. Dans les premiers jours de ce mois, il arriva un autre commissaire, nommé Gomier, pour rester avec Laurent. Il eut un soin extrême de mon frère. Depuis longtemps, on

Digitized by Google

avait laissé ce malheureux enfant sans lumière; il mourait de peur. Gomier obtint qu'il en eût à la fin du jour; il passait même quelques heures auprès de lui pour l'amuser. Il s'aperçut bientôt que les genoux et les poignets de mon frère étaient enflés; il crut qu'il allait se nouer; il en parla au comité, et demanda qu'il descendît au jardin pour faire de l'exercice. Il le fit d'abord descendre de sa chambre dans le petit salon, ce qui plaisait beaucoup à mon frère, parce qu'il aimait à changer de lieu. Il reconnut bientôt les attentions de Gomier, en fut touché, et s'attacha à lui. Ce malheureux n'était accoutumé depuis longtemps qu'aux plus mauvais traitements; car je crois qu'il n'y a pas d'exemple de recherches d'une telle barbarie envers un enfant. Le 19 décembre, le comité général vint au Temple à cause de sa maladie. Cette députation vint aussi chez moi, mais on ne me dit rien. L'hiver se passa assez tranquillement. J'étais satisfaite de l'honnêteté de mes gardiens; ils voulurent faire mon feu, et me donnèrent du bois à discrétion, ce qui me fit plaisir. Ils m'apportèrent aussi les livres que je demandais; Laurent m'en avait déjà procurés. Mon plus grand malheur était de ne pou-

Digitized by Google

voir obtenir d'eux des nouvelles de ma mère et de ma tante; je n'osais pas leur en demander de mes oncles et de mes grand'tantes, mais j'y pensais sans cesse.

Pendant l'hiver, mon frère eut quelques accès de fièvre; il était toujours auprès du feu. Laurent et Gomier l'engageaient à monter sur la tour pour prendre l'air; mais il y était à peine qu'il voulait redescendre; il ne voulait pas marcher, et encore moins monter : sa maladie empirait, et ses genoux enflaient beaucoup.

Laurent s'en alla, et on mit à sa place Loine, brave homme, qui eut avec Gomier beaucoup de soin de mon frère.

Au commencement du printemps, ils m'engagèrent à monter sur la tour, ce que je fis. La maladie de mon frère empirait de jour en jour; ses forces diminuaient; son esprit même se ressentait de la dureté qu'on avait si longtemps exercée envers lui, et s'affaiblissait insensiblement. Le comité de sûreté générale envoya pour le soigner le médecin Dessault; il entreprit de le guérir, quoiqu'il reconnût que sa maladie était bien dangereuse. Dessault mourut; on lui donna pour successeurs Dumangin et le chirurgien Pel-

Digitized by Google

letan. Ils ne conçurent aucune espérance. On lui fit prendre des médicaments, qu'il avala avec beaucoup de peine. Heureusement, sa maladie ne le faisait pas beaucoup souffrir ; c'était plutôt un abattement et un dépérissement, que des douleurs vives. Il eut plusieurs crises fâcheuses ; la fièvre le prit, ses forces diminuaient chaque jour, et il expira sans agonie.

Ainsi mourut, le 9 juin 1795, à trois heures après midi, Louis XVII, âgé de dix ans et deux mois. Les commissaires le pleurèrent amèrement, tant il s'était fait aimer d'eux par ses qualités aimables. Il avait eu beaucoup d'esprit ; mais la prison et les horreurs dont il a été la victime l'avaient bien changé ; et même, s'il eût vécu, il est à craindre que son moral n'en eût été affecté.

Je ne crois pas qu'il ait été empoisonné, comme on l'a dit et comme on le dit encore ; cela est faux d'après le témoignage des médecins qui ont ouvert son corps, où ils n'ont pas trouvé le moindre vestige de poison. Les drogues qu'il avait prises dans sa dernière maladie ont été décomposées, et se sont trouvées saines. Le seul poison qui ait abrégé ses jours, c'est la mal-

Digitized by Google

propreté, jointe aux horribles traitements, à la cruauté et aux duretés sans exemple qu'on a exercés envers lui.

Telles ont été la vie et la fin de mes vertueux parents, pendant leur séjour au Temple et dans les autres prisons.

Fait à la tour du Temple.

Ici se termine la relation de Madame la duchesse d'Angoulême. C'est à nous qu'il appartient maintenant de continuer l'histoire de sa vie, en accompagnant notre récit des notes explicatives qui ont été mises à notre disposition.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

—

Manifestation en faveur de MADAME. — La Presse s'y associe. — Ecrits publiés par MM. Michaud et Beaulieu. — Négociations avec l'Autriche. — MADAME quitte le Temple. — Son voyage jusqu'à la frontière. — Romances de MM. Dussault, Lacretelle jeune, et Lepitre, officier municipal.

Il n'est point douteux que, si les conventionnels eussent consenti à ce que Louis XVII quittât la France, nous n'aurions point à déplorer aujourd'hui la perte de ce prince sur lequel reposaient alors tant d'espérances. Mais si les régicides cachaient encore, au moment dont nous parlons, leurs sinistres projets sur les prisonniers du Temple, on les découvrit enfin par le rapport de Cambacérès.

C'est pourquoi, après la mort du jeune Roi, plusieurs membres de la Convention, qui étaient bien informés que les meurtriers de Louis XVI et de sa famille voulaient combler la mesure de

Digitized by Google

leurs forfaits en faisant aussi périr son auguste fille, employèrent tous leurs efforts pour briser ses fers, et l'éloigner au plus tôt des dangers qu'elle aurait courus en France. Ils furent secondés par la majorité des habitants de Paris et d'Orléans. Ceux-ci vinrent, dès le 18 juin, à la barre de la Convention, demander que « l'orpheline du Temple ne restât pas plus longtemps condamnée à habiter des lieux encore fumants du sang de sa famille, et sa translation auprès de ses augustes parents. » Des voix éloquentes s'élevèrent pour réclamer la liberté de la princesse : les premières qui se firent entendre furent celles de MM. Beaulieu et Michaud l'aîné, de l'Académie française. L'un publia un écrit intitulé : *Mémoires pour Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon, détenue au Temple;* l'autre : *Opinion d'un Français sur la détention de Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon à la tour du Temple* (1). Ils répandirent des milliers d'exemplaires de ces deux écrits imprimés ensemble. Dans les notes de renvoi ils dévoilèrent, M. Beaulieu, sur les

(1) Nous avons cru devoir donner à la fin de cet ouvrage ces brochures devenues aujourd'hui très-rares, mais qui furent répandues alors par milliers d'exemplaires.

Digitized by Google

traitements soufferts par la Reine à la Conciergerie, où il avait été incarcéré lors du procès de cette princesse, et M. Michaud, sur les tourments endurés par Louis XVII, des détails qui soulevèrent de nouveau l'indignation contre les régicides. Le 30 du même mois, la Convention rendit un décret pour l'échange de la fille de Louis XVI avec les représentants du peuple et autres Français détenus par l'Autriche (1).

(1) *Loi portant que la fille du dernier Roi des Français sera remise à l'Autriche, à l'instant où les représentants du peuple et autres détenus, par ordre de ce gouvernement, seront rendus à la liberté.*

« 12 messidor an 3 de la République une et indivisible.

» La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de salut public et de sûreté générale, déclare qu'au même instant où les cinq représentants du peuple, le ministre, les ambassadeurs français, les principaux détenus livrés au prince de Cobourg par Dumouriez, le maître de poste Drouet, fait prisonnier sur les frontières de Flandre, et les ambassadeurs Marest (*) et Sémonville (**), arrêtés en Italie par les Autrichiens, et les personnes de leur suite livrées à l'Autriche, ou arrêtées et détenues par ses ordres, seront rendus à la liberté, et, parvenus aux limites du territoire de la République, la fille du dernier Roi des Français sera remise à la personne

(*) Depuis duc de Bassano.
(**) Plus tard grand référendaire.

Digitized by Google

La Cour de Vienne rejeta d'abord un échange composé d'éléments si bizarres, et sans exemple dans les annales de la diplomatie; ensuite, elle proposa la remise des prisonniers, à l'exception des régicides, et offrit une somme très-considérable pour la rançon de la jeune princesse. Mais plus le projet d'échanger la fille de Louis XVI contre les assassins de son père était extraordinaire, plus les complices de ceux-ci durent y persévérer.

Les négociations durèrent plus de cinq

que le gouvernement autrichien déléguera pour la recevoir, et que les autres membres de la famille des Bourbons, actuellement détenus en France, pourront aussi sortir du territoire de la République.

» La Convention nationale charge le comité de salut public de prendre toutes les mesures qu'il trouvera convenables pour la notification et l'exécution du présent décret.

» La Convention nationale décrète que le rapport sera imprimé, distribué et inséré en entier au *Bulletin*.

» Visé et signé :

» ENJUBAULT.

» Collationné et signé :

» J. B. LOUVET, du Loiret, président;

» MARIETTE, J. DELECLOI, secrétaires. »

Digitized by Google

mois (1). De la musique, des promenades au jardin, d'où la jeune princesse dessina plusieurs vues de sa prison, furent les distractions qu'on lui accorda. Quelques pièces de vers s'échappèrent aussi de sa plume : l'auguste captive y exprime combien elle est touchée du vif intérêt que les bons Français prenaient à ses infortunes.

Enfin, le 18 décembre 1795, veille de l'anniversaire de sa naissance, MADAME sortit de la tour

(1) Voici la note du cabinet de Vienne, annonçant l'acceptation des conditions imposées par la Convention.

« Mon conseil aulique de guerre m'a rendu compte de votre rapport du 15 de ce mois, et de la pièce qui a été remise au général Stein par le général Pichegru, relativement à la princesse Marie-Thérèse, fille de Louis XVI, ma cousine, et aux autres princesses de la famille des Bourbons. Dans toute autre circonstance, les conditions dont on veut faire dépendre la liberté des membres de cette famille infortunée qui sont restés en France auraient dû être regardées comme entièrement inadmissibles; mais, puisqu'il n'est que trop vrai qu'au milieu des violentes catastrophes qui se succèdent les unes aux autres dans la révolution française, je ne dois consulter que ma tendre affection pour ma cousine, et mon intérêt pour les princes et princesses de la famille des Bourbons, et ne songer qu'aux dangers dont ils n'ont cessé d'être environnés, mon intention est que vous fassiez connaître au général français que je veux bien accéder, quant au fond, à la proposition qui m'a été faite. »

Digitized by Google

du Temple à onze heures et demie du soir (1). Le ministre de l'intérieur, Benezech, lui donnant le bras, la conduisit à pied jusqu'à la rue Meslay, où le carrosse de ce ministre l'attendait. Son Altesse Royale y monta avec lui et avec M. Gomin, l'un de ses gardiens au Temple, et qui, par son ordre, l'avait suivie. Arrivée sur le boulevard, devant l'Opéra (aujourd'hui le théâtre de la Porte Saint-Martin), la princesse y trouva une

(1) Quelques jours auparavant, le Directoire, qui avait succédé à la Convention, avait rendu l'arrêté suivant :

Extrait des registres du Directoire exécutif du sixième jour du mois de frimaire, l'an quatre de la République française, une et indivisible.

« Le Directoire exécutif arrête : Que les ministres de l'intérieur et des relations extérieures sont chargés de prendre les mesures nécessaires pour accélérer l'échange de la fille du dernier Roi contre les citoyens Camus et Quinette, et autres députés ou agents de la République, et de nommer, pour accompagner la fille du dernier Roi, un officier de gendarmerie, décent et convenable à cette fonction, et de lui donner pour l'accompagner, celle des personnes attachées à son éducation qu'elle aime davantage.

» Pour expédition conforme :

» *Signé :* REWBELL, président.

» Par le Directoire exécutif :

» LAGARDE, secrétaire général ;

» BENEZECH, ministre de l'intérieur. »

Digitized by Google

voiture de poste. Madame s'y étant placée, ainsi que la marquise de Soucy, sous-gouvernante des Enfants de France, qui devait l'accompagner, le sieur Méchin, officier de gendarmerie, et M. Gomin, montèrent ensuite dans cette voiture (1). Cette princesse aurait voulu emmener aussi M. Turgy; mais il était alors malade, et il ne la rejoignit que quelques mois après. Son Altesse Royale voyageait sous le nom de Sophie, et l'officier Méchin avait l'ordre de lui faire garder le plus grand *incognito*. Cependant la princesse fut reconnue. Elle reçut, depuis Paris jusqu'à la frontière, et particulièrement à Provins, à Nogent-sur-Seine, à Chaumont et à Huningue, les bénédictions du peuple, ou les hommages silencieux et expressifs de l'attendrissement et du respect. L'illustre voyageuse en a consigné le souvenir dans un *Itinéraire* écrit de sa main.

Dès que l'on avait été assuré que Madame allait enfin recouvrer sa liberté, l'on applaudit de toutes parts à cet acte réclamé depuis longtemps par la justice et l'humanité. Les poètes s'étaient

(2) M. Gomin alla jusqu'à Huningue. Comme il n'avait point pour lui de passe-port de l'Autriche, il fut obligé de revenir à Paris.

Digitized by Google

empressés de célébrer l'heureuse délivrance, et d'exprimer les vœux des bons Français pour le retour de l'auguste fille des Rois. M. Michaud, sous le nom de d'Albins, réunit à des vers touchants qu'il avait composés, quelques élégies, fables, etc., de poètes estimés, et dont il forma un recueil. Parmi les poésies qui parurent à cette occasion, on remarqua une romance par M. Dussault, depuis l'un des rédacteurs les plus distingués du *Journal des Débats*. Il avait déjà publié plusieurs écrits en faveur de la bonne cause, entre autres un plaidoyer pour le Roi, inséré dans la *Gazette des Tribunaux*, et recueilli dans l'histoire impartiale du procès de Louis XVI. Nous n'avons pu retrouver de cette romance *inédite* que le premier couplet, ainsi conçu :

L'enfant des Rois, longtemps captive,
Sortit de la captivité,
Et d'une voix douce et plaintive,
En sortant, ces vers a chanté :
Adieu, Français, peuple bizarre,
Peuple autrefois si plein d'honneur !
Je vais, loin d'un climat barbare,
Pleurer ton crime et mon malheur.

On regrettera, sans doute, que nous n'ayons

Digitized by Google

pu nous procurer une copie entière de cette romance, quand on saura qu'elle balança les suffrages avec celle composée par M. Lacretelle jeune.

MADAME SORTANT DU TEMPLE,

ROMANCE.

Eh quoi ! ce n'est point un mensonge ;
J'entends parler d'humanité :
Je ne suis pas dupe d'un songe,
On vient m'offrir la liberté ;
Je pourrai, sur une autre rive,
Errer au gré de ma douleur,
Et reposer, triste et plaintive,
A l'ombre d'un saule pleureur !

Adieu, noirs créneaux, voûtes sombres,
Où, de mes malheureux parents,
Tous les soirs les royales ombres
Poussent de sourds gémissements.
Le coupable s'arrête, écoute,
Ses cheveux se dressent d'effroi ;
Et moi, je n'entends sous la voûte
Que ces mots : Nous veillons sur toi.

C'est ici que mon tendre père
Instruisait et son fils et moi,

Digitized by Google

Lui montrait les maux de la terre,
Lui traçait les devoirs d'un Roi.
Nous l'entendions, chaque journée,
Bénir le Ciel en son courroux ;
Et, soumis à sa destinée,
Tous bas il gémissait sur nous.

Ma mère !.... Ah ! je te vois sans cesse,
Partant pour l'affreux tribunal,
Nous mouiller de pleurs de tendresse
Et reprendre un calme royal.
Chère ombre ! veille sur ta fille ;
Et de la région des saints
Viens, conduis-la vers la famille,
Témoins de tes seuls jours sereins.

C'est de cette tour où nous sommes,
Qu'Élisabeth me dit adieu,
Marchant vers l'échafaud des hommes,
Marchant vers le Trône de Dieu ;
Comme un ange perçant la nue,
Quand Dieu vient de la rappeler,
Laisse, à regret, l'âme abattue
Qu'il était venu consoler.

Je pars, suis-moi, mon jeune frère.....
Mais, où s'égarent mes esprits ?
Le Ciel a comblé ma misère :
Il n'est plus, cet espoir des Lis.
Dans cette enceinte meurtrière
Il est mort séparé de moi ;
Je n'ai pu fermer la paupière
De l'orphelin qui fut mon Roi.

Digitized by Google

De mes parents, l'affreux supplice,
Vous l'avez vu sans vous armer,
Français, qui de vous fut complice ?
Mais ils m'ont dit de vous aimer.
Mon père, en ses douleurs cruelles,
Mon père, attendant le trépas,
Priait pour les Français fidèles,
Priait pour les Français ingrats.

Un officier municipal, Lepitre, qui avait été plusieurs fois de garde au Temple, et dont la révolution n'avait pas étouffé les loyaux sentiments, joignit aussi sa voix à celle des poètes qui faisaient un appel à la France en faveur de la royale orpheline. François Hue nous fait connaître dans ses Mémoires le couplet d'une romance qu'il composa à cette occasion :

Calme-toi, jeune infortunée,
Bientôt ces portes vont s'ouvrir,
Bientôt, de tes fers délivrée,
D'un ciel pur tu pourras jouir;
Mais en quittant ce lieu funeste,
Où régna le deuil et l'effroi,
Souviens-toi du moins qu'il y reste
Des cœurs toujours dignes de toi.

Dans une autre romance de Lepitre, le jeune Louis XVII s'adressait en ces termes à la Reine :

Digitized by Google

Eh quoi ! tu pleures, ô ma mère !
Dans tes regards fixés sur moi
Se peignent l'amour et l'effroi ;
J'y vois ton âme tout entière.
Des maux que ton fils a soufferts,
Pourquoi te retracer l'image ?
Lorsque ma mère les partage,
Puis-je me plaindre de mes fers ?

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Echange de MADAME contre les prisonniers français détenus par l'Autriche. — Son arrivée à Bâle. — Départ pour Vienne. — Comment elle y fut reçue. — Elle écrit au prince de Condé. — Elle va retrouver le Roi à Mittau. — Son entrevue avec l'abbé Edgeworth. — Son mariage avec Mgr. le duc d'Angoulême. — Détails sur cette auguste cérémonie. — Le Roi et MADAME sont obligés de quitter Mittau. — Pénible voyage, par un froid rigoureux. — Les royaux exilés arrivent à Varsovie.

En arrivant à Huningue, MADAME descendit à l'hôtel du Corbeau, où elle resta trente-six heures. Peu d'instans avant de se remettre en route, le maître de l'hôtellerie vint se jeter aux pieds de la jeune princesse, et lui demander sa bénédiction.

Au moment où MADAME allait passer les frontières, ses yeux se remplirent de larmes ; elle pleura sur cette malheureuse France, qui pendant tant de siècles avait été le théâtre de la gloire, de la grandeur et des désastres de sa Maison. Elle dit aux personnes qui l'accompa-

Digitized by Google

gnaient : « Je quitte la France avec regret, car je ne cesserai jamais de la regarder comme ma patrie. »

L'événement de la délivrance de MADAME ROYALE, événement sans doute dirigé par le Ciel, vint adoucir les larmes que l'héritier de saint Louis répandait sur les malheurs de la France et l'exil du reste de sa famille. Louis XVIII et son auguste frère s'empressèrent donc de réunir tous leurs efforts pour obéir aux vues de la Providence, qui leur confiait enfin le soin de veiller sur le sort de la fille infortunée de Louis XVI.

Depuis que MADAME ROYALE avait quitté sa prison et la France, la tour du Temple semblait avoir pris un aspect plus sombre, le soleil éclairait à peine la demeure d'une princesse chérie. On avait suivi des yeux ses dernières traces... ; on écoutait encore ses dernières paroles... ; on répétait tristement : Elle est partie !... Quelques personnes çà et là se parlaient les larmes aux yeux, mais ces larmes étaient causées par la joie et l'espérance... Une chèvre, que MADAME aimait, restée seule, faisait retentir les cours de ses cris plaintifs. Peut-être MADAME reviendra-t-elle à Paris un jour ! disait-on. Sa présence nem-

Digitized by Google

blait prêter un charme à cette tour qui ne devait plus être habitée que par de tristes souvenirs.

Le 26 décembre, MADAME partit de Huningue pour Bâle. Là se fit l'échange devenu le prix de sa liberté. On sut lui en épargner le douloureux spectacle (1).

M. Bacher, premier secrétaire de l'ambassadeur de France en Suisse, et commissaire nommé à cette fin, sut allier à ce que lui prescrivait sa mission le respect dû aux malheurs de la fille de Louis XVI; il conduisit MADAME à la maison de campagne de M. Rebert, riche négociant de Bâle, située à une petite distance de la porte Saint-Jean de cette ville. Là, il remit la princesse entre les mains du prince de Graves et du

(1) Les prisonniers d'Etat, retenus par l'Empereur d'Autriche, étaient arrivés à Bâle au commencement du mois de novembre, et MADAME ne sortait point du Temple. Le bruit s'était répandu de son prochain départ, lorsque le comte Carletti, ministre du grand-duc de Toscane, demanda la permission de voir une princesse qui tenait à sa cour par les liens de la parenté. Il s'y prit d'une manière assez maladroite; et comme ses instances étaient fort vives et souvent réitérées, elles éveillèrent la défiance du Directoire exécutif. M. de Carletti reçut, en conséquence, l'ordre de sortir du territoire français.

Cette malheureuse imprudence de M. de Carletti n'avait servi qu'à resserrer davantage les chaînes de l'illustre prisonnière.

Digitized by Google

baron de Degelmann, ministre de la cour impériale en Suisse, l'un et l'autre nommés par l'empereur d'Autriche pour la recevoir.

Le soir même, MADAME, accompagnée du prince de Graves et de la marquise de Soucy, se remit en route pour Vienne.

Malgré les ordres que M. le prince de Graves avait reçus de sa cour, de ne permettre à aucun des Français qui se trouveraient sur son passage de les laisser approcher de la princesse pour lui offrir leurs respects, un moment, par hasard, sa voiture se trouva arrêtée au milieu de la grande route; il aperçut de loin un officier qu'il jugea appartenir au corps du prince de Condé; il en prévint MADAME, qui lui demanda de le faire approcher. En effet, c'était M. Berthier, l'un des aides-de-camp du prince. MADAME le reçut avec un vif intérêt, et lui demanda des nouvelles de Son Altesse Royale, en le chargeant de lui exprimer, ainsi qu'à tous ses braves compagnons d'armes, les sentiments dont elle était pénétrée.

MADAME arriva dans la nuit à Lauffenbourg, où elle trouva pour la servir des femmes que l'Empereur avait envoyées à sa rencontre. Le

Digitized by Google

lendemain matin la princesse entendit une messe, qu'elle fit célébrer en mémoire de ses augustes parents; et, s'étant remise en route le même jour, elle arriva à Vienne le 9 janvier 1796, après s'être arrêtée deux jours à Inspruck pour y voir S. A. I. l'archiduchesse Elisabeth, sa tante.

Madame fut reçue, à son arrivée dans la capitale d'Autriche, par un des grands-officiers de l'Empereur, et conduite dans un des plus beaux appartements du palais, que Sa Majesté lui avait destiné. L'Empereur et l'Impératrice vinrent presque aussitôt lui faire visite, et quelques semaines après, la princesse parut à la cour. Elle avait pris le deuil, n'ayant pu le porter dans sa prison, où (comme nous l'avons dit précédemment) elle n'avait appris la mort sanglante de ses augustes parents que longtemps après ces événements funestes.

Etant à Vienne, Madame Royale écrivit une lettre à sa tante, la reine de Sardaigne. Elle la terminait ainsi : « J'ai eu ici un véritable plaisir, en voyant que les vertus de ma tante » Elisabeth étaient bien connues ; on n'en parle » qu'avec vénération : j'espère qu'un jour le

Digitized by Google

» Papè mettra mes parents au nombre des » saints. »

Elle répondit le même jour à M. le prince de Condé, qui était alors auprès du Roi son oncle, à Mittau :

« Monsieur mon cousin, j'ai reçu la lettre » que vous m'avez adressée le 24 du mois der- » nier. J'y ai lu avec sensibilité les témoignages » d'attachement que vous me donnez dans les » circonstances où je me trouve. Recevez mes » remercîments pour les vœux que vous m'ex- » primez, et soyez assuré de ma reconnaissance. » Je serais fort aise de vous voir à Mittau, lors- » que je m'y rendrai, et de vous exprimer com- » bien j'ai pris de part à votre sort, à celui de » la brave et fidèle armée que vous comman- » dez. Je joindrai avec plaisir à cette expression » d'assurance des sentiments particuliers d'es- » time et d'amitié avec lesquels je suis, Mon- » sieur mon cousin, votre très-affectionnée » cousine.

» *Marie-Thérèse de France.* »

Ces deux lettres, vrais tributs de la piété et

Digitized by Google

de la reconnaissance, peignaient bien les sentiments de son âme.

Aussitôt que MADAME ROYALE était arrivée à Vienne, on avait formé pour la fille de Louis XVI une maison à l'instar de celles des archiduchesses.

Le prince de Graves avait été nommé son grand-maître, et la comtesse de Chanclos, gouvernante des enfants de Leurs Majestés Impériales, lui avait été donnée pour grande-maîtresse ou dame d'honneur. Un caractère doux et compatissant, des soins accompagnés de la plus grande sensibilité à ses longs malheurs, avaient gagné en peu de temps à madame de Chanclos l'affection et la confiance de MADAME ROYALE, qui reçut des habitants de Vienne les plus grandes marques d'attachement pendant tout le temps de son séjour dans cette capitale; et lorsqu'elle en partit (1) pour rejoindre le Roi son oncle, ils lui témoignèrent vivement le regret de la voir s'éloigner d'eux.

Cependant Louis XVIII déplorait à Mittau les désastres de la France; un rayon de sérénité reparut sur son front au moment où il apprit

(1) En mai 1799.

Digitized by Google

que MADAME ROYALE allait lui être rendue ; son cœur soupira plus librement, et dès lors il ne songea plus qu'à seconder les vues de la Providence, qui daignait confier à ses soins l'auguste et malheureuse fille de Louis XVI.

Le Roi ne resta pas un moment incertain sur le choix de l'époux qu'il devait donner à MADAME ROYALE ; il borna tous ses soins à obtenir qu'elle unît sa destinée aux espérances de l'héritier de son nom. Assuré de l'approbation de la princesse, le Roi informe son auguste épouse (1) de l'union prochaine de ses enfants adoptifs. La Reine accourt, elle voit tous les regards satisfaits de sa présence, et les vœux qu'elle entend former pour son bonheur lui prouvent combien les Français qui l'entourent sont pénétrés de dévouement et d'amour.

Le lendemain du retour de la Reine, le Roi

(1) Marie-Josèphe-Louise de Savoie, comme chrétienne et comme reine, a donné, durant sa vie, l'exemple de toutes les vertus. Dieu n'a pas permis que cette auguste princesse fût témoin des heureux événements qui éclatèrent en 1814. Fille de l'illustre maison de Savoie, combien son âme eût éprouvé de douceur, en voyant à la fois les héritiers de Victor-Amédée et de Louis-le-Grand remonter, après tant de malheurs, sur le trône de leurs ancêtres !

Digitized by Google

se mit en route pour aller au-devant de sa nièce chérie. Un voyage long et pénible n'avait point altéré ses forces; elle ne souffrit que du retard qui la tenait encore séparée du Roi. Aussitôt que les voitures furent un peu rapprochées, MADAME commanda d'arrêter. Elle descendit rapidement. On voulut essayer de la soutenir; mais, s'échappant avec une incroyable légèreté, elle courut à travers les tourbillons de poussière vers le Roi, qui, les bras tendus, accourait de son côté. Les forces du Roi ne purent suffire pour empêcher la princesse de se jeter à ses pieds; il se précipita pour la relever, et l'entendit s'écrier :

« Je vous revois enfin....; je suis heureuse.....; voilà votre enfant; veillez sur moi....; soyez mon père!.... »

Le Roi, sans pouvoir proférer une seule parole, pressa MADAME contre son sein, et lui présenta Monseigneur le duc d'Angoulême. Le jeune prince, contraint par le respect, exprima son émotion par les pleurs qui lui échappèrent, et qu'il laissa tomber sur la main de sa cousine, en la pressant contre ses lèvres.

On se remit en voiture, et bientôt MADAME arriva.

Digitized by Google

Aussitôt que le Roi vit ceux de ses serviteurs qui volaient au-devant de lui « La voilà... ! » s'écriat-il, rayonnant de bonheur..... ensuite il la conduisit auprès de la Reine.

A l'instant le château retentit de cris de joie.... on se félicite, on s'embrasse, il n'est plus de consigne : il semblait ne plus y avoir qu'un sanctuaire où tous les cœurs allaient se réunir.

Après que MADAME eut présenté ses hommages à la Reine, le premier mouvement du Roi fut d'amener la princesse auprès du dernier consolateur de Louis XVI, de cet homme inspiré, qui, à l'heure fatale, laissa tomber ces paroles mémorables : *Fils de saint Louis, montez au ciel !....*

Des larmes coulent de tous les yeux.... le silence devient universel..... Le Roi conduisit ensuite MADAME au milieu de sa garde : « Voilà, dit-il, les fidèles amis de ceux que nous pleurons. Leur âge, leurs blessures, leurs larmes, vous disent tout ce que je voudrais vous exprimer. »

MADAME rentra dans ses appartements pour s'acquitter d'un devoir aussi juste que cher, pour exprimer sa vive reconnaissance à l'empereur de toutes les Russies... Le cœur de MADAME avait

Digitized by Google

senti tout ce qu'elle devait au souverain auguste auquel le Ciel avait confié la puissance et donné le pouvoir de secourir les rois malheureux.

La princesse fit ensuite appeler M. l'abbé Edgeworth de Frimond. Dès qu'elle fut seule avec lui, ses pleurs coulèrent de nouveau, et son émotion fut si profonde, qu'elle fut sur le point de s'évanouir. M. de Frimond, effrayé, voulut demander du secours : « Ah! laissez-moi pleurer devant vous, lui dit MADAME, ces larmes et votre présence me soulagent. »

Le soir, tous les Français qui se trouvaient auprès de Sa Majesté eurent l'honneur d'être présentés à Son Altesse Royale.

Enfin, le 10 juin 1797, furent exaucés les vœux du Roi. Le mariage de MADAME ROYALE avec son auguste cousin, Monseigneur le duc d'Angoulême, fut célébré dans la grande salle de la résidence de Mittau. Le matin, le Roi et la Reine vinrent prendre le prince et la princesse, chacun dans son appartement, et les conduisirent à la bénédiction nuptiale, dans une vaste galerie du château des anciens ducs de Courlande. Un autel, entouré de fleurs, y avait été dressé ; des branches de verdure et de lilas, dans lesquelles

Digitized by Google

s'entrelaçaient des lis et des roses, formaient le seul ornement de l'enceinte. Là, dans ce simple appareil, les rejetons de tant de rois, les héritiers du premier trône de l'Europe, à six cents lieues de beau pays qui les avait vus naître, prononcèrent le serment de leur union sous la seule protection du Ciel.

Son Eminence Monseigneur le cardinal de Montmorency, grand-aumônier, bénit les illustres époux, et leur adressa un discours où respirait une touchante simplicité. Le clergé catholique de Mittau assistait à la cérémonie ; le respectable confesseur Edgeworth était à genoux, non loin du prie-Dieu de Son Altesse Royale.

La royale famille avait pour escorte ses cent gardes, vétérans de l'honneur et de la fidélité, auxquels S. M. l'empereur de Russie avait laissé l'honorable et douce fonction d'entourer leurs maîtres. Le Czar signa le contrat de mariage, et en reçut le dépôt dans les archives de son sénat. MM. les ducs de Villequier, de Guiche, de Fleury, le comte de Saint-Priest, le marquis de Nesle, le comte d'Avaray, le comte de Cossé, et quelques autres officiers et servi-

Digitized by Google

teurs du Roi, eurent l'honneur de signer l'acte de célébration.

Au repas donné à cette occasion, où se trouvaient parmi les seigneurs attachés à la famille royale quelques anciens députés aux états généraux, le Roi dit à toute l'assemblée, avec ce ton de bonté qui le caractérisait : « C'est ici la fête des Français : mon bonheur serait complet, si j'avais pu y réunir tous ceux qui se sont signalés comme vous par une fidélité courageuse envers le Roi mon frère. » Après ces mots, Louis XVIII porta le premier une santé au bonheur et au repos de la France.

Le même jour, Sa Majesté fit part de cette célébration à M. le comte d'Artois et aux autres princes de sa famille absents. Il leur disait « que c'était la joie la plus pure et la plus vive qu'il eût goûtée depuis son départ de France. »

Quel siècle que celui où l'on est témoin de semblables vicissitudes, où les glaces du nord sont le dernier asile d'un roi de France; où, du fond d'une tour devenue la sépulture de son frère, l'héritière de la maison de France, la petite-fille de Marie-Thérèse, vient en Cour-

Digitized by Google

lande recevoir un époux de son sang, jouet comme elle d'une adversité sans exemple!

On trouve, dans la *correspondance manuscrite et officielle de M. le comte de Saint Priest avec M. le chevalier de Vergennes*, des détails sur l'arrivée de MADAME ROYALE à Mittau, et sur son mariage avec Monseigneur le duc d'Angoulême, qui ne peuvent qu'intéresser vivement le lecteur. Ils sont consignés dans les deux lettres suivantes, écrites par un témoin oculaire.

Mittau, le 5 juin 1797.

« La Reine arriva hier, après un long et pénible voyage. Le Roi se proposait d'aller à » quatre milles d'ici : il la rencontra à moitié » chemin de cette distance. Leur entrevue excita » tout l'intérêt que doivent inspirer deux augustes époux séparés depuis huit ans, et cherchant dans leur réunion quelque adoucissement à des malheurs inouïs.

« Madame Thérèse est arrivée le lendemain : » le Roi était parti de grand matin pour aller à » sa rencontre. La première maison de poste » était indiquée pour le rendez-vous ; mais la » princesse ayant fait la plus grande diligence,

Digitized by Google

» ce fut aussi sur le chemin qu'ils se rencon-
» trèrent : nulle expression ne pourrait peindre
» un pareil moment. Le même sentiment fit s'é-
» lancer à la fois hors de leurs voitures le Roi,
» Monseigneur le duc d'Angoulême et Madame
» Thérèse. Le Roi courut vers MADAME en lui
» tendant les bras ; mais ses efforts ne purent
» suffire pour l'empêcher de se précipiter à ses
» pieds. Des larmes et des sanglots furent les
» premiers témoignages des sentiments profonds
» dont le cœur était rempli. Le premier tribut
» payé à la nature et au souvenir de tant d'in-
» fortunes, fit place aux expressions de la plus
» tendre reconnaissance. Monseigneur le duc
» d'Angoulême, retenu par le respect, mais en-
» traîné par mille sentiments divers, arrosait de
» ses pleurs la main de sa cousine, tandis que le
» Roi, dans la plus vive émotion et les yeux
» inondés de larmes, pressait contre son sein
» cette princesse, et lui présentait en même
» temps l'époux qu'il lui donne. Ce roi si bon,
» si digne d'un meilleur sort, placé ainsi entre
» ses enfants d'adoption, éprouvait, pour la
» première fois, qu'il peut encore exister pour
» lui quelques instants de bonheur.

Digitized by Google

» Tous les Français qui entourent Sa Majesté, » avides de voir, de bénir, d'adorer l'auguste » fille de Louis XVI, s'étaient postés en foule » dans les cours et les escaliers du château. A » l'instant où elle a paru, des larmes d'attendris- » sement coulaient de tous les yeux, et l'on » n'entendait plus que des vœux adressés au Ciel.

» On admire dans les traits de Madame Thé- » rèse, dans son maintien, dans son langage et » le mouvement de sa physionomie, l'aisance, » la noblesse et les grâces de Marie-Antoinette. » La France, avec autant de joie que de douleur, » retrouvera dans sa figure les traits de l'infor- » tuné Louis XVI, embellis par la jeunesse, la » fraîcheur, la sérénité; et, par un heureux ac- » cord, qui sans doute est un don du Ciel, la » princesse rappelle aussi madame Elisabeth.

« Les regrets universels que la cour et les » habitants de toutes les classes de la ville de » Vienne ont témoignés au départ de Madame » Thérèse, le respect et la vénération qu'elle » inspire à tous ceux qui ont le bonheur de l'ap- » procher, sont un garant certain des sentiments » d'amour dont la France entière fera hommage » à cette adorable princesse. »

Digitized by Google

Mittau, le 10 juin 1797.

« Le mariage si longtemps désiré de Monseigneur le duc d'Angoulême avec Madame Thérèse de France, s'est célébré aujourd'hui dans une grande salle du château, où l'on avait dressé un autel entouré de fleurs. S. E. Monseigneur le cardinal de Montmorency, grand-aumônier de France, leur a donné la bénédiction nuptiale. Le clergé catholique de Mittau assistait à cette cérémonie. L'abbé Edgeworth était auprès du prie-Dieu des jeunes époux. MONSIEUR, que l'état actuel des choses retient à la proximité de la France, et MADAME, à qui sa santé n'a pas permis d'entreprendre un aussi long voyage, n'y ont pas été présents. Toutes les personnes les plus considérables de la ville se sont empressées de s'y rendre, ainsi que le prêtre grec et le pasteur luthérien. Les Français qui se sont trouvés à Mittau dans ce beau jour ont eu le bonheur de voir former ces liens.

« Une fille de France et un petit-fils de France, ne pouvant trouver qu'en Russie un autel où il leur fût permis de déposer leurs ser-

Digitized by Google

» ments, l'héritier présomptif de la couronne de » Louis XVI, et les précieux restes du sang de » ce monarque, unissant leurs destinées à Mit- » tau, sous les auspices de l'empereur de Russie, » quel spectacle! et que de réflexions il fait » naître!

» Le Roi, qui trouve dans l'union de sa nièce » et de son neveu tout ce que le sentiment a de » plus doux, reuni à ce que la politique peut » avoir de plus imposant, jouit maintenant de » son ouvrage, en y reconnaissant une nouvelle » marque de l'amitié du digne successeur de » Pierre le Grand. Ce magnanime souverain si- » gnera le contrat de mariage, et en recevra le » dépôt dans les archives de son sénat. »

C'est ainsi que Mittau, devenu l'asile des plus augustes infortunés, renfermait l'avenir des Bourbons. Les regards de l'Europe étaient alors fixés sur Paul Ier et sur l'homme, arbitre du continent, qui venait de s'emparer du gouvernement français, parce qu'on l'avait regardé comme seul capable de sauver la France sur le penchant de sa ruine. Mécontent des cabinets de Vienne et de Londres, il dépêcha au Czar un émissaire adroit qui fit tant, que bientôt Paul Ier

Digitized by Google

rompit, sans aucun égard, les liens d'amitié et de bienveillance dont il avait donné un témoignage si éclatant à la royale famille. Tout à coup il renvoya de Mittau Louis XVIII, l'exposant ainsi à errer de contrées en contrées, au plus fort de l'hiver, pour trouver un asile que tous les souverains lui refusaient.

L'ordre émané du Czar pour que Louis XVIII eût à quitter la Russie, fut intimé au Roi le 21 janvier 1801, date horrible, celle du supplice de Louis XVI. A peine donna-t-on au Roi le temps de mettre cet ordre à exécution. Par ce rapprochement de date si cruel, il fallut que cette famille si auguste et si persécutée précipitât, dans les vingt-quatre heures, les apprêts de son départ : et quel jour ! un jour de deuil et de douleur, consacré par l'illustre fille de Louis XVI à la retraite, aux larmes, aux exercices de piété. A l'instant même Louis XVIII serait parti de Mittau, sans cet anniversaire déchirant. Impassible pour lui-même aux plus terribles coups de l'adversité, son courage sembla s'accroître en raison de ses infortunes. Le duc d'Angoulême était absent. En vain le Roi presse Madame de ne pas l'accompagner dans une saison si dure, dans une circon-

Digitized by Google

stance si pénible; cette princesse ne balance pas un moment à marcher avec son oncle dans une nouvelle carrière de douleurs. « Je veux suivre mon Roi partout, dit-elle, et confondre mes propres infortunes avec les siennes. » Ce départ fut son triomphe et celui du Roi. Fondant en larmes, tous leurs fidèles serviteurs, réunis à une foule d'habitants de Mittau, de tous rangs et de toutes classes, se disputaient à qui leur marquerait plus d'amour, plus d'intérêt, plus de regrets en s'en séparant. L'ordre barbare intimé au Roi de France était attribué par les uns au dérangement des organes de Paul Ier, et par d'autres, aux insinuations de l'homme avec lequel on savait qu'il contractait une alliance.

Le Roi et MADAME, accompagnés du comte d'Avaray, de l'abbé de Frimont, de la duchesse de Sérent, du vicomte d'Hardonineau, et de deux domestiques fidèles, se mirent en route, le 22 janvier, dans deux équipages, et assez tard pour ne pouvoir faire que huit lieues; ils prirent la direction de Memmel, décidés à traverser les plaines de la Lithuanie, alors couvertes de frimas et de neige.

Rien n'avait été préparé, dans un pays entre-

Digitized by Google

coupé de solitudes, sur une route dénuée de toute ressource pour les voyageurs. Le premier jour, le Roi fut redevable à un simple gentilhomme courlandais, le baron de Koyt, de ne pas être forcé de descendre dans un mauvais gîte. Il osa braver la colère de son souverain, et reçut le Roi dans son château à Doblen. Mais le lendemain l'auguste caravane n'a pas d'autre asile, à Frauembourg, qu'une auberge misérable, encombrée de paysans et d'aventuriers gorgés de bierre et d'eau-de-vie. MADAME ne trouve, pour se reposer, qu'un fournil glacial et humide, où le vicomte d'Hardonineau, aide-de-camp du Roi, passa la nuit. Le lendemain, en sortant de ce hangar, à sept heures du matin, le vicomte aperçoit Son Altesse Royale toute seule à sa porte. Surprise de le voir, MADAME lui dit : « D'où venez-vous donc? — De ma chambre, Madame. — O mon Dieu, si je vous avais su si près de moi, j'aurais été plus tranquille; j'ai craint toute la nuit qu'on ne vînt enfoncer ma porte; nous sommes ici dans une caverne de voleurs. » Le cœur navré, le vicomte d'Hardonineau exprimait à MADAME toute sa douleur, quand l'auguste princesse lui fit cette réponse admirable : « Je

Digitized by Google

ne suis point à plaindre, je ne souffre que des malheurs que je vois autour de moi. » Les illustres infortunés avaient à essuyer bien d'autres privations et d'autres souffrances. La troisième journée fut désolante. Une horrible tempête s'éleva pendant qu'on était en route; des tourbillons de neige aveuglaient les conducteurs des voitures, et effrayaient les chevaux. Le Roi de France et son auguste nièce se virent forcés de faire une partie de la route à pied, avec les personnes de leur suite, par le froid le plus âpre, se frayant un chemin dans dix pouces de neige. Louis XVIII et MADAME, dans cette rude épreuve, ne perdirent rien de leur sérénité : ni la rigueur de la saison, ni les gîtes les plus affreux, ni l'ignorance du lieu où ils pourraient reposer leur tête, rien n'altéra leur douceur et leur constance héroïque.

Cette journée si pénible, les augustes voyageurs la terminèrent dans un gîte encore plus misérable que celui de la veille. Le lendemain le Roi éprouva un moment de consolation. Le baron de Jatz, l'un des gentilshommes courlandais les plus loyaux, et qui, en toute occasion, avait pris le plus vif intérêt à la destinée de

Louis XVIII, le reçut dans son château, avec des égards et une sensibilité qui rendirent cet acte d'hospitalité vraiment chevaleresque. Les procédés du Czar étaient si étranges envers le Roi et sa fille adoptive, que les illustres voyageurs s'attendaient à quelque nouvelle entreprise, à quelque scène fâcheuse à la frontière. Par précaution, MADAME cacha sous ses vêtements les papiers du Roi les plus précieux. Mais rien ne fut tenté; au contraire, la garde russe prit les armes, et rendit à Louis XVIII, errant et fugitif, les honneurs dus à la majesté royale. Après cinq journées de fatigues, de privations et de souffrances, le Roi arriva le 27 à Memmel, dans les États prussiens, et prit aussitôt l'*incognito* le plus sévère, sous le nom de comte de Lille, et MADAME, sous celui de marquise de la Meilleraye.

Telles furent les circonstances de cette barbare expulsion de Russie. MADAME y fut uniquement occupée du Roi; tout lui paraissait bon pour elle. Ici, la chaleur étouffante d'un poêle; là, le froid glacial d'une chambre sans feu, qu'il fallait partager avec ses femmes, tandis que le Roi reposait dans le *stube* commun; rien n'avait pu lui arracher une plainte. Ce fut un ange consolateur

pour Louis XVIII, et un modèle de courage pour les fidèles serviteurs de ce monarque. Tant de dévouement lui fit décerner, par toute l'Europe monarchique, le nom d'*Antigone française*, nom qui nous est si cher, et que le burin consacra, au sein même de Paris, sous le règne même de Napoléon, en représentant MADAME conduisant, à travers les neiges de la Lithuanie, le Roi appuyé sur son bras (1).

Le Roi voulait se mettre en route pour Kœnisberg, avec le projet de se diriger ensuite sur Varsovie. Mais, ne sachant rien de sa destinée ultérieure, n'ayant d'autre habitation en perspective que les grands chemins et de misérables hôtelleries, au milieu de la saison la plus dure, il était sans argent, et ne savait où en prendre. MADAME mit ses propres diamants en gage. Ils furent déposés chez M. Laurent Lorek, consul de Danemarck à Memmel, qui fit prêter dessus la somme de deux mille ducats. Madame la duchesse de Sérent fit cette opération par ordre de Son Altesse Royale. Dans l'autorisation qu'elle

(1) Cette gravure, que la police rechercha avec beaucoup de sévérité, avait été exécutée par le marquis de Paroy, que la fidélité et la détresse rendirent, dans cette occasion, graveur et peintre.

Digitized by Google

en reçut, MADAME s'exprimait en ces termes : « Pour, dans notre commune détresse, servir à mon oncle, à ses fidèles serviteurs, et à moi-même. » Ce fut à cette occasion que le comte d'Avaray, l'ami du Roi, dit au vicomte d'Hardonineau : « Voilà la quatrième fois que nous sommes à n'avoir pas de quoi vivre pour deux mois ; la Providence est venue à notre secours, et j'y ai la même confiance pour l'avenir ; elle n'abandonnera pas notre maître et son admirable nièce. C'est un ange que le Ciel lui a laissé pour sa consolation. »

Le 23 février, le Roi se mit en route pour Kœnisberg. Là, ne sachant où il lui serait permis de s'arrêter, il eut encore recours à MADAME, qui, pleine de confiance dans l'adorable caractère de la reine de Prusse, écrivit à cette princesse, afin d'obtenir un asile pour son royal oncle, pour son mari et pour elle-même. Le roi de Prusse fit répondre qu'il accordait Varsovie, mais aux conditions que la suite du Roi serait encore réduite, que ce prince ne prendrait aucun titre royal, et qu'il ne se présenterait simplement que sous le nom de *comte de Lille*.

Les ducs d'Angoulême et de Berry, alors au

Digitized by Google

quartier-général de l'armée de Condé, et partageant les regrets de leurs compagnons d'armes, prirent la route de Vienne. De là, le duc d'Angoulême rejoignit le Roi et MADAME à Varsovie. Depuis la mi-mai le Roi était allé résider à Lajinka, maison d'été, dite *des bains du roi de Pologne*, à un quart de lieue de Varsovie. Louis XVIII y habitait le pavillon qui était jadis la résidence de la sœur de Stanislas. Monseigneur le duc d'Angoulême et MADAME occupaient le premier étage de ce pavillon.

Ce voyage du Roi est encore décrit dans une lettre que M. le comte d'Avaray écrivit à cette époque à un de ses amis qui était en Angleterre. Quel cœur serait assez insensible pour ne pas répandre des larmes en voyant avec quelle résignation MADAME le supporta !

« Je reviens, dit-il, à l'objet principal de ma » lettre, le récit des premières journées de notre » marche, et surtout à l'ange du ciel que la Pro- » vidence a laissé ici-bas pour consoler le petit- » fils de Louis XIV ; sans asile sur la terre, cette » charmante, cette héroïque princesse, qui, » élevée dans une prison, et pendant des années » ayant à peine entrevu le jour, est maintenant

Digitized by Google

» jetée sur le globe, sans abri dans l'immensité.
» C'est avec une âme vraiment sublime, jointe à
» la plus adorable sensibilité, que Madame la
» duchesse d'Angoulême marche dans cette
» nouvelle carrière de calamités; elle n'a pas
» balancé un moment à attacher son sort à celui
» de son oncle; elle veut suivre son Roi partout,
» et confondre ses propres infortunes avec les
» siennes.

» Ce voyage jusqu'ici, au bord de la mer sur-
» tout, a été cruel; une tempête horrible, des
» tourbillons de neige, aveuglant les hommes
» et effrayant les chevaux, ont interrompu la
» dernière journée. Déjà un des gens de la
» suite s'est démis le bras; heureusement nos
» chers maîtres n'en ont point souffert, ou,
» pour s'exprimer comme eux, les souffrances
» qu'ils éprouvent ne sont autres que celles de
» ceux dont ils sont environnés. La rigueur de
» la saison, les gîtes les plus affreux, l'igno-
» rance absolue du lieu où pourront reposer ces
» têtes précieuses, rien n'altère la douceur, la
» constance de notre adorable princesse; uni-
» quement occupée du Roi, tout est bien, tout
» est bon pour elle; ici, la chaleur étouffante; là,

Digitized by Google

» le froid glacial d'une chambre sans feu, qu'il
» faut habituellement partager avec madame
» de Sérent et ses femmes, tandis que son oncle
» repose dans le stube commun (chambre où
» se trouve le poêle); rien ne peut lui arracher
» une plainte; c'est un ange consolateur pour
» notre maître, et un modèle de courage pour
» nous.

» Ah! mon cher, que n'ai-je pour m'exprimer
» tout ce que la nature m'a donné pour sentir!
» mon tableau serait plus vrai, c'est-à-dire non
» moins sublime que déchirant. Vous verriez
» comme moi, à travers de vos larmes, notre
» cher maître dans un misérable réduit, et,
» pour tout espoir, l'espoir d'en trouver un
» semblable le lendemain. Vous le verriez avec
» ce visage serein, cette bonté, cette grâce qui lui
» sont propres, et que vous savez si bien ap-
» précier, cherchant en vain des termes pour
» exprimer sa reconnaissance. A côté de lui,
» la fille de tant de rois, la nouvelle Antigone,
» cette nouvelle victime échappée aux bourreaux
» de sa famille, belle, touchante, rappelant
» enfin le meilleur des princes, sa courageuse
» mère, et la vertueuse et sainte Elisabeth,

Digitized by Google

» Vous la verriez, mon ami, tenant sur ses » genoux le chien devenu cher à toute âme sen« » sible, compagnon de captivité du malheureux » enfant royal, puis le seul témoin compatissant » de ses longues souffrances (il s'agit ici du chien » du malheureux Louis XVI). Dans ce cadre » révéré, vous placerez le respectable abbé » Edgeworth, dont la seule présence, retraçant » un exécrable attentat, commande le dévoue- » ment et l'oubli de soi-même. Quel est le cœur » de fer, dans quel parti, dans quelle faction, » sur quel degré d'un trône sanglant pourrait-on » le trouver, qui ne fondrait en pleurs en voyant » un tel tableau? »

Dans les derniers jours de février 1801, l'auguste famille était à Varsovie, où elle se croyait appelée à passer des jours tranquilles. Ce fut dans cette ville que MADAME ayant reçu, le jour de sa fête, quelques compliments rimés dont le Roi ne fut pas content, Sa Majesté improvisa le madrigal suivant, qu'il intitula *Boutade*.

De Thérèse, en ce jour, pour célébrer la fête,
Poètes, vous chantez ses grâces, ses appas;
Avec vos lieux communs vous me rompez la tête.
Messieurs, chantez des dons que tant d'autres n'ont pas.

Digitized by Google

Au milieu des revers son âme inaltérable;
Dans les fers, dans l'exil, ses parents consolés;
Le bonheur de Louis, et d'un époux aimable;
Les malheureux par elle en cent lieux soulagés;
Des cœurs vraiment français l'amour et l'espérance:
Voilà ce qu'il faut dire, ou garder le silence.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

—

Séjour à Varsovie. — La Prusse, cédant aux instances du premier consul, propose à Louis XVIII d'abdiquer. — Belle réponse du Roi. — Il revient à Mittau avec MADAME. — Mort de l'abbé Edgeworth.—Le Roi et MADAME se réfugient en Angleterre. — Députation bordelaise. — Rentrée en France.

Les augustes exilés ne trouvèrent à Varsovie qu'une sécurité passagère. L'astre de Bonaparte montait toujours, et le moment était venu où il allait ceindre la couronne impériale. A cette heure le souvenir des princes héritiers de l'antique monarchie française lui revint à la mémoire. Il avait trop de sens pour ne pas comprendre la légitimité de leurs droits, et la force du principe dont ils étaient les représentants. Désireux de consolider la dynastie qu'il se proposait de fonder, il pensa que le meilleur moyen d'y parvenir était l'abdication de la Maison de Bourbon. La Prusse, qui le craignait, condescen-

Digitized by Google

dit à servir ses projets, et chargea M. Meyer de cette négociation. Indirectement informé de la demande qui allaitlui être faite, Louis XVIII reçut l'envoyé prussien entouré de sa famille. Il avait à sa droite Madame la duchesse d'Angoulême. A la proposition de renoncer au trône de France et d'exiger la renonciation de tous les membres de sa famille, afin de corroborer la sienne, le Roi opposa ces nobles paroles, que l'histoire a enregistrées avec orgueil : « Je ne confonds » pas M. Bonaparte avec ceux qui l'ont pré- » cédé ; j'estime sa valeur, ses talents militaires ; » je lui sais gré de plusieurs actes d'administra- » tion, car le bien qu'il fera à mon peuple me » sera toujours cher. Mais il se trompe, s'il » croit m'engager à transiger sur mes droits ; » loin de là, il les établirait lui-même, s'ils pou- » vaient être litigieux, par la démarche qu'il fait » en ce moment. J'ignore quels sont les desseins » de Dieu sur ma race et sur moi ; mais je con- » nais les obligations qu'il m'a imposées par le » rang où il lui a plu de me faire naître. Chré- » tien, je remplirai ces obligations jusqu'à mon » dernier soupir ; fils de saint Louis, je saurai, » à son exemple, me respecter jusque dans les

Digitized by Google

» fers ; successeur de François I^er^, je veux du » moins pouvoir dire comme lui : *Nous avons » tout perdu hors l'honneur.* »

Et comme M. Meyer insistait, faisant un pompeux étalage de la toute-puissance de Bonaparte, qui n'avait qu'à dire un mot pour que les puissances, dociles à sa volonté, se crussent dans l'obligation de retirer les susbides accordés à la famille royale : « Je ne crains pas la pau- » vreté, reprit le Roi ; s'il le fallait, je mangerais » du pain noir avec ma famille et mes fidèles ser- » viteurs. Mais, ne vous y trompez pas, je n'en » serai jamais réduit là ; j'ai une autre ressource » dont je ne dois pas user tant que j'ai des » amis puissants ; c'est de faire connaître mon » état à la France, et de tendre la main, non au » gouvernement usurpateur, cela jamais, mais » à mes fidèles sujets, et croyez-moi, je serai » bientôt plus riche que je ne suis. »

Cette réponse aurait dû faire comprendre au négociateur que sa mission était terminée ; mais les exigences intimées de Paris au cabinet de Berlin étaient de telle sorte qu'il dut aller jusqu'au bout, et déclarer au Roi qu'il était à craindre que le gouvernement prussien ne fût

Digitized by Google

contraint de révoquer l'autorisation qu'il lui avait accordée de résider dans ses Etats. A quoi Louis XVIII répondit avec dignité : « Je plain- » drai le souverain qui se croirait forcé de prendre » un parti de ce genre et je m'en irai. »

Monseigneur le duc et Madame la duchesse d'Angoulême, présents à cette entrevue, s'associèrent hautement aux nobles déclarations du Roi, et peu de jours après, les autres membres de la famille royale, réunis à Londres, y adhérèrent également par une lettre qui fut rendue publique, et produisit une vive impression. Le gouvernement consulaire y répliqua, la nuit, dans les fossés de Vincennes, par la mort du duc d'Enghein (1). Peu de temps après, une tentative

(1) A la nouvelle de cette catastrophe, qui rouvrait toutes ses plaies et renouvelait toutes ses douleurs, Madame la duchesse d'Angoulême, écrivit au prince de Condé, la lettre suivante, où se peint tout entière l'âme si tendre et à la fois si forte de l'héroïne du Temple :

« Varsovie, 9 avril 1804.

» Monsieur mon Cousin,

» Je ne puis me refuser à vous exprimer moi-même la » part bien vive que je prends à la douleur qui vous ac- » cable et que mon cœur partage bien sincèrement. Mal- » gré tout ce que j'ai souffert, les pertes cruelles que j'ai

Digitized by Google

d'empoisonnement eut lieu contre la famille royale. Il n'y eut pas d'instruction judiciaire; mais le coupable avoua son crime à M. le duc d'Avaray.

Cependant la menace de M. Meyer ne tarda pas à se réaliser. Le Roi ayant cru devoir publier la célèbre déclaration du 2 décembre, où se trouve énoncé ce qu'il se proposait de faire pour rendre à la France la liberté et la prospérité, si jamais la Providence lui rendait le trône de ses pères, le gouvernement prussien lui interdit le

» éprouvées, je n'aurais jamais pu imaginer l'événement » affreux qui nous met tous dans le deuil. J'ai été voir ce » matin la princesse Louise : je l'ai trouvée avec ce calme » de la douleur que la religion et la résignation aux dé- » crets de la Providence peuvent seules donner. Elle n'est » occupée que de vous, Monsieur, elle y pense sans cesse, » et alors les larmes soulagent son cœur oppressé. Je » n'écris pas à M. le duc de Bourbon, mais veuillez être » l'interprète de mes sentiments auprès de lui, et comptez, » je vous prie, sur mes vœux pour que, soutenu par votre » courage, votre santé résiste à la juste douleur de notre » cruelle et commune peine.

» Je suis, Monsieur mon cousin,

» Votre affectionnée cousine,

» MARIE-THÉRÈSE. »

Digitized by Google

séjour de Varsovie. Cette condescendance, arrachée par la peur, ne lui fut pourtant pas tenue à compte. Encore quelques jours, et la bataille d'Iéna mettait le royaume créé par le grand Frédéric à la merci de l'empereur des Français. Les Russes, accourus en toute hâte, prirent part à la lutte. Louis XVIII et son auguste nièce, revenus à Mittau, après la mort de Paul, et sur l'invitation de son fils Alexandre, pouvaient entendre, du fond de leur retraite, le bruit de ces gigantesques combats, conséquence fatale de la révolution dont ils étaient eux-mêmes les illustres victimes. Bientôt de nombreux convois de soldats français, prisonniers ou blessés, furent internés en Courlande, où ils étaient décimés par des fièvres pernicieuses. L'abbé Edgeworth, accoutumé aux périlleux dévouements, n'hésita pas à leur prodiguer ses soins et ses consolations. Atteint lui-même du mal qui les frappait, il vit la fille de Louis XVI, venir s'asseoir auprès de son lit de souffrances. Sa maladie était contagieuse. On en fit l'observation à la princesse ; mais ni prières, ni représentations ne purent la faire changer de résolution. Ce fut sa main royale qui soigna seule le prêtre agonisant. Ce fut la fille du Roi

Digitized by Google

martyr qui, à l'heure suprême de la mort, lui dit d'une voix émue : « Partez, âme chrétienne, allez recevoir la récompense qui vous attend ! » comme il avait dit naguère, au pied de l'échafaud, à la sainte victime de nos discordes civiles : « Fils de saint Louis montez au ciel ! »

Deux ans encore MADAME prolongea son séjour à Mittau. Enfin Napoléon triompha à Friedland, et la paix fut signée à Tilsitt. Ce traité n'obligeait pas l'empereur Alexandre à retirer aux royaux exilés l'asile qu'il leur avait accordé ; il est même probable que si cette concession lui avait été demandée, il l'aurait refusée ; mais Louis XVIII ne crut pas de sa dignité d'accepter plus longtemps l'hospitalité d'un souverain qui était devenu l'allié intime de Napoléon, et la famille royale se réfugia en Angleterre, au château de Golsfied, d'abord, où le Roi eut la douleur de perdre la Reine, à celui de Hartwel, ensuite. C'est là que MADAME passa six ans, dans la pratique des vertus de charité, de dévouement et de résignation aux décrets de la divine Providence. Enfin les revers multipliés qui ne cessaient d'accabler Napoléon firent comprendre aux Bourbons que l'heure était venue de

Digitized by Google

se montrer, s'ils ne voulaient pas que la France sombrât avec celui qui l'avait conduite à la ruine. Le comte d'Artois, les ducs d'Angoulême et de Berry, partirent pour se rendre où le devoir les appelait. MADAME demeura auprès du Roi, veillant et priant. Deux mois s'étaient écoulés, lorsqu'un matin, celui du 25 mars, jour de l'Annonciation, une députation arriva à Hartwel. Elle était envoyée par la ville de Bordeaux, qui avait été la première à arborer le drapeau blanc, alors que l'empereur luttait encore contre les armées de la coalition. C'était entre les mains du duc d'Angoulême, et à sa voix, que cette cité avait proclamé la royauté. MADAME témoigna vivement aux Bordelais combien elle était sensible à leur fidélité, combien elle était fière que le nom de son royal époux fût associé à cette glorieuse manifestation. Peu de jours après, tant les événements marchèrent vite, à son tour Paris appelait à grands cris le retour du Roi.

Ce fut le 3 mai qu'il y fit son entrée triomphale. MADAME était assise à sa gauche dans la calèche royale. Nous ne redirons pas les transports d'enthousiasme de la population parisienne et de la France entière. Ceux-là même à qui sont

Digitized by Google

importuns ces enivrements d'un peuple heureux du retour de ses princes légitimes, n'osent pas les nier, et confessent malgré eux combien fut populaire la Restauration. Ajoutons seulement qu'aux cris de : *vive le Roi !* se mêlaient toujours ceux de : *vive Madame !*

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

—

Restauration. — Portraits des princes : Louis XVIII, le comte d'Artois, le duc d'Angoulême, le duc de Berry, le duc de Bourbon, les princes de Condé et de Conti.

C'était un merveilleux spectacle, pour la génération qui avait grandi depuis 1789, que la présence, ou plutôt la résurrection de cette famille royale que la tempête révolutionnaire avait dispersée loin du sol de la France, et qui revenait parmi nous entourée de la triple auréole des souvenirs, du courage et du malheur.

L'Empire nous avait donné la gloire. La Restauration nous garantissait la prospérité. Comment, en effet, les qualités éminentes du souverain que la Providence nous avait miraculeusement ramené, n'auraient-elles pas ouvert des horizons sans bornes à nos espérances ?

Louis XVIII possédait la haute intelligence et les vertus solides qui constituent les grands rois.

Digitized by Google

Il avait reçu, sous les yeux de son père, une éducation sérieuse et brillante à la fois. Chez lui le goût des lettres s'était manifesté de bonne heure. Très-jeune encore il avait composé des vers charmants, que plus d'un poète en renom n'eût pas désavoués. Il fit d'Horace, son auteur favori, une traduction aussi fidèle qu'élégante.

A ce goût pour la poésie, il joignait des études solides et plus appropriées au rôle qu'il était appelé à remplir. Toutes les connaissances qui se rattachent à la science du gouvernement furent l'objet de ses méditations. L'adversité, qui souvent éteint les facultés des hommes vulgaires, agrandit la sphère de ses idées, et développa cet esprit d'observation, cette sagacité, ce sens pratique qui, plus tard, devaient exercer une si heureuse influence sur les destinées du pays.

A la supériorité intellectuelle, il joignait une énergie et une fermeté peu communes. On peut en juger par le fait suivant, dont l'histoire garantit l'authenticité. C'était pendant l'émigration. Louis XVIII se trouvait à Dillingen. On avait placé à la porte de toutes les villes et des moindres localités de l'Allemagne un poteau avec cette inscription : *Il est défendu à tout mendiant*

Digitized by Google

ou émigré de séjourner plus de vingt-quatre heures ici. Louis XVIII, qui voyageait incognito avec le duc d'Avaray, était un soir à la fenêtre d'une hôtellerie, quand tout à coup une balle, perdue, disent les uns, l'atteignit à la tête. Le sang coulait avec abondance, et le fidèle d'Avaray, frémissant du danger que le prince avait couru : « Sire! lui dit-il, quelques lignes plus bas, et c'en était fait de Votre Majesté! — Eh bien ! répondit tranquillement Louis XVIII, le roi s'appellerait Charles X, et voilà tout. »

Une extrême amabilité rehaussait ses qualités précieuses. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans son intimité ne connurent jamais de causeur plus spirituel, de conteur plus agréable.

A côté de Louis XVIII, la France voyait avec bonheur et saluait de ses respectueux hommages, son frère, Monseigneur le comte d'Artois. Type accompli de loyauté chevaleresque, de grâce et d'élégance, le comte d'Artois avait montré, dès sa jeunesse, les qualités aimables et séduisantes qui avaient conquis, à son aïeul Henri IV, cette popularité durable dont le prestige résiste à toutes les crises politiques, à toutes

Digitized by Google

les révolutions. La bienveillance affectueuse de son caractère, le charme entraînant de son esprit, la vivacité de ses reparties lui gagnèrent tous les cœurs ; aussi trouva-t-il de chauds partisans dans la jeune noblesse dont il était le plus brillant modèle, et dans le peuple qu'il émerveillait de sa bonhomie spirituelle et de ses manières pleines de courtoisie.

Le courage a toujours été une des vertus caractéristiques de la maison de Bourbon. Sous ce rapport, le comte d'Artois se montra tout à fait digne de ses aïeux : dans un de ces belliqueux élans, qui parfois venaient le surprendre, même au milieu des fêtes et des plaisirs de la cour, il alla chercher les périls et la gloire au camp de Saint-Roch, et y fit preuve de la valeur la plus brillante.

Quand éclata la révolution, son dévouement pour son auguste frère ne se démentit pas un seul instant, et ses sentiments royalistes se révélèrent avec d'autant plus d'ardeur, qu'une pareille manifestation était plus dangereuse. Il n'aurait eu qu'à parler, et la noblesse française se serait immédiatement ralliée autour de lui,

Digitized by Google

pour engager une lutte suprême contre les factieux, dont tous les efforts avaient pour but l'avilissement de la royauté et le renversement du trône. Mais Louis XVI, qu'effrayait la perspective d'une victoire achetée par des flots de sang, mit un frein à son ardeur, et fit rentrer dans leurs fourreaux les épées de sa fidèle noblesse.

Forcé de quitter la France, le comte d'Artois ne cessa pas de donner des preuves de son intrépidité et de son activité infatigables. Partout où il y avait des dangers à courir, il se trouva au poste d'honneur, au premier rang.

Le comte d'Artois fut le premier des Bourbons qui, en 1814, remit le pied sur le sol de la France. Son affabilité, sa physionomie franche et ouverte lui conquirent de prime abord toutes les sympathies. Il eut de ces à propos charmants et partis du cœur, qui ont toujours de l'écho chez une nation généreuse. Comme lieutenant général du royaume, il se signala par des actes qui contribuèrent puissamment à populariser le gouvernement de la Restauration.

Comme le comte d'Artois, Monseigneur le duc d'Angoulême fut salué par des acclamations spontanées, unanimes.

Digitized by Google

Son apparition dans les provinces méridionales fit éclater un enthousiasme que nous renonçons à décrire : aucune expression ne serait assez forte pour en donner une idée. Dès qu'il se montra à Toulouse et à Bordeaux, ces deux villes furent comme frappées d'une commotion électrique ; le vieux royalisme s'y ranima plus fervent que jamais. Ce furent les fêtes les plus splendides que l'imagination puisse rêver.

Madame la duchesse d'Angoulême, dont le nom réveillait de si touchants souvenirs, partageait les respectueux hommages dont son auguste époux était environné, dans ces provinces du Midi, si fidèles et si dévouées.

Avec des qualités différentes de celles de son frère, Monseigneur le duc de Berry n'eut qu'à paraître pour gagner tous les cœurs. Doué d'une vivacité naturelle, que temporisait son extrême bonté, le duc de Berry était le plus aimable des princes. Trop jeune pour avoir été témoin des excès de la révolution, il n'avait aucun de ces désenchantements qui naissent de l'amertume des souvenirs. Il sympathisait sans arrière-pensée avec la société moderne, dont il comprenait l'esprit, les tendances et les besoins!

Digitized by Google

Déjà brillaient en lui les qualités d'Henri IV. Pourquoi faut-il que sa destinée ait été si semblable à celle du grand roi, dont il faisait revivre les généreuses aspirations, les nobles sentiments et la gaieté franche et communicative.

Avec la famille royale rentrèrent en France les débris d'une famille de héros, les deux Condé, le prince de Condé et le duc de Bourbon. Le prince de Conti, dont la conduite fut si équivoque pendant la révolution, était mort le 31 mars 1814, à Barcelonne; en lui s'éteignit le rejeton d'une illustre branche de la famille de France.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

—

Représentation d'*Adélaïde Duguesclin* et d'*Œdipe à Colonne*. — Fête à l'Hôtel-de-Ville. — Voyage à Bordeaux. — Débarquement de Napoléon. — Héroïque conduite de MADAME. — Elle quitte de nouveau la France. — Seconde Restauration. — Douleurs qu'elle lui occasionne. — Elle vit dans la retraite, faisant le bien. — Découverte du testament de la Reine Marie-Antoinette.

Depuis son retour aux Tuileries, MADAME recevait chaque jour de nouvelles preuves de l'amour et du respect que lui portaient les Français. Un soir qu'elle assistait à la représentation d'*Adélaïde Duguesclin*, au Théâtre-Français, des bravos unanimes accueillirent ces beaux vers, qui expriment si bien les sentiments qui animaient alors la France entière :

Oui, le sang des Capet est toujours adoré;
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.

Une autre fois, c'était à l'Opéra, pendant la

Digitized by Google

représentation d'*Œdipe à Colonne*. A ce vers du grand air d'Œdipe s'adressant à Antigone :

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins,

le Roi s'étant penché vers MADAME, les spectateurs, prompts à saisir l'allusion et voulant s'y associer, se levèrent tous par un mouvement spontané, et firent retentir la salle du bruit de leurs acclamations. Ce fut aussi un beau jour dans sa vie que celui où, se rendant à la fête que la ville de Paris lui donnait à l'Hôtel-de-Ville, elle fut reçue au bas du grand escalier par cent quarante dames représentant les douze arrondissements ; et ayant à leur tête madame de Chabrol. « Comment vous peindre, lui dit cette dame, au nom de la députation parisienne, les sentiments dont nous sommes pénétrées en recevant, dans cette enceinte, l'auguste fille de tant de Rois ? Notre mémoire nous rappelle encore les larmes que nous versions, dans notre enfance, au récit de votre noble constance et de vos longs malheurs. Nous pouvons le dire avec fierté, c'est dans le cœur des femmes que se conserva plus vif et plus pur le feu sacré de l'amour de nos Rois. Nos vœux, trop longtemps

Digitized by Google

inutiles, sont enfin exaucés ; ce sont des larmes de joie que nous répandons aujourd'hui. »

Mais ces jours de joie et de bonheur passèrent vite. Les passions mauvaises conspiraient de nouvelles trahisons et de nouveaux bouleversements. Une année ne s'était pas encore écoulée, lorsque Napoléon, s'échappant de l'île d'Elbe, vint débarquer à Cannes. MADAME se trouvait alors à Bordeaux avec Monseigneur le duc d'Angoulême. Ils s'y étaient rendus à l'instante prière des habitants pour célébrer l'anniversaire du jour où le drapeau blanc avait été arboré dans cette ville. Leur voyage avait été une véritable marche triomphale. Partout, sur leur passage, les populations étaient accourues, avides de saluer de leurs acclamations d'allégresse la fille de l'infortuné Louis XVI. Ce fut dans la matinée du 9 mars, qu'un courrier leur apprit l'entreprise insensée, prélude de si grands désastres. Le commerce bordelais donnait ce jour-là une fête au prince et à la princesse. Il fut décidé que la nouvelle serait tenue secrète ; et en effet, les royaux époux se rendirent le soir au bal, dissimulant leurs inquiétudes. A minuit, le duc d'Angoulême partit pour aller prendre le com-

Digitized by Google

mandement des troupes qui avaient reçu l'ordre de se concentrer à Nîmes.

Madame resta à Bordeaux, et le lendemain elle fit part aux magistrats des dépêches qu'elle avait reçues. Cette annonce ne causa d'abord que peu d'inquiétude. « Tant mieux, nous allons être débarrassés de cet homme ! » s'écria le colonel du régiment d'Angoulême, qui devait être quelques jours après oublieux de son exclamation et infidèle à ses serments. Certaine de la fidélité de la population, de son zèle, de son dévouement, Madame résolut de se défendre, même après l'entrée de Napoléon à Paris. S'élevant à la hauteur de la situation avec une fermeté, une décision et une vigilance admirables, elle présida à tous les préparatifs de défense. L'argent ne manquait pas : la souscription ouverte pour se procurer l'argent nécessaire dépassa un million le premier jour. Les volontaires faisaient encore moins défaut : il en venait de tous côtés. Malheureusement les généraux Decaen et Harispe paralysèrent cet élan en alléguant que les armes et les munitions leur manquaient, ce qui était inexact; d'un autre côté, la troupe de ligne, qui s'était d'abord mon-

Digitized by Google

trée pleine de bonne volonté, ne tarda pas à laisser percer des symptômes de trahison. Le zèle de la garde nationale ne se refroidissait pas cependant, et elle était assez forte pour arrêter et repousser le maréchal Clausel, qui s'avançait ; mais il aurait fallu se porter en avant, lui disputer le passage de la Dordogne, et l'on craignait, en s'éloignant, de laisser la ville livrée, sans défense, aux entreprises des soldats déjà dominés par l'esprit de révolte.

MADAME ne faiblit pas un instant dans cette crise suprême. Résolue à faire son devoir jusqu'au bout, elle assembla un conseil extraordinaire. Les généraux y déclarèrent cette fois ouvertement qu'ils ne pouvaient plus répondre des troupes, et qu'il était temps de songer à la sûreté de la princesse. MADAME leur répondit qu'elle n'abandonnerait pas la bonne ville de Bordeaux, qui brûlait de se défendre, et elle se borna à demander que les troupes fussent dirigées sur Bayonne. Les généraux s'y refusèrent, alléguant que leurs ordres ne seraient pas obéis. « Eh bien! reprit MADAME, je désire me satisfaire ; assemblez les troupes dans leurs casernes respectives, j'irai juger par moi-même de la disposition des sol-

Digitized by Google

dats. » Et une heure après, sourde aux conseils timides, sans se laisser intimider par les dangers de la démarche qu'elle allait tenter, sa voiture s'arrêtait à la porte de la caserne Saint-Raphaël. Arrivée là, elle mit vivement pied à terre, parcourut les rangs, puis elle vint se placer au centre, appela les officiers autour d'elle, et d'une voix ferme et digne, elle leur parla en ces termes : « Messieurs, vous n'ignorez pas les événements qui se passent en France. Un usurpateur vient enlever au Roi sa couronne, que vous avez juré de défendre. Bordeaux est menacé par une poignée de révoltés; la garde nationale est déterminée à défendre la ville; voilà le moment de montrer que l'on est fidèle à ses serments. Je viens ici vous les rappeler, juger par moi-même de vos sentiments, et savoir si vous voulez vous unir à moi pour défendre la ville et la conserver au Roi. Je veux qu'on parle avec franchise; je l'exige. Etes-vous disposés à seconder la garde nationale dans les efforts qu'elle veut faire pour défendre Bordeaux contre ceux qui viennent l'attaquer? Répondez franchement. »

Un silence absolu répondit seul à ces nobles paroles. « Vous ne vous souvenez donc plus, re-

Digitized by Google

prit MADAME, des serments que vous avez renouvelés il y a si peu de jours entre mes mains ? S'il existe encore parmi vous quelques hommes qui s'en souviennent et qui restent fidèles à la cause du Roi, qu'ils sortent des rang et qu'ils l'expriment hautement ! » On vit alors quelques épées s'élever et s'agiter en forme d'adhésion. « Vous êtes en petit nombre, ajouta la princesse, mais n'importe, on connaît au moins ceux sur qui on peut compter. » La majorité des officiers offrit pourtant de veiller à la sûreté de MADAME. « Nous ne souffrirons pas, lui dirent-ils, qu'on vous outrage ; nous vous défendrons. — Il ne s'agit pas de moi, mais du service du Roi, leur répliqua Son Altesse Royale : voulez-vous le servir ?» Et cette fois encore le silence fut leur seule réponse.

La visite à la seconde caserne fut tout aussi infructueuse. Là la révolte avait déjà éclaté. Restait le château Trompette, où se trouvait casernè le régiment d'Angoulême. MADAME lui tint le plus chaleureux langage. « Eh quoi ! dit-elle, aux soldats, est-ce à ce même régiment d'Angoulême que je parle? Comment avez-vous pu

Digitized by Google

oublier si promptement les grâces dont vous avez été comblés par mon époux?... Ne le regardez-vous donc plus comme votre chef, lui que vous appelliez mon prince?... Et moi, dans les mains de qui vous avez renouvelé votre serment de fidélité, moi que vous nommiez votre princesse, ne me reconnaissez-vous plus? » Les soldats furent touchés; le repentir se peignait déjà sur leur visage, et du repentir à une conduite meilleure, il n'y avait pas loin : tout pouvait encore être sauvé; mais les officiers comprimèrent ces élans. Aussi la princesse ne pouvant maîtriser son émotion s'écria : « O Dieu! après vingt ans d'infortune, il est bien cruel de s'expatrier encore. Je n'ai cessé de faire des vœux pour le bonheur de la patrie; car je suis Française, moi, et vous n'êtes plus Français. Allez, retirez-vous! » Les officiers du 62e, aussi caserné au château Trompette, et dont un détachement avait déjà fait désertion à Blaye, allèrent encore plus loin : ils déclarèrent qu'ils tireraient sur la garde nationale, si elle persistait dans la résolution de défendre Bordeaux. Un seul, s'approcha de la voiture de Madame et inclinant devant elle son épée, lui dit courageusement :

Digitized by Google

« C'en est trop, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout, je serai fidèle à mon serment. »

Tout était consommé : ce qui venait de se passer faisait un devoir à MADAME de s'éloigner. C'était le seul moyen de sauver Bordeaux. Elle le comprit, et sa résolution fut bientôt prise. Mais, avant de partir, elle voulut passer une dernière fois en revue la garde nationale bordelaise. Une réception bien différente l'attendait dans ses rangs. A sa vue les cris mille fois répétés de *vive le Roi! vive* MADAME! éclatèrent de toutes parts. La douleur était dans tous les cœurs, des larmes dans tous les yeux. Debout dans sa calèche, MADAME commença par exprimer aux Bordelais combien elle était touchée de leur zèle et de leur dévouement; puis elle ajouta : « Je viens vous demander un dernier sacrifice. Promettez-moi d'obéir dans tout ce que je vous commanderai.— Nous le jurons! répondirent-ils. — Eh bien! reprit-elle, d'après ce que je viens de voir, on ne peut pas compter sur le secours de la garnison. Il est inutile de chercher à se défendre ; vous avez assez fait pour l'honneur; conservez au Roi des sujets fidèles pour un temps plus heureux ; je prends tout sur moi, je vous ordonne de

Digitized by Google

ne plus combattre. » Mais des milliers de voix l'interrompant s'écriaient : « Non, non, nous voulons mourir pour le Roi, nous voulons mourir pour vous ! » Et cette touchante solennité d'adieux avait lieu sur les bords du fleuve, en face de la petite armée de Clausel, campée sur l'autre rive ; et ces éclatantes manifestations de fidélité se produisaient en vue du drapeau tricolore que les soldats révoltés venaient d'arborer au haut du chateau Trompette !

Madame partit le soir à huit heures, escortée par un détachement de volontaires, et par un peloton de cavalerie de la garde nationale. Arrivée à Pauillac, où se trouvaient à l'ancre les deux frégates qui devaient la conduire de nouveau sur la terre d'exil, elle se rendit immédiatement à bord. Malgré le mauvais temps qui régnait, toutes les personnes qui l'avaient accompagnée se jetèrent dans des embarcations, afin de jouir de sa vue aussi longtemps que possible. Vivement émue de ce dernier témoignage d'affection, elle détacha ses rubans et le panache blanc qui ornait sa coiffure, et les jeta à ces fidèles serviteurs de la monarchie, en leur disant : « Adieu,

Digitized by Google

quand je reviendrai, je vous reconnaîtrai tous (1). »

Elle revint en effet, après avoir été à Gand, après un séjour de quelques mois en Angleterre, où elle avait été envoyée par le Roi, chargée d'une mission confidentielle. Lorsqu'elle toucha de nouveau la terre de France, le 26 juillet, il y avait vingt jours que Louis XVIII était rentré aux Tuileries. La joie qu'elle éprouva de son retour fut néanmoins attristée par la vue d'un

(1) Au moment de son départ, MADAME adressa la proclamation suivante aux Bordelais :

« Bordeaux le 1er avril 1815,

« Braves Bordelais, votre fidélité m'est connue. Votre dévouement sans bornes ne vous laisse entrevoir aucuns dangers ; mais mon attachement pour vous, pour tous les Français, m'ordonne de les prévoir. Mon séjour plus longtemps prolongé dans votre ville pourrait aggraver votre position et faire peser sur vous le poids de la vengeance. Je n'ai pas le courage de voir les Français malheureux, et d'être la cause de leurs malheurs. Je vous quitte, braves Bordelais, pénétrée des sentiments que vous m'avez exprimés, et vous donne l'assurance qu'ils seront fidèlement transmis au Roi. Bientôt, avec l'aide de Dieu, dans des circonstances plus heureuses, je vous témoignerai ma reconnaissance et celle du prince que vous chérissez.

» MARIE-THÉRÈSE. »

Digitized by Google

régicide siégeant dans les conseils de la couronne. Si quelque chose avait pu la consoler de cette dure concession, imposée à la royauté par le malheur des temps, elle aurait trouvé une ample compensation dans l'accueil qu'elle reçut à Bordeaux. Elle devait sa première visite à cette ville fidèle, et elle n'eut garde d'y manquer. Nous renonçons à décrire l'enthousiasme et les magnificences de la réception qui lui fut faite. Hélas ! pendant qu'au loin les populations provinciales se pressaient sur ses pas, et la saluaient de leurs hommages, les ministres que le Roi s'était donnés, et dont tout le mérite consistait à n'être pas royalistes, réussirent à jeter dans l'esprit de Louis XVIII des méfiances qui attristèrent péniblement le cœur de cette princesse. Cette douloureuse épreuve ne fit que fortifier la résolution qu'elle avait déjà prise de vivre éloignée des affaires publiques, uniquement occupée à prier pour la France, à venir en aide aux infortunes, et à faire du bien même à ses ennemis. C'est alors, et comme si Dieu voulait ainsi affermir sa détermination, que fut retrouvée la lettre connue sous le nom de *Testament de la Reine*, écrite par Marie-Antoinette, la

Digitized by Google

nuit qui précèda sa mort, à l'adresse de Madame Élisabeth, pour lui recommander son fils et sa fille (1). Cette découverte produisit une vive sensation. Elle fut solennellement annoncée aux deux Chambres, et Louis XVIII prescrivit que, le 16 octobre, jour anniversaire de la mort de la Reine, il en serait donné chaque année lecture en chaire, comme du Testament de Louis XVI. Les deux Chambres répondirent à cette communication par une démarche officielle et publique auprès de Marie-Thérèse: « MADAME, lui dit le chancelier, le Roi permet à la grande députation de la Chambre des pairs de venir auprès de Votre Altesse Royale, bénir avec elle les bienfaits de la Providence, qui restitue à notre vénération, un des plus beaux titres de la gloire de Sa Majesté votre auguste mère. Nous retrouvons, dans cette pièce mémorable, la source féconde

(1) Cette lettre fut trouvée dans les papiers de l'ex-conventionnel Courtois. Elle n'est pas signée; mais l'écriture en est tracée d'une main ferme qui ne laisse pas le moindre doute; d'ailleurs, comme le dit M. Decazes lorsqu'il fit part, au nom du Roi, de cette découverte à la Chambre des députés: « son authenticité est attesté par le contre seing de ses bourreaux. » (*Voir* aux pièces justificatives.)

Digitized by Google

des hautes vertus dont nous possédons avec orgueil la vivante image. Cet écrit sublime nous offre aussi le principe de cette union touchante qui fit la consolation, comme elle fait aujourd'hui le bonheur de votre auguste famille. Puisse, MADAME, cette grande Reine, qui préparait nos destinées quand elle s'occupait si tendrement des vôtres, accueillir, du haut du ciel, l'hommage de respect et d'admiration que la Chambre des pairs aime à rendre à sa mémoire ! » Ce fut M. Lainé qui porta la parole au nom de la Chambre des députés. Il s'exprima ainsi : « MADAME, le Roi vient de nous permettre d'exprimer à Votre Altesse Royale les sentiments qu'a fait naître la lettre de votre auguste mère. Ces nobles caractères ont réveillé en nous la vive douleur que le temps a fait taire sans l'affaiblir. Mais cette douleur se tempère à la vue de Votre Altesse Royale; nous nous disons que Marie-Antoinette revit en Marie-Thérèse; ce sont les mêmes vertus, c'est le même courage, et en voyant briller en vous les sentiments religieux de ces deux princesses, les cœurs apaisés se rouvrent à l'espérance et à la consolation. » MADAME répondit que « les souvenirs, que lui rappelait cette lettre

Digitized by Google

écrite par une main aussi chère, et si miraculeusement conservée, lui causaient une telle émotion, qu'elle ne savait comment exprimer aux Chambres à quel point elle était touchée de leur démarche. » Elle ajouta quelques mots, dit M. A. Nettement pour exprimer la reconnaissance qu'elle éprouvait de l'hommage que le Roi faisait rendre à la mémoire de sa mère, puis elle se retira dans ses appartements pour pleurer en liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

—

Assassinat du duc de Berry ; ses derniers moments. — Paroles de Madame la duchesse d'Angoulême. — Naissance du duc de Bordeaux. — Libelles. — Mort de Louis XVIII.

Le dimanche 13 février 1820 : quelle date !... qu'elle nuit !... on donnait par extraordinaire, à l'Opéra, un spectacle composé : du *Rossignol*, des *Noces de Gamache*, et du *Carnaval de Venise*. Le duc et la duchesse de Berry s'y étaient rendus à huit heures. Quelques minutes avant la fin du dernier ballet, Madame la duchesse se sentant un peu fatiguée, témoigna le désir de se retirer. Le duc l'accompagna jusqu'à sa voiture, lui donna la main pour y monter, et un valet de pied ferma la portière.

Il était onze heures, le prince se retourne pour rentrer au spectacle, en lui disant : « Adieu, nous nous reverrons bientôt ! » lorsqu'un individu s'élance sur lui, le saisit fortement par l'épaule

Digitized by Google

gauche, et élevant le bras par-dessus l'épaule droite, lui enfonce, au-dessous du sein droit, entre la cinquième et la sixième côte, un instrument aigu à deux tranchants, de la longueur de sept à huit pouces, attaché à une poignée de bois grossièrement travaillée.

Le coup fut asséné avec tant de force, que l'instrument pénétra de cinq pouces dans le corps du prince, alla traverser l'oreillette du cœur, et fit une légère lésion au *diaphragme*.

Au moment où le prince se sentit frappé, il porta la main à sa blessure, et retirant lui-même le fer de la plaie, il s'écria : *Je suis assassiné!...* A ce cri, Madame la duchesse de Berry s'élance de sa voiture, et reçoit dans ses bras le prince chancelant.

Le sang coulait en abondance, et rejaillissait sur elle. On porte à l'instant le prince dans la salle de l'administration de l'Opéra, où l'on dresse à la hâte une espèce de lit de camp, formé de banquettes et de matelas appartenant à l'établissement. On s'empressa de procurer au jeune prince tous les soins possibles, et il est remis entre les mains de gens de l'art.

Pendant que ceci se passait, on était allé

Digitized by Google

avertir MONSIEUR, qui vint seul avec l'évêque d'Amyclée dans la voiture d'un de ses aides de camp ; il était déjà près du lit de son malheureux fils. On conçoit aisément tout ce que cette scène eut de déchirant.

Monseigneur le duc d'Angoulême, craignant quelque nouveau danger, n'avait pas permis à MADAME de l'accompagner lorsqu'il s'était rendu à l'Opéra, mais MADAME n'avait pas tardé à le suivre. Que lui importaient les périls ? MADAME était accoutumée à regarder en face la révolution : Ce n'était pas la première fois que la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, prenait soin d'un frère mourant.

Le Roi, avec la plus vive émotion, remit la malheureuse épouse du prince entre les mains de l'illustre orpheline du Temple, de cet ange de consolation!... Dans les bras de MADAME, son courage se ranime. Son cœur est déchiré, mais ses larmes s'arrêtent.

La princesse jette encore un regard vers l'auguste victime, puis obéit à l'ordre de Sa Majesté avec cette noble et courageuse résignation, qui appartient à la fille d'un souverain.

C'est alors que Madame la duchesse d'Angou-

Digitized by Google

lême, passant avec son Altesse Royale au pied du lit de souffrance, s'arrêta, et d'une voix assurée adressa au duc de Berry ces paroles, qui produisirent sur l'auditoire une vive sensation :

« Courage, mon frère! mais si Dieu vous appelle » à lui, dites à mon père qu'il prie pour la France » et pour nous! »

A cinq heures on annonça le Roi.

A la vue du monarque, l'infortuné prince semble retrouver quelques forces, et tel est le premier usage que le prince magnanime en fait : « Grâce, Sire, dit-il d'une voix presque éteinte, grâce pour l'*homme* qui m'a frappé!... » C'est toujours ainsi qu'il eut l'admirable générosité de nommer son assassin.

On distinguait parmi les personnes qui entouraient le lit de douleur du malheureux prince, M. le maréchal duc de Reggio, M. le général Belliart, M. le duc de Richelieu, M. de Châteaubriand, etc. Le duc de Berry leur parla avec une touchante affection, en leur annonçant sa fin prochaine.

Les médecins ayant remarqué que le pouls avait repris de la force : « Tant pis, dit le prince, j'aurai plus longtemps à souffrir. » Il éprouvait en

Digitized by Google

effet des douleurs aiguës. Bientôt on lui apporta Mademoiselle, qu'on plaça sur son lit de douleur, et qu'il embrassa avec tendresse, en lui disant : « Chère enfant, puisses-tu être plus heureuse que ton père ! »

Le prince s'entretint ensuite tout bas avec son auguste frère.

Cependant les chirurgiens avaient, par les secours de l'art, apporté d'abord quelque adoucissement aux douleurs. Les saignées à l'un des bras et aux pieds avaient eu du succès ; on avait extrait de l'intérieur de la poitrine plusieurs verres de sang qui y était épanché. La plaie extérieure débridée laissait un passage libre à l'écoulement du sang ; mais tout fut inutile : le mal était au-dessus de toutes ressources ; et le prince en était si convaincu, qu'il répéta plusieurs fois au docteur Dupuytren : « Je suis bien touché de vos soins, baron, mais ils ne sauraient prolonger mes jours, ma blessure est mortelle. »

Dans cette persuasion, le duc de Berry, comme un digne fils de saint Louis, tourna toutes ses pensées vers la religion. Après avoir écouté les paroles du ministre de Dieu, il confessa à haute

Digitized by Google

voix, en présence de sa famille et de tous les assistants, les fautes dont il se reconnaissait coupable. Il fit cette confession avec autant de simplicité que de résignation, et il demanda pardon à Dieu de ses offenses, et aux hommes du scandale qu'il avait pu leur donner. M. le curé de Saint-Roch, qui avait été mandé, lui administra les sacrements de l'Église.

Les médecins, qui voyaient à chaque minute s'approcher le moment fatal, pressaient, avec les plus vives instances, le Roi de s'éloigner. « Je ne crains pas le spectacle de la mort! répondit Louis XVIII, j'ai un dernier soin à rendre à mon fils. »

Quelques instants avant que le Roi eût ordonné à la duchesse de Berry de se retirer, le prince la regardant avec attendrissement, la conjura de *se ménager pour l'enfant qu'elle portait dans son sein.* Cette parole confirma la réalité qu'on soupçonnait déjà, et laissa au moins à la France l'espoir d'une consolation, incertaine il est vrai, mais qu'elle saisit avec avidité.

Quelques instants après, le prince sentant approcher sa fin, se tourna vers son auguste épouse, et lui dit d'une voix éteinte : « Pour

Digitized by Google

mourir heureux, il faut que je meure dans vos bras, chère Caroline! »

Ce furent les dernières paroles d'une dernière entrevue; car, sur un signe du Roi, la duchesse fut entraînée, plutôt que conduite, dans un appartement voisin. Monseigneur le duc de Berry avait cessé d'exister.

L'auguste veuve partit pour son palais, accompagnée de MADAME, duchesse d'Angoulême.

Le Roi et les princes retournèrent aux Tuileries, une heure après la mort de S. A. R. monseigneur le duc de Berry, dont le corps fut transféré au Louvre, comme autrefois celui de Henri IV, après l'attentat de Ravaillac. Il fut déposé dans l'une des pièces de l'appartement de M. le marquis d'Autichamp, gouverneur du palais. Dès cet instant, les gardes du corps de MONSIEUR prirent le service intérieur de ce gouvernement, et la circulation en fut interdite. On prépara dans les pièces donnant sur la rivière, en face du pont des Arts, une chapelle ardente, où le corps du feu prince fut exposé jusqu'au 22, jour où il fut transporté à Saint-Denis.

La Providence voulant offrir une consolation à la France, permit, pour sécher ses larmes, qu'à

Digitized by Google

la nuit du 13 février succédât la nuit du 29 septembre.

Réveillée au milieu de son sommeil, Madame la duchesse d'Angoulême accourt dans la chambre de Madame la duchesse de Berry. On lui présente son petit neveu ; elle cherche sur le visage de l'enfant quelques traits qui lui rappellent le frère qu'elle a perdu; elle pleure, mais cette fois c'est de joie ; et prenant le nouveau-né dans ses bras, au bruit du canon, elle le montra à la foule attendrie, enthousiaste, heureuse, qui avait passé la nuit autour du pavillon de Marsan, attendant la bonne nouvelle, et, qui maintenant s'écriait avec des transports d'allégresse : « Béni soit la naissance de l'enfant du miracle! il sera la fortune de la France ! »

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

—

Maladie de Louis XVIII. — La Saint-Louis. — Mot du Roi à M. de Bourbon-Busset. — Les bulletins de santé. — Confession et dernière communion de Louis XVIII. — Ses adieux à sa famille.— Mme la duchesse d'Angoulême. — Le Roi est mort, vive le Roi! — L'acte de décès.— Cérémonies.— Funérailles. — Entrée de Charles X à Paris.

Heureuse et paisible, sous un gouvernement sage, la France, réconciliée avec Dieu, avec les puissances de l'Europe, avec elle-même, offrait partout l'image de la paix et de la prospérité..... Grande, libre, forte et glorieuse, elle jouissait avec joie de son présent, qui lui présageait le plus heureux avenir. Mais il est un jour où toutes les grandeurs, toutes les pompes du monde s'évanouissent, où il ne reste plus à l'homme, qui a régné sur la terre, que le souvenir de ce qu'il a fait, et la crainte du jugement terrible qui l'attend dans un empire où tous les rois, éclipsés devant la majesté de

Digitized by Google

l'Eternel, et devenus sujets à leur tour, attendent au pied du trône les arrêts de sa justice ou les actes de sa miséricorde. Jour redoutable pour tous, mais plus redoutable encore pour les rois, parce que, chargés de plus de pouvoirs, ils ont été exposés à plus d'erreurs.

Déjà la France entière s'était précipitée aux pieds des autels pour y chanter les louanges des descendants de saint Louis. La joie disait au ciel les vertus de ces princes, les bienfaits de leur famille. La reconnaissance se faisait jour à travers tous les cœurs ; le chaume avait ses bénédictions, la prison ses actions de grâces.

Au milieu de cette pieuse allégresse, un bruit circule sourdement, et l'effroi s'empare de tous les esprits. Le Roi souffre!... Ces deux mots portent le trouble dans tous les cœurs... Le Roi souffre!... et la crainte gagne toutes les familles... Prêtres et magistrats, bourgeois et artisans, guerriers, le peuple, les grands, tous prient, les temples se remplissent.

Cependant la santé du monarque empirait chaque jour ; son esprit s'affaiblissait comme son corps ; sa conversation était lente, embarrassée ; ses idées n'étaient pas toujours nettes ;

Digitized by Google

néanmoins, dans ces derniers moments, il conservait encore toute son énergie et toute sa gaîté.

La mort du duc de la Châtre fit bientôt sur lui une funeste impression.

La Saint-Louis arriva. Le Roi, presque mourant, voulut, comme à l'ordinaire, recevoir les officiers de sa maison, et les fonctionnaires publics.

— Je crois, disait-il, que, malgré tous mes efforts, on verra bien que le Roi s'en va!

—Sire! lui dit M. le comte de Bourbon-Busset, ne pourriez-vous, afin de vous dispenser de cette fatigante cérémonie, avoir la goutte ou la migraine?

— Oui, mon cousin, répliqua le roi, si j'avais trente ans; mais, vieux et infirme comme je le suis, il faut que je me porte bien. Je peux mourir, mais je ne dois pas être malade.

Tous les officiers et tous les fonctionnaires publics, reçus à l'audience de la Saint-Louis, s'aperçurent du triste état de Sa Majesté. Ce n'était plus Louis XVIII, mais son ombre. Il ne pouvait plus se soutenir sur son fauteuil, et les paroles s'échappaient avec peine de sa bouche.

Louis XVIII n'avait pu faire dans Paris sa promenade accoutumée : le mouvement de la

Digitized by Google

voiture augmentait ses douleurs. Cependant, informé des soupçons que son absence faisait naître dans la population de la capitale, il alla le 27 août à Choisy, le 28 à Saint-Cloud ; il devait y revenir le lendemain 29, mais, au moment de partir, ses forces l'abandonnèrent entièrement : les équipages furent contremandés, et les journaux annoncèrent le lendemain que le Roi n'était pas sorti à cause de la prolongation du conseil.

Quelques jours après, le Roi tomba dans un assoupissement qui dura presque sans intervalle, jusqu'à son dernier moment. Les médecins appelés annoncèrent que d'un instant à l'autre Louis XVIII pouvait mourir. Il fallait avertir la France du malheur qui la menaçait, et le lendemain le *Moniteur* contenait les articles suivants; le premier était une lettre circulaire du ministre des affaires ecclésiastiques à tous les évêques du royaume; elle était ainsi conçue :

« Monseigneur,

» Je suis dans la douloureuse nécessité de » vous informer que l'état de la santé du Roi

Digitized by Google

» donne de vives inquiétudes. Tous les cœurs » chrétiens et français doivent se réunir pour » appeler sur une tête si précieuse les bénédic- » tions du Ciel. Votre dévouement à la personne » sacrée du monarque, et le zèle qui vous anime, » vous dicteront tout ce qu'il est nécessaire de » faire dans cette circonstance.

» Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

» Signé — D., évêque d'Hermopolis. »

La lettre du prélat était suivie, dans le *Moniteur*, d'un arrêté du ministre de l'intérieur, qui portait :

« Paris, le 12 septembre 1824.

» Le ministre secrétaire d'Etat au départe- » ment de l'intérieur, vu le bulletin de la santé » du Roi, en date de ce jour, arrête ce qui suit :

» Art. 1er. Les spectacles et autres lieux de » fêtes publiques seront dans le royaume, à la » réception du présent, fermés jusqu'à nouvel » ordre.

» Art. 2. Le préfet de police dans le départe- » ment de la Seine, et ailleurs les préfets, sont » chargés de l'exécution de cet arrêté.

» Signé DE CORBIÈRE. »

Digitized by Google

Une décision de M. de Villèle, ministre des finances, prescrivit en même temps que la Bourse serait fermée aussi jusqu'à nouvel ordre.

Alors parut le premier bulletin sur la santé de Louis XVIII, ainsi conçu :

« 12 septembre, six heures du soir.

» Les infirmités anciennes et permanentes du » Roi ayant augmenté sensiblement depuis quel- » que temps, sa santé a paru plus profondément » altérée, et est devenue l'objet de consultations » plus rapprochées.

» La constitution de Sa Majesté et les soins qui » lui ont été donnés ont entretenu longtemps » l'espérance de voir sa santé se rétablir dans » son état habituel, mais on ne peut se dissi- » muler aujourd'hui que ses forces n'aient con- » sidérablement diminué, et que l'espoir qu'on » avait conçu ne doive s'affaiblir.

» PORTAL, ALIBERT, MONTAIGU, DISTEL, DUPUY-TREN et DAMAS, premier gentilhomme de la chambre. »

Le deuxième bulletin sur la santé du Roi était plus alarmant encore que le premier.

Digitized by Google

« 12 septembre, neuf heures du soir.

» La fièvre a augmenté dans cette journée; la » faiblesse s'est accrue, ainsi que l'assoupisse- » ment, le pouls a été constamment faible et ir- » régulier. »

De si tristes nouvelles jetèrent l'effroi dans Paris. Une foule inquiète et silencieuse se pressait dans la cour des Tuileries, et dans le jardin, sous les fenêtres du Roi. On attendait les bulletins avec la plus grande anxiété. La tristesse était peinte dans tous les yeux. Chacun comprenait la perte que la France allait faire; chacun rendait hommage à la prudence, à la modération du monarque expirant.

Le Roi s'était approché du tribunal de la pénitence, et malgré son état, le 12, il avait voulu assister au déjeuner de famille. Leurs Altesses Royales paraissaient consternées. La douleur de Madame la duchesse d'Angoulême surtout était si vive, que le Roi la pria de s'approcher, et lui prenant la main, il la pressa plusieurs fois contre ses lèvres avec une vive émotion.

Le lendemain, à huit heures du matin, le prince de Croï, nouvellement nommé grand-

Digitized by Google

aumônier, le premier aumônier, et le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois se rendirent dans la chambre du malade. M. le curé, revêtu de ses habits sacerdotaux, tenant en la main le Saint-Viatique, se rendit à pied aux Tuileries, à travers les flots d'un peuple attentif et silencieux. Quand il passa dans les appartements du château, les militaires, les femmes, les employés se mirent à genoux, car la mort épouvante, surtout quand elle vient dans un palais frapper un roi sur son trône. Quand le clergé fut entré dans la chambre de Louis XVIII, l'auguste malade s'adressant à MONSIEUR, lui dit d'une voix ferme et résignée : « Mon frère! vous avez des affaires qui vous réclament; j'ai moi des devoirs à remplir. »

On envoya chercher ensuite Monseigneur le duc, Madame la duchesse d'Angoulême et Madame la duchesse de Berry, qui voulaient assister à cette triste cérémonie. Louis XVIII parut les revoir avec plaisir, et leur adressa, quelques paroles graves et tranquilles. Le prince de Castelcicala, comme ambassadeur de famille; le prince de Talleyrand, grand-chambellan; le comte de Villèle, président du conseil; tous les

Digitized by Google

grands officiers de la maison du Roi et le reste du service furent aussi introduits.

Le duc de Bourbon, en sa qualité de grand-maître, aurait dû être là. Son absence fut remarquée.

La cérémonie s'accomplit. Les assistants étaient vivement touchés; les princesses pleuraient avec abondance; Louis XVIII fut calme et recueilli; il mêla, dit-on, à plusieurs reprises, sa voix à celle du clergé. Le grand-aumônier officia; il voulut adresser une exhortation à l'auguste malade; mais, soit émotion, soit difficulté de parler d'abondance, la parole lui manqua. Louis XVIII lui fit signe de ne pas continuer.

Les princes et les princesses accompagnèrent ensuite le Saint-Sacrement dans la chapelle du château; ils y entendirent la messe des malades. Les prières des agonisants furent récitées. Le Roi manda après la famille royale et lui fit ses adieux; il exprima à chacun des princes le regret de les quitter, les engagea à rester unis, à s'aimer dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et tirant de son lit sa main glacée, il l'étendit vers eux en disant :

« Je vous bénis, que Dieu aussi vous bénisse! »

Digitized by Google

On lui amena ensuite Mademoiselle et Monseigneur le duc de Bordeaux. Il contempla quelque temps le dernier héritier de sa race, et dit d'une voix émue :

« Puisses-tu, mon enfant, être sage, et plus heureux que tes parents! Et souviens-toi d'être le bienfaiteur de tes peuples, quand tu seras Roi! »

Le dernier bulletin du 13, publié à neuf heures du soir, portait :

« La fièvre est plus forte; il y a beaucoup » d'agitation, de chaleur et de soif; le Roi con- » serve sa connaissance, et éprouve quelques » douleurs dans les jambes. »

Le lendemain, à dix heures du matin, en vertu d'un mandement de l'archevêque de Paris, le Saint-Sacrement fut exposé, et les prières des agonisants récitées dans toutes les églises.

A l'ouverture des grilles du jardin, une foule nombreuse se presse sous les fenêtres du Roi. Le bruit s'était répandu qu'il avait éprouvé la nuit un mieux sensible. La lecture du bulletin détruisit bientôt ces espérances.

Le 15, à quatre heures du matin, Sa Majesté

Digitized by Google

éprouva une crise si violente qu'on crut qu'elle serait la dernière.

Alors commença la période d'une agonie longue et douloureuse, pendant laquelle Madame la duchesse d'Angoulême prodigua les soins les plus touchants à celui qui lui avait servi de père et qu'elle n'avait pas quitté depuis vingt-sept ans. Ce modèle de toutes les vertus et de la plus sublime piété était, au chevet du vieux Roi, ce qu'elle avait été quelques années auparavant près de l'infortuné duc de Berry.

Le 15, à cinq heures du soir, après la crise que le Roi avait éprouvée la veille, toutes les personnes rassemblées aux Tuileries étaient réunies à la chapelle du château, où se disaient, depuis trois jours, les prières de *quarante heures*. A neuf heures, le redoublement de la fièvre fut plus fort que jamais, et la respiration devint effrayante. A minuit, le Roi éprouva plus de calme, et les personnes rassemblées au château se retirèrent pour revenir quelques heures après.

Un médecin avait annoncé, dès la veille, que le terme fatal pouvait être entre trois et cinq heures. A deux heures, le Roi faisait encore

Digitized by Google

comprendre à son confesseur, qui lui adressait les paroles de consolation que la religion donne à la mort, qu'il écoutait ses exhortations. Les battements de son pouls devenaient presque insensibles. Les parents du Roi et les dignitaires dont la charge est d'assister à la naissance et à la mort des princes de la famille royale, entrèrent de nouveau dans la chambre du Roi; Louis XVIII tomba dans une faiblesse extrême; l'agonie fut longue et douloureuse.

Le râle de la mort commença et cessa bientôt; un silence de mort régnait dans l'appartement; M. Portal levant la couverture, et prenant la main de Louis XVIII, se tourna vers l'assistance et dit :

« Messieurs, le Roi est mort! Vive le Roi! »

A ces mots, S. M. Charles X se mit à genoux près du lit de son frère et lui baisa la main avec une émotion profonde. Madame la Dauphine, qui s'était jetée dans les bras du Roi son père fondait en larmes.

Quand le Roi se fut relevé, Monseigneur le Dauphin et Madame la Dauphine, ainsi que Madame, duchesse de Berry, s'agenouillèrent devant le lit mortuaire de Louis XVIII. Le duc

Digitized by Google

d'Orléans embrassa le Roi. On essaierait en vain de peindre cette scène, si imposante et si douloureuse.

A six heures du matin, le Roi Charles X, accompagné de LL. AA. RR. Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, et Madame duchesse de Berry, partit pour Saint-Cloud, où Sa Majesté resta tout le temps voulu par l'usage.

Le chancelier de France, assisté du grand-référendaire de la Chambre des Pairs, de M. Cail, sous-secrétaire archiviste de cette Chambre et greffier de l'état civil de la maison royale, se rendit au château pour constater le décès de Louis XVIII. Le corps fut représenté par le grand-chambellan de France et le premier gentilhomme de la Chambre, et les témoins de cet acte important furent les duc d'Uzès, de Conégliano, de Doudeauville et de Dreux-Brézé.

A huit heures du matin, M. le duc de Damas fit annoncer que les portes de l'appartement du Roi défunt, aux Tuileries, seraient ouvertes au public jusqu'au jour où son corps serait transporté à Saint-Denis.

La foule, avide de contempler encore une fois les traits du monarque défunt, arriva dès

Digitized by Google

divers quartiers de la capitale, pendant tout le temps que le corps de Sa Majesté fut exposé.

L'avant-corps du pavillon de l'Horloge, le vestibule, l'escalier et la salle des Maréchaux étaient couverts de velours noir, chargé d'écussons aux armes de France et de Navarre. Les riches tentures de la salle du Trône étaient restées ; mais, à la place du trône, on avait établi le lit d'honneur, couvert du poêle, de la couronne, et surmonté d'un dais décoré d'écussons, de chiffres, d'armoiries brodés, d'étoffes d'argent et de rideaux relevés par des câbles et des glands d'or.

Sur le poêle de drap d'or étaient placés les insignes et honneurs : la couronne, à l'endroit de la tête; le sceptre, au milieu du corps; la main de justice, sur les pieds; et sur une crédence, en avant du lit d'honneur, le manteau royal, au collet duquel étaient attachés tous les colliers des ordres de France et celui de la Toison-d'Or.

Des deux côtés du lit, étaient deux autels ornés de vermeils, et aux pieds, deux crédences, sur l'une desquelles étaient placés la croix et quatre flambeaux d'or ; sur l'autre, un béni-

Digitized by Google

tier et son goupillon d'or. Autour du sarcophage qui contenait la dépouille mortelle de Louis XVIII, étaient les grands-officiers de la couronne, les prêtres en prières et les hérauts d'armes en costume antique. Une multitude de lustres, de candélabres allumés répandaient une lumière qui rendait moins lugubre cette pompe funèbre.

Le lendemain, 19, le Roi et la famille royale vinrent de Saint-Cloud, dans des voitures drapées de violet, pour rendre à Louis XVIII les derniers devoirs. Charles X avait été précédé des ducs d'Orléans et de Bourbon, de Madame la duchesse et de Mademoiselle Adélaïde d'Orléans, qui reçurent le Roi au pied du grand escalier. Charles X portait un simple habit violet, sans aucune broderie, n'ayant pour tout ornement que deux épaulettes d'argent et les plaques des ordres du Saint-Esprit et de la Légion-d'Honneur. Il retourna à Saint-Cloud, où il prolongea son séjour jusqu'à l'époque de sa rentrée solennelle.

Après cinq jours d'exposition, pendant lesquels plus de deux cent mille âmes passèrent devant le cercueil, et après que tous les corps

Digitized by Google

de l'Etat furent venus jeter l'eau bénite sur les restes du feu Roi, on procéda à la cérémonie des funérailles, qui eurent lieu le 24 septembre.

L'entrée solennelle de S. M. Charles X et de Madame la Dauphine avait été fixée au lundi 26.

Aucune expression ne pourrait donner une juste idée de l'empressement avec lequel la population tout entière se porta au-devant du nouveau Roi et de sa nièce chérie. Jamais princes ne reçurent des marques plus touchantes d'amour et de respects. La pluie tombait à torrents; le ciel, obscurci de nuages épais que chassait rapidement le vent froid et humide de l'ouest, ne laissait percer qu'un jour douteux, qui contrastait avec l'appareil de la fête qui régnait dans la capitale; mais, ce jour-là, rien ne put décourager les Parisiens. Dans leur ivresse, ils se portèrent en masse sur son passage, pour lui offrir les témoignages les plus solennels d'amour et de fidélité.

On avait annoncé que le Roi ferait son entrée à cheval, et qu'il arriverait à midi un quart à la barrière de l'Etoile. « L'exactitude est la politesse des Rois! » avait-il dit, et à midi précis, le Roi parut, portant l'uniforme de colonel-général des

Digitized by Google

carabiniers. Monseigneur le duc de Bourbon, et son A. R. le duc d'Orléans étaient en avant de Sa Majesté ; à ses côtés, Monseigneur le Dauphin, et immédiatement après, suivait un carrosse où se trouvaient Madame la Dauphine, Madame duchesse de Berry, et Monseigneur le duc de Bordeaux.

A l'entrée de Paris, M. le préfet de la Seine, à la tête du conseil municipal, présenta à Sa Majesté les clefs de sa bonne ville, et il exprima les vœux de tous les habitants dans un discours auquel le Roi répondit :

« Je vous laisse en dépôt ces clefs, parce que « je ne puis les remettre en des mains plus fi- « dèles ; gardez-les donc, Messieurs, gardez-les. « C'est avec un sentiment profond de douleur... « et de joie que j'entre au milieu de mon bon « peuple : de joie, parce que je sais bien que je « veux employer, consacrer jusqu'au dernier de « mes jours, pour assurer et consolider son bon- « heur. »

Sur le boulevard de la Madelaine, une couronne d'immortelles et de lauriers, ingénieusement suspendue, vint se placer sur la tête du Roi. Vivement touché de ces témoignages si

Digitized by Google

vifs et si unanimes de l'amour de son peuple, le Roi parut éprouver les émotions les plus attendrissantes. Il serait difficile d'exprimer avec quel charme, avec quelle grâce chevaleresque, avec quel abandon tout français Charles X témoigna son contentement de l'accueil qu'il recevait de son peuple.

Entré dans Paris à une heure, il arriva devant Notre-Dame à deux heures et demie; il fut reçu sous le portail par Monseigneur l'archevêque, et conduit processionnellement sur son trône, placé au milieu du chœur. Après cette imposante cérémonie, il se remit en route et retrouva encore son peuple, son peuple aussi empressé qu'auparavant, et témoignant par ses cris le plaisir qu'il éprouvait; et à quatre heures il entrait aux Tuileries.

Ainsi Charles X monta sur le trône sans secousse, sans murmures, comme un frère hérite de son frère. Qui aurait pu alors prévoir la révolution de Juillet?

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

—

1830. Madame la duchesse d'Angoulême à Vichy. — Départ pour Rambouillet. — L'exil. — Holyrood. — Départ pour l'Autriche. — Mort de Charles X et du Dauphin.

La conquête d'Alger venait de couronner le pavillon français d'une auréole de gloire immortelle. La France victorieuse comme au temps de Louis XIV, regardait l'avenir avec joie et n'entendait pas encore sourdre sous ses pèds les premiers bruits d'une révolution naissante. Ces beaux jours furent une courte période de bonheur, car on était au commencement de juillet 1830.

Lorsque parurent les ordonnances, l'auguste fille de Louis XVI, madame la Dauphine, était à Vichy, où comme partout elle répandait le bien et les aumônes. Déjà elle avait donné des sommes considérables à cette ville et pour la con-

Digitized by Google

struction d'un nouvel établissement thermal, et pour l'embellissement du parc.

Il est facile de se rendre compte de la prédilection que MADAME portait à Vichy, ville de ce vieux Bourbonnais où la maison de Bourbon possédait autrefois tant de biens. Souvigny, Busset, Bourbon, offrent encore de nombreuses traces de la grandeur de la maison de France.

Souvigny surtout, ruiné pendant la guerre des Anglais, reconstruit et ravagé de nouveau, offrait encore aux regards des touristes les débris gigantesques de ses donjons croulants, et le tombeau du vainqueur de Formigny dans sa chapelle.

Par une de ces joyeuses matinées du mois de juillet, une foule compacte encombrait cette chapelle où l'on voit encore les statues couchées des anciens seigneurs de Souvigny : les gardes à cheval caracolaient aux portes ; une escorte nombreuse se tenait sur les routes voisines ; le préfet, les maires, l'évêque, les magistrats, se pressaient dans la nef ; Madame la Dauphine écoutait avec son naturel recueillement les offices que l'on célébrait pour elle.

Tout à coup un courrier couvert de poussière

Digitized by Google

arrive, fend la foule et parvient jusqu'à la princesse, qui se lève et prend ses dépêches. La révolution de Juillet avait éclaté. Paris, livré aux assaillants, retentissait encore une fois du cri des révolutions, et le bruit du canon se mêlait aux vibrations sinistres du tocsin. Le Roi rappelait à lui et sans délai sa belle-fille. La princesse se leva et partit sur-le-champ. Qui sait si quelques-uns de ses vieux ancêtres couchés en habit de guerre sur leurs mausolées, ne lui murmurèrent pas tout bas que dans certaines circonstances on doit savoir mourir plutôt que d'abandonner le sol de la patrie et l'armée prête à anéantir l'insurrection.

En arrivant à Vichy, Madame, sans trouble et sans émotion, se rendit au théâtre de la ville où l'on donnait une représentation au profit des pauvres. Vainement les personnes dévouées qui l'entouraient la supplièrent de renoncer à ce projet.

« Je ferai mon devoir jusqu'à la fin, » dit-elle avec une noble fierté, et elle se fit conduire au théâtre.

Quand elle entra dans la salle, déjà toute pavoisée de drapeaux tricolores, le peuple, à qui

Digitized by Google

une grande infortune noblement soufferte impose toujours le respect, garda le plus profond silence; et, lorsque la princesse se leva pour se retirer, tous ceux qui se trouvaient sur son passage s'inclinèrent respectueusement devant elle.

Encore une fois, hélas! Marie-Thérèse Charlotte allait quitter la France. Le lendemain elle abandonnait Vichy et se rendait à Paris. A Paris, à Saint-Cloud, à Trianon, à Rambouillet, elle ne trouva que le découragement. Elle voulut faire face à la révolution qu'elle ne craignait plus; mais la trahison l'en empêcha. Madame la duchesse de Berry pensait comme elle; mais ni leur persévérance, ni leur courage, ni leur indignation, ni la sainteté de leur cause ne purent fléchir l'abandon et l'inertie générale.

Le roi Charles X avait eu d'abord l'intention de rallier les troupes à Rambouillet et de marcher ensuite sur Paris avec 60,000 hommes de la garde. Il lui eût été facile de réduire les mutins, et de refouler cette poignée d'insurgés, mais il eut le malheur de demander conseil auparavant à deux hommes.

Ces deux hommes qu'il avait comblés de bonté depuis quinze ans, et auxquels, sur la

Digitized by Google

foi du serment et de l'honneur, il demanda s'il avait la possibilité de combattre l'insurrection, lui déclarèrent devant Dieu qu'il ne pouvait résister d'aucune manière, et qu'il n'avait plus d'autre ressource que de quitter la France.

Infamie ! à peine sortis du cabinet du Roi, ils se vantèrent de leur mensonge et de son résultat.

Dès lors, de Rambouillet, le cortége d'une monarchie vivante prit à pas lents le chemin de l'exil et partit pour Cherbourg. Partout, sur son passage, la famille royale reçut l'accueil le plus sympathique et l'expression des plus vifs regrets. Enfin Cherbourg paraît ; c'est là que les gardes du corps doivent abandonner la famille royale. Les voilà rangés pour la dernière fois en bataille, leurs officiers en tête, leurs drapeaux déployés, tous la tête haute, le front tranquille, malgré les vexations révolutionnaires de quelques rares malintentionnés. Le vieux Roi Charles X debout entre son fils et l'auguste fille de Louis XVI, ayant devant lui Mgr. le duc de Bordeaux s'avança. Les officiers des gardes arrivèrent l'un après l'autre, portant le guidon des compagnies : ils inclinent devant le vieux monarque l'étendard que Louis XIV son aïeul leur

Digitized by Google

donna sur les murs conquis de Valenciennes. Et le vieux monarque et l'enfant-roi saluent; car les rois saluent toujours le drapeau de la France.

Les étendards relevés, les officiers et les compagnies se retirèrent en silence. Elles avaient usé de leur droit en accompagnant la royauté sur le chemin de l'exil; mais les sabres ont peine à ne pas bruire dans leur fourreau de fer : les vieux soldats pleuraient, on leur donna ordre de ne pas se battre. C'était la dernière humiliation que l'armée recevait en face de la révolution.

En quittant Cherbourg, la famille royale se dirigea vers l'Ecosse, cette terre de la fidélité où le roi Charles X avait passé les moins tristes années de son premier exil. Les princes traversèrent Lullworth et arrivèrent à Edimbourg, où le château des vieux Stuarts, Holy-Rood, devait donner asile aux vieux Bourbons émigrés. Tous les hauts gentilshommes de la contrée, les Hamilton, les Talbots et autres entourèrent de soins, de respects et d'hommages cette famille auguste rehaussée encore à leur yeux par tant d'illustres infortunes. Mais le climat froid des montagnes de l'Ecosse ayant altéré d'une ma-

Digitized by Google

nière effrayante la santé de Charles X, on se résolut à demander un asile à l'Autriche qui l'accorda avec empressement.

Prague et son antique Hradschin fut mis à la disposition de la famille royale par l'empereur.

Madame la duchesse d'Angoulême, toujours résignée et courageuse, fit tout préparer pour le départ; les princes gagnèrent Hambourg, suivirent les bords de l'Elbe et vinrent en Bohême. Madame la duchesse d'Angoulême seule se sépara du Roi et de sa suite, entra par la Hollande, remonta les rives du Rhin jusque vers la Franconie, et n'arriva que plus tard en Bohême.

Marie-Thérèse avait remonté le Rhin pour passer le long des frontières françaises, pour voir encore une fois de loin ce sol chéri de la France qu'elle aimait tant. Prague et Kirchberg, Goritz et Frohsdorf, séjours successifs des princes, virent alors, et la même existence uniforme et simple, et la même régularité d'habitudes, et les mêmes vertus sublimes. L'hôtel de Strasaldo, que la famille royale habitait à Goritz, était à trois ou quatre cents pas de la plus prochaine église, et cependant, tous les matins à cinq heures et demie, dans les mois les plus froids des plus longs

Digitized by Google

hivers, Marie-Thérèse sortait à pied seule, sans aucun domestique, tenant à la main une petite lanterne pour se diriger à travers la neige, et venait entendre la première messe.

Un jour que quelqu'un voulait l'engager à se fa re suivre par un ou deux de ses gens :

« Non vraiment, dit-elle, ils auraient trop froid. — Mais, Madame, que ne prenez-vous une voiture? — Déranger tout le monde pour moi seule! je ne le voudrais jamais! »

Ce fut là toute la réponse de la noble fille de Louis XVI. Elle était dure, sévère pour elle-même, mais elle ne le fut jamais que pour elle.

Goritz devait être encore pour cette sainte femme un nouveau sujet de larmes : c'est là qu'elle eut la douleur de voir mourir successivement, et S. M. Charles X et le duc d'Angoulême son époux, dont les cercueils furent déposés dans le caveau de la chapelle des comtes des Thurn, dans l'église des Franciscains.

Après deux pertes aussi grandes, il restait encore à Madame la duchesse d'Angoulême deux êtres chéris auxquels elle devait entièrement se consacrer : sa nièce, aujourd'hui Madame la du-

Digitized by Google

chesse de Parme et M. le comte de Chambord, qu'elle regarda toujours comme son fils. M. le comte de Chambord, de son côté, était pour Marie-Thérèse le fils le plus attentif et le plus soumis. Prévenant, soigneux, sans cesse occupé de lui plaire, il partageait, entre sa sainte et vertueuse tante et son aimable et gracieuse épouse, tous ses soins toutes ses tendresses.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

—

Mort de Madame la duchesse d'Angoulême. — Son testament.

Madame la comtesse de Marnes, — tel était le nom d'exil de l'orpheline du Temple, — habitait à Frohsdorf une petite chambre étroite et longue qui n'avait pour ornements que les portraits de *ceux qui ne sont plus*, un lit plus simple que celui de ses femmes, et quelques meubles des plus modestes. En avant de cette chambre, il y avait un cabinet plus grand, plus clair, mais aussi modestement meublé, et dont les murs étaient décorés par quelques tableaux relatifs à la campagne de 1823 en Espagne. C'est là que vivait, bonne toujours et bonne à tous les moments, entourée de familles qui lui devaient leur existence, de pauvres qu'elle secourait, simple dans l'adversité comme elle l'avait été dans la grandeur,

Digitized by Google

pieuse, résignée, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la sœur du Dauphin, mort vieux de douleur avant d'avoir atteint sa douzième année, la dernière prisonnière du Temple, Marie-Thérèse de France, plus tard Madame duchesse d'Angoulême, plus tard encore Madame la dauphine, plus tard la Reine, la reine douloureuse, car elle ne régna qu'en exil, loin de cette France bien aimée, la regrettée de son cœur, la préférée de ses yeux ; l'auguste et pieuse princesse, enfin, dont les malheurs, a dit Châteaubriand, sont montés si haut, qu'ils sont devenus une des grandeurs de notre histoire.

L'âge avait perfectionné toutes ses qualités sans en affaiblir aucune. Son instruction était grande, et jamais elle ne la laissait paraître ; sa piété toujours éclairée, toujours tolérante. Nulle vertu ne fut plus sincère, nulle indulgence plus constante, nulle inclination plus droite au bien et à l'honneur. C'est assez indiquer cette physionomie auguste que nul n'a jamais été tenté de méconnaître. Solidité, bon sens, bonté, un certain fond de gaîté, une simplicité parfaite, tels étaient les traits dont se composait cette nature d'élite ; la religion et la charité y avaient mis le

Digitized by Google

sceau sublime. Elle avait la religion la plus unie, la plus étrangère à tout effet sur autrui et à toute considération mondaine. On n'a jamais porté plus simplement, plus naturellement et plus chrétiennement de plus grands malheurs; et, dans sa prison comme au sein de l'exil, comme dans les royales demeures de ses aïeux, elle n'a jamais eu qu'une pensée : aimer la France et pardonner à ses ennemis et à ses persécuteurs. Jamais recommandation d'un père et d'une mère injustement mis à mort n'a été plus fidèlement tenue.

Quoique Madame la comtesse de Marnes fût déjà septuagénaire, tout faisait espérer qu'elle avait encore de longs jours à vivre, lorsque la nouvelle imprévue de sa mort parvint à Paris dans la matinée du 24 octobre 1851. Dieu venait de la rappeler à lui de cet exil immérité qu'elle subissait avec ce saint esprit d'expiation qui avait été pour elle le seul héritage de Louis XVI. De tout temps, l'auguste mission des rois très-chrétiens a été de souffrir et de prier pour leurs peuples, quand ils n'ont pu les conduire dans la justice. Cette douloureuse mission expiatoire venait de finir pour Marie-Thérèse.

Digitized by Google

C'était le moment où les partis surexcités, prévoyant nne lutte prochaine, paraissaient sourds à tout autre intérêt qu'à celui de leurs rancunes et de leurs ambitions. De tous côtés et dans tous les camps, la voix de la passion parlait seule ; mais devant la tombe qui venait de s'ouvrir, chacun s'inclina sans exception. Au milieu de la profonde douleur qu'éprouvèrent tous ceux qui sont restés attachés et dévoués à l'auguste race de nos rois, ce leur fut du moins une consolation de voir le concert unanime de regrets que la perte qu'ils déploraient excita dans tous les rangs, dans toutes les classes, au milieu de la population des villes, comme au sein des campagnes les plus réculées. La presse elle-même, royaliste, orléaniste, bonapartiste, républicaine, avec une touchante unanimité, rendit un solennel tribut d'hommages aux vertus et aux nobles qualités de cette princesse, martyre de nos dissensions intestines.

M. de Montbel a tracé de sa maladie et de sa mort un admirable récit, à la fois touchant et simple. Bornons-nous à le transcrire, convaincus que nous ne saurions mieux faire.

Digitized by Google

Frohsdorf, 20 octobre 1851.

« Nous venons d'assister à un douloureux et sublime spectacle : la fin calme, courageuse et chrétiennement résignée d'une grande et sainte existence, consacrée par soixante ans de malheurs inouïs, subis avec la constance d'une vertu inaltérable, et qui s'est éteinte, proscrite encore après tant d'années, en bénissant sa patrie, en pardonnant, sans exception, à tous les ennemis de sa famille. Le 19 octobre 1851, à onze heures dix-sept minutes du matin, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la sœur de Louis XVII, la nièce de Madame Elisabeth est allée rejoindre dans le ciel les victimes du Temple, dont les images entouraient son lit de mort, et semblaient l'appeler à venir partager avec elle la couronne immortelle des martyrs.

» Madame la duchesse d'Angoulême jouissait encore, le 12 octobre, d'une santé qui paraissait parfaite. Les Français nombreux qui l'entouraient, à cette époque, et qu'avait attirés à Frohsdorf le désir de lui rendre hommage le jour de sa fête, s'étonnaient de l'activité bienveillante avec laquelle elle se plaisait à leur montrer les

Digitized by Google

environs de sa demeure, de la vivacité de ses sentiments pour son pays. Ils s'attristaient seulement quand ils lui entendaient dire avec émotion : « Chère France!... je suis trop âgée pour » la revoir!... Que Dieu la protége! et qu'un » jour mon neveu puisse lui faire reprendre le » cours de ses glorieuses destinées! L'espoir » désintéressé d'un bonheur que je ne partage- » rai pas sur la terre, suffit désormais à ma con- » solation..., »

» Ce jour même, elle reçut une lettre de Madame l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur, qui lui annonçait son intention de la visiter, à l'occasion de sa fête. « Dans le cas où vous seriez empêchée de recevoir ma visite, lui disait-elle, je pourrais la remettre plus tard; mais je n'y renonce pas, car, ma chère tante, je me fais une fête de vous revoir!... » Hélas! cette fête devait être cruellement troublée.

» Le 13, pendant la messe, vers neuf heures trois quarts, Madame la comtesse de Marnes éprouva les premières atteintes du mal auquel elle devait succomber ; au moment de s'évanouir, elle quitta la chapelle ; mais, ferme contre la douleur, elle voulait se rendre au salon, quelques in-

Digitized by Google

stants après, pour ne causer aucune inquiétude à sa famille. La pâleur et la contraction de ses traits nous effrayèrent. Monsieur le comte et madame la comtesse de Chambord la supplièrent de rentrer dans son appartement, et firent appeler M. le baron Thévenot, son médecin, qui lui donna tous les secours qu'exigeait son état.

» Le 14, Madame l'archiduchesse Sophie arriva de Schœnbrünn, avec sa suite. Madame la comtesse de Marnes voulait absolument se lever pour la recevoir; le médecin fut obligé de lui faire un devoir de conscience de rester dans son lit, d'où elle ne pouvait sortir sans danger immédiat. L'archiduchesse vint la voir dans sa chambre; elles s'entretinrent longtemps ensemble; l'auguste malade parlait librement, et avec une grande affection de tout ce qui intéresse au plus haut degré les nobles sentiments et le cœur maternel de l'archiduchesse.... La maladie semblait oubliée : on eût dit qu'elle avait cédé aux soins de la médecine.

» Le 15, jour de sa fête, le nonce apostolique, monseigneur Viale, vint la visiter et célébrer la messe à Frohsdorf à son intention. L'archiduc Maximilien d'Este arriva aussi pour la com-

Digitized by Google

plimenter ; mais le docteur Thévenot défendit qu'elle reçût aucune visite, craignant l'agitation qui commençait à se manifester et annonçait un redoublement de fièvre. M. le Comte et Madame la Comtesse de Chambord lui apportèrent seuls leurs hommages ; et cette journée, qui devait être heureuse, fut profondément attristée. D'ailleurs, comme symbole de la destinée de cette princesse, son jour de fête était immédiatement suivi du terrible anniversaire de l'atroce assassinat de la Reine Marie-Antoinette. Ce jour néfaste, qu'elle passait dans le deuil et la retraite la plus absolue, réveillait tous les souvenirs les plus douloureux de son âme, et nous en redoutions alors de plus dangereux effets. « Rien ne » pourra m'empêcher, nous disait-elle, d'aller » demain, à la chapelle, rendre à la mémoire de » ma mère les devoirs auxquels je n'ai jamais » manqué. »

» Dans la nuit, son état s'aggrava d'une manière désolante. A côté d'elle, veillait sans cesse madame de Sainte-Preuve, dont elle avait protégé les premières années, et qui est la petite-fille de sa respectable institutrice, madame de Freminville. « Ma chère enfant, lui dit-elle, il faut nous

Digitized by Google

» quitter ; entendez vous ce qui se passe dans » ma poitrine? Ne vous y trompez pas : c'est le » râle de la mort. » Madame de Sainte-Preuve, agenouillée auprès du lit, ne pouvait retenir ses larmes. « Qu'est-ce donc qui mouille mes mains?» lui dit-elle ; et, s'exaltant dans le délire de la fièvre, elle priait avec ferveur, improvisant des litanies ; elle répétait souvent : « Saints patriar- » ches, saints anges, protégez mon neveu ! sau- » vez la France... ! Mon Dieu, disait-elle aussi, » recevez mon âme dans votre miséricorde, tout » indigne que j'en suis...! Ecoutez la prière de » votre humble servante, sur le seuil de l'é- » ternité ! »

» Malgré cette nuit funeste, malgré le râle qui persistait, dès le matin elle voulut s'élan- cer de son lit, afin d'aller prier pour sa mère ; nous parvînmes à la retenir, en lui disant que le nonce venait de célébrer le saint sacrifice pour Marie-Antoinette. « Témoignez-lui com- » bien j'en suis touchée et reconnaissante, » répondit-elle. M. l'abbé Trébuquet lui proposa alors d'accomplir les vœux de son cœur en re- cevant la communion en viatique. Elle saisit cette idée avec bonheur ; le calme rentra dans

Digitized by Google

son âme, qui s'éleva vers Dieu avec la plus haute piété qui était sa vie habituelle.

»Le soir, le docteur Seeburger, premier médecin de l'empereur, vint unir ses lumières à celles du docteur Thévenot ; ils cherchèrent ensemble à se rendre un compte exact de l'état de la malade et des moyens qu'on pouvait employer pour la sauver. Ils constatèrent que le mal était une pleuro-pneumonie aiguë, d'une nature tellement grave, qu'il n'y avait presque plus de ressources. Toutefois, dans la nuit, et le lendemain matin, il se manifesta une réaction favorable, qui rendit aux médecins et à nous tous l'espérance que nous avions perdue. Profitant de cette amélioration inespérée, Madame la comtesse de Marnes se fit placer dans un canapé et transporter dans son salon de travail, près de son bureau, dont elle ouvrit les tiroirs pour mettre ses papiers en ordre. Elle m'interrogea avec une lucidité parfaite sur toutes les affaires de la colonie dont elle m'avait confié la direction, s'informant en détail des intérêts de tous, même des personnes les plus humbles, et donnant quelques ordres pour son service particulier à M. de Sainte-Preuve, son secrétaire. Elle me demanda de lui

Digitized by Google

lire les nombreuses lettres qui lui étaient adressées ; elle les classa elle-même, et m'indiqua avec précision ce que je devais répondre. « Actuelle-
» ment, me dit-elle, je veux voir Charles de
» Sainte-Maure ; sa présence me rappelle son
» excellente mère, que j'ai tant aimée et dont la
» mort funeste a été causée par son affection
» pour moi. Vous appellerez ensuite Stanislas
» de Blacas ; j'ai quelques communications à
» transmettre par lui à son père et à sa famille.
» Je voudrais bien voir aussi M. de Villette ;
» mais il est sourd ; je serais obligée d'élever la
» voix ; ma poitrine est trop fatiguée ; j'en suis
» peinée : il est si attaché à mon neveu ! Plus
» tard, vous m'amènerez la bonne madame de
» Chabannes ; je veux qu'elle donne de mes nou-
» velles à madame de Rougé, qui se désolera
» d'être partie de Frohsdorf au moment où j'al-
» lais tomber malade. Qu'elle écrive aussi à
» Caroline de Choiseul que, pour venir à mon
» aide, elle ne doit pas quitter son père dans
» l'état de souffrance où il se trouve ; c'est à
» lui, premièrement, qu'elle doit ses soins et ses
» consolations. Vous écrirez à la duchesse de
» Levis combien je suis touchée de son aimable

Digitized by Google

» lettre et de son désir de me revoir.... Je la re-
» verrais moi-même avec grand plaisir, mais je
» suis si âgée et si malade !.... A la volonté de
» Dieu ! J'en parlerai plus longuement avec M. de
» Levis. »

» J'amenai les personnes qu'elle m'avait indiquées ; elle les garda avec elle quelques minutes. « Appelez à présent, me dit-elle, M. Charlet, » et qu'il m'apporte tous ses papiers ; c'est un » travail que j'ai à régler avec lui tandis que » j'en ai encore la force ; j'y attache beaucoup » d'importance. » Il s'agissait d'une liste de secours considérables qu'elle voulait faire distribuer à des personnes malheureuses. Son dernier acte fut ainsi consacré à cette bienfaisance qui a soulagé tant d'infortunes.

» M. le docteur Thévenot la supplia de rester dans le repos le plus absolu ; il appréhendait le retour des accidents qui nous avaient si effrayés la veille. Le calme disparut, en effet ; la fièvre se représenta avec le caractère le plus alarmant, les organes cérébraux furent envahis dans la nuit. Dès lors ce ne fut plus qu'une suite de prières ferventes : « Mon Dieu, disait-elle, je » vous demande pardon de mes fautes ; assistez

Digitized by Google

» votre humble servante dans ce moment qui » va décider de mon éternité. »

» Les docteurs Thévenot et Seeburger passèrent la nuit auprès d'elle, employant toutes les ressources de la science ; mais, hélas ! sans aucun succès ; les forces s'éteignaient, les mouvements étaient paralysés. Cependant encore, dès que M. le comte de Chambord lui adressait la parole, c'était comme la résurrection de son intelligence ; à cette voix aimée, elle répondait exactement avec une tendresse maternelle. « Adieu, je suis anéantie ! » telles furent ses dernières paroles.

» Courbée sur ce lit de douleur, madame de Sainte-Preuve humectait les lèvres desséchées de l'auguste malade ; elle devinait sa volonté à ses moindres mouvements, et la secourait dans ses angoisses avec le zèle intelligent et tendre d'une sœur de charité qui soigne sa mère expirante. M. l'abbé Trébuquet récitait les prières des agonisants. Parfois elle les suivait avec ardeur ; mais le râle devenait toujours plus faible. Monsieur le Comte et Madame la Comtesse de Chambord, agenouillés, priaient éplorés avec toute la colonie... Un silence subit et profond glaça nos cœurs.... Au-dessus de la mourante était un

Digitized by Google

tableau représentant l'ange consolateur qui montre à Louis XVI l'éclat de la gloire céleste... Le digne prêtre leva son bras et la croix vers cette image..... unissant ainsi à la pensée de la grande expiation du Calvaire les douloureux souvenirs du 21 janvier, et le sacrifice actuel de la vertu proscrite expirant dans l'exil. Nos âmes comprirent son âme; nos cœurs répétèrent avec le sien : « Fille de saint Louis montez au ciel ! »

» Marie-Thérèse de France n'est plus !.... Elle a passé, en faisant le bien sans ostentation, en subissant toutes les douleurs sans murmure.... Les grandeurs d'ici-bas ne lui ont pas été légères. Dieu avait marqué sa place au ciel.... Que sa volonté soit faite.

» L'oraison funèbre la plus digne de cette princesse, c'est le testament où elle a retracé les pensées de son cœur. Nous en transcrivons les dispositions principales.

TESTAMENT DE MARIE-THÉRÈSE DE FRANCE.

« Au nom de la Sainte Trinité Père, Fils et » Saint-Esprit !

» Je me soumets en tout aux volontés de la

Digitized by Google

» Providence ; je ne crains pas la mort, et mal-
» gré mon peu de mérites, je m'en rapporte en-
» tièrement à la miséricorde de Dieu, lui de-
» mandant toutefois le temps et la grâce de
» recevoir les derniers sacrements de l'Église,
» avec la piété la plus fervente.

» Je meurs dans la religion catholique, apos-
» tolique et romaine, dans laquelle j'ai vécu
» aussi fidèlement qu'il m'a été possible, et à
» qui je dois toutes les consolations de ma vie.

» A l'exemple de mes parents, je pardonne
» de toute mon âme, et sans exception, à tous
» ceux qui ont pu me nuire et m'offenser, de-
» mandant sincèrement à Dieu d'étendre sur
» eux sa miséricorde, aussi bien que sur moi-
» même, et le suppliant de m'accorder le par-
» don de mes fautes.

» Je remercie tous les Français qui sont restés
» attachés à ma famille et à moi, des preuves
» de dévouement qu'ils nous est données, des
» souffrances et des peines subies à cause de
» nous.

» Je prie Dieu de répandre ses bénédictions
» sur la France, que j'ai toujours aimée, au mi-
» lieu même de mes plus amères afflictions.

Digitized by Google

» Je remercie l'empereur d'Autriche de l'asile » qu'il a accordé dans ses États à ma famille et » à moi. Je suis reconnaissante des preuves » d'intérêt et d'amitié que j'ai reçues de la famille » impériale, surtout dans des circonstances bien » douloureuses; je suis sensible aussi aux senti- » ments que m'ont manifestés un grand nombre » de ses sujets, particulièrement les habitants » de Goritz.

» Ayant toujours considéré mon neveu Henri » et ma nièce Louise comme mes enfants, je » leur donne ma bénédiction maternelle; ils ont » eu le bonheur d'être élevés dans notre sainte » religion, qu'ils y restent constamment fidèles, » qu'ils soient toujours les dignes descendants » de saint Louis! Puisse mon neveu consacrer » ses heureuses facultés à l'accomplissement » des grands devoirs que sa position lui impose! » Puisse-t-il ne s'écarter jamais des voies de la » modération, de la justice et de la vérité!

» J'institue mon neveu Henri, Comte de » Chambord, mon légataire universel.

» Je veux que mes restes soient déposés à » Goritz, dans le caveau des Franciscains, entre » mon mari et son père. On ne fera pas pour

Digitized by Google

» moi de service solennel ; on dira seulement des » messes pour le salut de mon âme. »

Suivaient des dispositions rémunératoires à plusieurs anciens serviteurs, des legs en faveur des pauvres, et des souvenirs d'affection.

Le corps de Marie-Thérèse fut déposé le lendemain, dans une chapelle ardente. Toutes les populations des environs de Frohsdorf, que l'illustre princesse avait comblées de bienfaits, vinrent témoigner de leur douleur, en s'agenouillant dans cette chapelle, et en priant avec ferveur pour celle qui avait vécu et qui était morte comme une sainte. L'affluence fut immense.

Monseigneur le nonce de Vienne, qui était venu le 15 célébrer la messe à Frohsdorf, à la réception de la nouvelle fatale, vint une seconde fois dire la messe pour le repos de l'âme de l'auguste fille de Louis XVI. Toute la ville de Newstadt assista à cette messe.

Digitized by Google

Newstadt, petite ville à dix lieues de Vienne et à trois quarts de lieues de Forhsdorf, est le point de jonction du chemin de fer de Gloutz. Cette ville renferme le dépôt de l'artillerie de l'Autriche et l'école polytechnique de l'empire.

L'empereur d'Autriche étant absent, S. A. I. Madame l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur, envoya un des archiducs ses fils pour complimenter M. le ~~comte de~~ Chambord.

Le samedi, 25 octobre, le corps de Madame la duchesse d'Angoulême fut descendu dans la chapelle du château. Une grande messe y fut célébrée. Toutes les autorités de Newstadt et un grand nombre de personnes de Vienne avaient demandé à y assister.

M. le Comte et Madame la Comtesse de Chambord partirent de Frohsdorf le dimanche 26, pour se rendre à Goritz, où le service eut lieu le mardi 28.

Le convoi de Madame la duchesse d'Angoulême était accompagné de M. le comte de Montbel, de M. le marquis et de M. le comte de Sainte-Maure; de M. le marquis de Villette; de M. le baron de Charlet, secrétaire des commandements

Digitized by Google

de l'auguste fille de Louis XVI ; de M. de Sainte-Preuve et de quatre valets de chambre.

M. le Comte de Chambord décida qu'il porterait pour son auguste tante le deuil de mère.

Ce deuil est de 6 mois.

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

Mon témoignage sur la détention de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple (1).

Je vais tâcher de retracer en peu de mots ce dont j'ai été témoin, *de visu et auditu*, dans la tour du Temple, pendant que Louis XVI et son auguste famille y étaient détenus. On a beaucoup écrit sur cet affligeant sujet, et chacun a dit ce qu'il avait vu ou entendu, comme aussi ce qu'il n'avait ni vu ni entendu; Cléry lui-même qui fit une histoire du Temple. Je ne veux pas encourir ce reproche.

On peut d'abord demander comment j'ai approché des augustes prisonniers, dans la tour du Temple, auprès desquels je me suis trouvé très-fréquemment, et notamment pendant tout le temps qu'a duré la détention de Louis XVI.

(1) Extrait d'une brochure publiée, sous ce titre, en 1825 par M. Charles Goret, ancien membre de la Commune du 10 août 1792.

Digitized by Google

J'étais membre de la fameuse Commune du 10 août 1792. Ce qui pourra paraître étonnant, c'est que je dusse mon envoi à ce poste, qui fut si périlleux, au célèbre abbé Delille et à plusieurs de ses collègues, professeurs au Collége de France, de qui j'avais l'honneur d'être connu, et qui, m'ayant envoyé chercher chez moi, dès le matin du 10 août, usèrent, lorsque je fus près d'eux, de tout l'ascendant qu'ils pouvaient avoir sur moi, pour me décider à remplacer dans ce poste M. l'abbé Cournand, leur collègue, qui y avait été nommé dans la nuit du 9 au 10 août, par la section de Sainte-Geneviève, aujourd'hui du Panthéon. Malgré ma résistance il me fallut céder, et ces messieurs, qui n'étaient pas sans influence dans la section, y obtinrent aussitôt la substitution de mon nom à celui de M. Cournand. En me remettant l'acte de nomination, ils me dirent : « Nous vous connaissons, et nous espérons que vous vous conduirez suivant nos désirs dans ce poste. » Je ne crois pas avoir trompé leurs espérances.

Me voilà donc sur les bancs du conseil général de la Commune vers les neuf à dix heures du matin du 10 août. Il est inutile de rapporter ici

Digitized by Google

ce qui s'y passait dans ces moments les plus orageux, assez de personnes en ont été témoins. C'est de là que je fus envoyé de garde, en qualité de membre du conseil général, auprès des augustes prisonniers, peu de jours après leur entrée au Temple. Ils étaient alors dans le bâtiment adossé à la tour, et dont l'escalier s'embranchait avec celui de cette tour. Il y avait quatre à cinq petites pièces, peu logeables, n'ayant en meubles que le strict nécessaire; cet appartement n'était qu'à quinze à seize pieds du sol, les fenêtres n'étaient pas grillées. Je reviendrai plus loin sur cette observation.

Je me présentai dans la pièce où était rassemblée l'auguste famille; la consigne qui m'avait été donnée était de garder le chapeau sur la tête en entrant; je commençai par violer cette consigne; elle était aussi de qualifier le Roi de *monsieur* seulement; j'avais appris que cela lui était indifférent, mais qu'il montrait de la répugnance pour le nom de Capet lorsqu'on le lui donnait; aussi jamais il n'est sorti de ma bouche en sa présence; alors il était encore revêtu de ses décorations, dont il fut dépouillé par la suite. Au moment de mon entrée, il faisait la

Digitized by Google

partie d'échecs avec Madame Elisabeth, sa sœur; je m'étais assis au fond de la pièce, dont le plafond n'était pas beaucoup plus élevé que celui d'un entresol, ce qui la rendait un peu obscure; pour paraître un peu moins décontenancé, j'avais retiré un livre d'une petite bibliothèque qui était là, comme pour m'occuper à lire. Un moment après, la Reine, qui regardait faire la partie avec ses enfants, auprès de la fenêtre, m'adressa la parole avec un air de bonté, en me disant : « Approchez-vous, Monsieur, où nous sommes, vous y verrez mieux pour lire. » Je la remerciai, en observant que la lecture m'attachait peu, sans en dire davantage; mais la vérité est que j'aurais craint d'être aperçu en obtempérant à l'invitation de la Reine, parce que je savais que des gardes nationaux, en sentinelle à la porte, pouvaient regarder par la serrure et apercevoir ce qui se passait dans l'intérieur. Déjà il avait été fait au conseil général des rapports qui venaient de cette source, et qui avaient compromis ceux qu'ils concernaient. Madame Elisabeth, tout en faisant la partie avec le Roi, paraissait s'amuser de mon embarras, fort naturel à un nouveau débarqué capable de réflé-

Digitized by Google

chir sur les vicissitudes de la vie. Voilà, me disais-je, une famille que j'ai vue au faîte de la puissance, des grandeurs et des honneurs, renfermée dans cet humble et obscur réduit, sans qu'il me soit permis de lui témoigner la moindre complaisance; tandis que jadis je me serais trouvé bien honoré, bien heureux de lui voir agréer mes soumissions. Il me semblait que Madame Elisabeth lisait dans ma pensée, surtout en lui entendant dire plaisamment en jouant : « Allons, monsieur le roi, marchez, » en parlant de la pièce qui porte ce nom au jeu de checs. Bientôt le Roi, se levant, vint à moi pour me dire qu'ils étaient dans l'usage de descendre pour aller promener sous le couvert du jardin, et qu'il fallait en obtenir la permission d'un conseil qui se tenait au Temple. A l'instant j'envoyai demander cette permission à mes collègues qui formaient ce conseil; dès qu'elle me fut parvenue, l'on se disposa à descendre. Madame Elisabeth s'approcha de moi et me dit : « Comme c'est la première fois que vous venez ici, vous ne connaissez peut-être pas, Monsieur, l'ordre et la marche; je vais vous mettre au fait : placez-vous en tête et nous vous suivrons. » Je

Digitized by Google

me conformai à la leçon de l'auguste maîtresse de cérémonies, et nous voilà en chemin. Arrivés au pied de l'escalier, la sentinelle qui y était placée me demanda s'il fallait présenter les armes; je lui répondis simplement : « Vous devez connaître votre consigne. » Comme je ne fis que passer, je ne pus voir le parti qu'elle avait pris. Parvenus sous le couvert du jardin, le Roi et Cléry, le valet de chambre, s'amusèrent à exercer le jeune prince avec un petit ballon; la Reine s'assit sur un banc, ayant à sa droite les princesses sa fille et Madame Elisabeth; j'étais à sa gauche; elle entama la conversation sur la tour qui était en face de nous, en me demandant comment je la trouvais. « Hélas! Madame, lui répondis-je, il n'y a pas de belle prison; celle-ci m'en rappelle une autre que j'ai vue dans ma jeunesse, celle où fut enfermée Gabrielle de Vergy. — Quoi! me répondit la Reine, vous avez vu cette autre prison? — Oui, Madame, repartis-je; c'est une tour encore plus considérable que celle que nous voyons; elle est située à Couci-le-Château, où je demeurais dans ma jeunesse. » Aussitôt la Reine appela son mari, qui s'approcha, et lui ayant dit ce que

Digitized by Google

je venais de rapporter, le Roi me demanda quelques détails sur la tour en question; je lui en dis ce que j'avais remarqué, et il parut satisfait; en même temps, il nous fit la description géographique de Couci-le-Château, en véritable géographe : l'on sait qu'il possédait cette science au plus haut degré. Cette promenade dura une heure ou deux, après quoi la famille demanda à rentrer; même cérémonial que pour la sortie. Le Roi se retira dans sa chambre à coucher; les princesses se rendirent dans la leur avec les enfants, et je restai seul dans la pièce d'entrée, servant de petit salon, où la famille se réunissait pour causer ou pour le jeu. Madame Elisabeth y rentra la première; elle vint s'appuyer sur le dos du siége sur lequel j'étais assis, et se mit à chanter une ariette; sa nièce survint presque aussitôt, et elle l'invita à chanter avec elle; la jeune princesse s'y refusa obstinément avec des manières enfantines. Je pris ce refus pour l'effet du sentiment de sa dignité, ou de sa trop faible connaissance de la position dans laquelle elle se trouvait, et que sentait mieux sa tante. La Reine entra dans ce moment, et Madame Elisabeth lui exposa le refus qu'elle essuyait de la jeune prin-

Digitized by Google

cesse. « Votre fille aura de la tête, lui dit-elle, et bien de la tête, je vous en assure, ma sœur; » ajouta-t-elle. Je crus remarquer que ce refus avait un peu piqué Madame Elisabeth, qui se retira avec sa nièce; la Reine resta seule, elle retira d'un petit meuble une pincée de papillottes, qu'elle vint développer devant moi, en disant : « Ce sont des cheveux de mes enfants, ils sont de tel âge. » Je remarquai qu'ils étaient tous plus ou moins blonds; la Reine les remit dans l'étidroit d'où elle les avait retirés et revint près de moi en se frottant les mains d'une essence, et en me les passant devant le visage pour me faire respirer cette essence qui avait une odeur très-suave. Le Roi était resté dans sa chambre. Le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi, et l'on se rendit dans la pièce qui servait de salle à manger. Le Roi se plaça au milieu, les princesses et les enfants à ses côtés; j'étais assis à peu de distance de la table, violant toujours la consigne qui voulait que j'eusse la tête couverte; j'étais seulement revêtu de mon écharpe; toute la famille me parut manger de bon appétit, montrant un air de tranquillité, tel qu'on pouvait le remarquer à

Digitized by Google

à Versailles, où elle était entourée, pendant un grand couvert, de tout ce qui pouvait contribuer à sa splendeur et à sa sûreté. La conversation entre la famille, pendant ce repas, ne roula que sur des choses indifférentes.

L'heure du coucher arrivée, les princesses avec les enfants se retiraient dans leur chambre, après avoir donné au Roi les marques de leur attachement, de leur tendresse et de leur respect.

Le Roi passait dans sa chambre à coucher accompagné de Cléry, je les y suivais; pendant que ce dernier faisait tous les préparatifs pour son maître, celui-ci entrait dans une petite tourelle servant de cabinet à la chambre, pour y faire sa prière; je l'y accompagnais : cet endroit n'avait qu'environ quatre pieds de diamètre, il était si resserré qu'à peine y tenait-on deux sans être gêné. Le Roi m'en fit l'observation tout en faisant sa prière dans un bréviaire, et en me mettant en mains un livre que je reconnus être l'Imitation de Jésus-Christ. Voyant que cet état de gêne contrariait le Roi, car il ajouta : « Je ne me sauverai pas, n'en ayez pas peur; » je me retirai dans la chambre où Sa Majesté rentra après avoir fait sa prière. Il se déshabil-

Digitized by Google

lait aidé par Cléry, et se couchait; je restais seul avec le Roi dans cette chambre. Je me jetais tout habillé sur un canapé pour tâcher d'y prendre un peu de repos, ce qu'il ne m'était pas possible d'obtenir; car le Roi n'était pas plutôt couché qu'il paraissait dormir d'un profond sommeil, avec un ronflement continuel et des plus extraordinaires.

Le matin, au lever du Roi, j'étais relevé de cette garde par l'un de mes collègues qui, sans doute, ainsi que ceux qui lui succédaient, voyait se passer la même chose, ou à peu près ce que j'avais vu. Ainsi la relation de l'une de ces séances, qui furent si pénibles pour moi, peut servir de comparaison avec toutes celles que mes collègues ont eu à faire en cet endroit que la famille royale n'occupa que pendant le temps qu'on mit à préparer la tour où elle fut ensuite transférée. Dire que tous ceux de mes collègues, qui eurent à remplir la même fonction, y ont tenu le même maintien que moi, c'est ce que je n'affirmerai pas.

On sait que le conseil général de la Commune était très-nombreux, et composé d'hommes de toutes les classes; on y remarquait des savants,

Digitized by Google

des hommes de lettres, des artistes, des négociants, des marchands, des artisans, depuis le cordonnier jusqu'au tailleur de pierres, et dans ce nombre il pouvait se trouver quelques hommes que le défaut d'éducation rendît peu propres à remplir dignement cette fonction, et qui cependant la remplissaient à leur tour, ou lorsque le sort les en chargeait.

Sans doute la famille royale savait remarquer, au premier abord, si ceux qui l'approchaient étaient susceptibles des sentiments que sa présence et sa situation devaient inspirer, et réglait sa conduite en conséquence.

Je vais actuellement faire la relation de ce que j'ai vu et entendu dans la tour, en y remplissant les mêmes fonctions, lorsque la famille royale y fut transférée. L'aspect de cet endroit avait quelque chose de sinistre, je n'ai point à en parler, diverses histoires sur Paris pouvant en donner la description; en un mot, c'était un monument de la puissance et du despotisme des Templiers, tel que les Jésuites pouvaient en avoir au Paraguay lorsqu'ils y dominaient (1). L'étage

(1) M. Goret était royaliste, comme tant d'autres, comme la majorité de la nation, qui se laissa dominer par

Digitized by Google

où était renfermée la famille royale était fort élevé au-dessus du sol, et hors la portée de toute escalade; la porte du premier guichet, au rez-de-chaussée, était en chêne, d'environ six à huit pouces d'épaisseur, garnie de fortes bandes de fer, de fortes serrures, et d'énormes verrous en dedans. L'escalier était peu large, plusieurs autres guichets y étaient établis jusqu'à la porte d'entrée de l'endroit où était renfermée la famille; cette porte était de fer massif, garnie de fortes serrures et aussi de très-forts verrous en dedans; elle avait environ un pouce d'épaisseur, il n'y avait en hehors qu'un petit palier qui n'aurait pu donner prise pour l'attaquer.

La première fois que j'entrai dans cette nouvelle prison, la Reine m'ayant reconnu, vint me dire : « Nous sommes bien aises de vous voir. » Cet endroit était fraîchement décoré, si l'on peut dire ainsi à propos d'une prison. La pièce d'entrée, celle où nous restions, mes collègues et moi,

une minorité violente; mais il était enfant de Voltaire, et de la philosophie du dix-septième siècle; et à ce titre, il n'aimait que fort peu les nobles, et pas du tout les prêtres. Cette remarque explique la phrase que nous venons de transcrire et quelques autres que l'on verra plus loin.

Digitized by Google

car alors nous y fûmes souvent au moins deux de garde, était tendue en papier d'architecture. Elle donnait entrée à une petite salle à manger, et à la chambre qu'occupait le Roi, dans laquelle nous ne restions pas la nuit; à côté de celle-ci était la chambre qu'occupaient les princesses et les enfants; Cléry avait la sienne ensuite. Ces locaux étaient proprement décorés et meublés; les fenêtres, dans des embrasures d'environ six pieds d'épaisseur, étaient garnies de forts barreaux de fer, avec abat-jour en dehors, de manière qu'il était impossible qu'on pût voir, des endroits élevés du dehors, l'intérieur de cette prison. Le Roi et sa famille ne montraient plus la même sérénité que je leur avais remarquée précédemment; le Roi allait et venait, se promenant de sa chambre dans la pièce d'entrée où nous restions. Il levait quelquefois les yeux au haut de la fenêtre et demandait quel temps il faisait; je l'ai vu les jeter sur une grande pancarte qui était posée en tableau dans cette même pièce, et sur laquelle étaient inscrits les Droits de l'homme; le Roi après l'avoir lue disait : « Cela serait beau, si cela pouvait s'exécuter. » La Reine était plus sédentaire dans sa chambre,

Digitized by Google

Madame Elisabeth allait et venait comme le Roi; elle tenait souvent un livre à la main. Les enfants allaient et venaient de même; mais quelle différence dans l'air et le maintien que j'avais remarqués dans toute la famille avant sa translation en cet endroit! Tout semblait présager les plus grands malheurs dont nous avons été témoins. Le père, l'épouse, la sœur s'entretenaient beaucoup moins, et plus rarement ils communiquaient entre eux; il semblait qu'ils craignaient d'aggraver leurs peines en se les représentant, situation la pire de toutes, lorsqu'on n'est plus accessible aux consolations. Les enfants ne montraient plus cet air d'enjouement qu'ils avaient conservé jusque-là; en un mot, tout se ressentait du ton sombre qu'on avait donné à cet endroit en n'y laissant pénétrer le jour que par le haut des fenêtres.

Qui avait fait prendre toutes ces précautions, dont une partie pouvait être superflue? Je l'ignore, je ne les ai pas entendu délibérer dans le conseil général, et j'ai toujours pensé qu'un parti occulte et puissant mettait la main à tout cela, à l'insu de ce conseil, et même du maire qui le présidait.

Digitized by Google

La Reine et Madame Élisabeth s'occupaient de quelques petits ouvrages dans leur chambre, et de l'éducation de la jeune princesse, comme le Roi de celle de son fils dans la sienne, éducation que la Reine ne négligeait pas non plus, car un jour que le jeune prince sortait de chez elle pour se rendre dans la pièce où je venais d'entrer, et qu'il était passé devant moi en me regardant sans me saluer, la Reine s'en étant aperçue, l'appela et lui dit d'un ton sévère : « Mon fils, retournez, et saluez monsieur en passant devant lui ; » ce qu'il fit. Cette circonstance qui peut paraître indifférente, ne l'est cependant pas, elle prouve au moins que cette mère ne savait inspirer à son fils que des sentiments bien opposés à ceux que la calomnie a voulu lui supposer depuis ; sur quoi j'aurai occasion de revenir avant de terminer. Enfin, l'espèce d'affinité qui s'était établie entre les augustes prisonniers et quelques-uns de leurs gardiens, devint moins remarquable ; mais comme nous étions alors plusieurs de garde ensemble, toujours au moins deux, ils pouvaient avoir observé le caractère de chacun, et se croire obligés de se montrer plus réservés. Cependant une fois que je me trou

Digitized by Google

vais seul, Madame Elisabeth vint me demander si je n'avais pas de journaux à leur prêter : je lui répondis que je n'en avais point, ce qui était vrai; elle m'observa que quelques-uns de mes collègues leur en prêtaient quelquefois, mais qu'elle ne voudrait pas que cela pût les compromettre. C'est, je crois, dans ce moment, que je lui appris, comme nouvelle fraîche, que Pétion venait d'être suspendu de ses fonctions de maire par le département, ce qu'elle alla aussitôt annoncer au Roi et à la Reine.

Ces petits détails minutieux, mais exacts, peuvent laisser juger quelle était la situation ordinaire des augustes prisonniers. J'en ajouterai encore quelques-uns qui compléteront le tableau de cette situation.

Quelques historiens ont parlé de deux ou trois de mes collègues, comme s'étant montrés très-zélés à se rendre utiles aux augustes prisonniers; sans doute ce zèle était très-louable, mais comme j'en ai quelquefois été témoin, je dirai qu'il était souvent indiscret, ou peu réfléchi, et que ces hommes, abstraction faite du motif qui pouvait les faire agir, firent presque toujours plus de mal à l'auguste famille qu'ils ne lui firent de

Digitized by Google

bien ; leur zèle, quelquefois imprudent, ne manquait presque jamais de frapper les oreilles du conseil général, d'où il arrivait qu'on augmentait la rigueur des mesures pour la garde des illustres prisonniers, garde dont une loi spéciale avait rendu ce conseil responsable, et il y eut même des membres dont je parle auxquels l'entrée du Temple fut interdite.

Mais comme j'ai promis encore quelques détails, je dirai qu'un jour que j'étais seul de garde, le Roi s'approcha de moi, et me demanda si je l'avais vu et le connaissais avant la circonstance qui m'amenait près de lui. Je lui répondis que je n'avais point eu cet honneur, quoique j'eusse été très-souvent à Versailles, et même dans le château. « Comment ne m'y avez-vous pas vu? — C'est, répondis-je, que je suis myope, et qu'il ne m'a jamais été possible de distinguer les personnes tant soit peu éloignées de moi. — Quelle chose vous attirait si souvent à Versailles? — Un procès que je suivais au conseil des dépêches. — Quel procès? c'était le conseil que je présidais ordinairement en personne. — Une demande de plusieurs communes de la province d'Artois, qui réclamaient contre l'exécution des lettres

Digitized by Google

patentes que les Etats de cette province avaient obtenues, et qui autorisaient le partage des communaux. — Je me souviens très-bien de cette affaire, répondit le Roi, et même les habitants ont gagné leur procès. » M. de Malesherbes entra comme cette conversation en était là, le Roi lui en fit part, et M. de Malesherbes parut se rappeler aussi ce procès; il me dit : « Comme les habitants obtinrent leur demande, ils durent être bien contents? — Oui, Monsieur, lui répondis-je, mais leur joie fut un peu troublée par le souvenir des maux encore récents qu'ils avaient endurés pendant sept à huit ans qu'avait duré ce procès. » Le Roi prit alors la parole, et dit, — ce sont ses propres expressions que je rapporte : « Ce fut M. Decouzié, évêque d'Arras, qui fit traîner cette affaire en longueur. »

Je ne pus m'empêcher de faire au Roi une réponse dont j'eus regret, parce qu'elle me parut l'avoir affecté. La voici : « Hélas! le clergé et la noblesse vous ont fait bien du mal. » Cette conversation en resta là. Le Roi rentra de suite dans sa chambre avec M. de Malesherbes.

Ce qui put surtout affecter le Roi, c'est qu'il

Digitized by Google

pouvait penser que l'Artois, étant une province frontière, il pouvait être intéressant pour lui, dans les circonstances, qu'elle lui fût favorable. Depuis il m'adressa quelquefois la parole, mais il ne me reparla point de cette affaire.

Adoucissons-en le récit par celui d'une autre visite que nous fit le Roi. Nous nous amusions quelquefois, mes collègues et moi, avec Cléry, à jouer aux dominos; il arrivait que le Roi s'approchait de nous, s'emparait des dominos dont il figurait très-adroitement de petits édifices, ce qui témoignait qu'il avait des principes d'architecture, et qu'il connaissait les lois de l'équilibre. L'on sait d'ailleurs qu'il s'était occupé de tout temps de mécanique, notamment en serrurerie, ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper aussi de sciences, de littérature; il expliquait des auteurs latins, et l'on trouva sur sa cheminée, après sa mort, un Tacite qu'il tenait souvent à la main, et dans lequel il avait laissé des remarques frappantes pour la situation où il était. On pouvait lui appliquer cet adage, *mens sana in corpore sano*. Il était de la constitution la plus forte; je ne l'ai point vu se plaindre de la moindre indisposition tout le temps que je me suis rendu près de lui.

Digitized by Google

Comme je ne fais qu'un précis, je pense que ce que j'ai exposé doit suffire pour faire sentir quelle était la position de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple, quel était leur maintien.

..... C'est pourquoi il ne pouvait qu'être impassible à ses propres malheurs, comme cela arriva. Je vais en rapporter la preuve. M. de Malesherbes, son sage conseil, était fréquemment près de lui, surtout dans les derniers temps de sa captivité; un jour, que je reconduisais cet homme vertueux comme il quittait le Roi, étant au pied de l'escalier, nous allions passer le guichet, en violant la consigne qui était d'entrer dans la pièce au bas de l'escalier pour y faire reconnaître l'identité de M. de Malesherbes, consigne à laquelle il s'était conformé en entrant ; ce respectable magistrat s'arrêta en me disant : « Il faut entrer ici pour y faire reconnaître mon identité. — Cela n'est pas nécessaire, lui répondis-je, Monsieur, en le retenant par le bras, puisque vous êtes avec moi. — Qu'importe ? me repartit-il, il ne faut jamais manquer à une consigne; » et il entra. Un tel homme était bien fait pour être un législateur sachant donner l'exem-

Digitized by Google

ple de la soumission à la loi; ensuite nous traversâmes la grande cour jusqu'à la porte de sortie du Temple, où sa voiture l'attendait; chemin faisant, nous causâmes de la situation de Louis XVI; c'était peu de jours avant le moment fatal. Voici ce que je n'ai pu oublier de cette conversation : « Je ne puis, me dit M. de Malesherbes, occuper le Roi de son affaire, l'y faire penser; toute grave qu'elle soit, il en montre la plus grande indifférence. » Voilà bien l'impassibilité dont j'ai parlé plus haut. Ce fut la dernière fois que je me rendis au Temple jusqu'à la mort du Roi.

Ce jour, de si triste mémoire, je restai chez moi jusque vers le soir, que je me rendis au conseil général; je n'y trouvai qu'un très-petit nombre de mes collègues sur les bancs, tous dans un morne silence qui ne fut rompu que par Jacques Roux, prêtre infâme, qui s'était trouvé à l'exécution, et qui avait fait le procès-verbal de mort, dont il fit lecture avec un ton de férocité. Il avait été accompagné d'un autre prêtre nommé Danjou, aussi membre du conseil.

Il est bon que l'on sache comment ces deux prêtres furent nommés, par le conseil général, là

Digitized by Google

veille de l'exécution, pour y assister. Chaumette était au bureau, il requit de nommer deux commissaires parmi les membres du conseil, pour être présents à l'exécution, et constater, par procès-verbal, la mort du Roi, parce que la garde de sa personne avait été confiée, par une loi spéciale, à ce conseil. Aucun des membres ne parut disposé à accepter cette mission. On allait nommer, par la voie du sort, lorsque les deux prêtres ci-dessus cités s'offrirent spontanément à remplir cette horrible mission, qu'aucun autre membre du conseil n'aurait peut-être voulu accepter; car, je le dis avec vérité, excepté les Chaumette, les Hébert, tous gémissaient de cette affreuse catastrophe, tous se disaient : « Pourquoi le mettre à mort? que ne l'envoie-t-on en Autriche? il n'y ferait pas plus de mal que ceux de sa famille qui y sont. » Il n'y avait qu'une voix pour ce dernier parti, et je puis dire encore, avec la même vérité, et sans prétendre excuser ce conseil des torts qu'il peut avoir eus dans quelques circonstances, qu'il prouva dans celle-ci l'amour qu'il avait dans le cœur pour le Roi, ainsi que l'avait la majorité des citoyens, et que témoigna l'avoir égale-

Digitized by Google

ment cette sentinelle dont j'ai parlé, qui, au bas de la tour du Temple, me demanda s'il fallait porter les armes lorsque le Roi y passait, témoignage du respect que cet homme conservait pour le Roi, malgré l'effervescence de ce temps, où l'on n'envoyait à ce poste que des hommes qui se montraient les plus dévoués à la révolution.

Emigrés, qui pensez avoir été les seuls dont le cœur palpitait pour le Roi que vous avez abandonné au moment du danger, qu'avez-vous à répondre à cela? Que n'êtes-vous plutôt restés dans votre patrie pour y seconder les dispositions de la majorité des citoyens? Mais j'oublie que je suis dans le conseil général, au moment que le Roi n'existe plus. J'avais eu la précaution de porter avec moi mon bonnet de nuit, dans l'espérance de pouvoir me faire envoyer au Temple, ce jour-là, auprès de la Reine et de sa famille, et je réussis à me faire nommer.

J'arrivai à ce poste, à l'étage au-dessus de celui qu'avait occupé le Roi jusqu'à sa mort, et qu'avait occupé avec lui sa famille jusqu'au moment où elle fut séparée, séparation dont je n'ai pas été témoin, parce que je n'étais pas au Tem-

Digitized by Google

ple lorsqu'elle se fit; mais je remarquai, la première fois que j'y allai ensuite, combien elle avait influé sur toute la famille ; la Reine surtout, tombée dans un état de maigreur extrême, n'était plus reconnaissable. Comme elle, Madame Elisabeth gardait un morne silence, les enfants paraissaient interdits, et le Roi parut aussi plus accablé depuis cette séparation ; mais, hélas ! il n'existait plus au moment dont je parle.

Dès que la Reine m'aperçut de sa chambre où elle était avec sa famille, elle me fit inviter par Tison, valet de chambre qu'elle avait alors, Cléry n'ayant pas eu la permission de se rendre près d'elle après la mort du Roi ; la Reine me fit inviter, dis-je, à m'approcher, ce que je fis aussitôt; elle était avec Madame Élisabeth et les enfants, autour d'un guéridon, tous fondaient en larmes. « Madame, dis-je à la Reine, d'une voix tremblante, vous avez à vous conserver pour votre famille. » C'est tout ce que je pus lui dire ; elle n'interrompit ses sanglots que pour prononcer ces paroles : « Nous savons le malheur qui nous est arrivé, nous en avons entendu ce matin tous les apprêts, le mouvement des hommes et des chevaux ; notre malheur est

Digitized by Google

certain, et nous désirons avoir des habits de deuil. » Ne pouvant dissimuler, je ne prononçai que quelques paroles entrecoupées : « Hélas ! Madame... hélas ! Madame... » Je me retirai en assurant à la Reine que j'allais m'occuper du deuil qu'elle désirait : « Le plus simple, » ajouta-t-elle.

Rentré dans la pièce où je restais, je me mis à écrire cette demande au conseil ; la Reine arriva près de moi et me dit qu'elle désirait avoir, pour faire ce deuil, une ouvrière dont elle me donna le nom et l'adresse ; dès le lendemain, la demande de la Reine fut accordée. Je me retirai sur le soir, ne laissant auprès de la famille que le valet de chambre et sa femme. Je me rendis de suite auprès de Cléry, retiré dans une des chambres du bâtiment adossé à la tour, et dont j'ai parlé ; il avait été mis là comme aux arrêts, le matin, au moment où il fut séparé du Roi. Je le trouvai aussi fondant en larmes et déplorant la perte de son bon maître. Que dire en pareil cas ? J'étais fort embarrassé pour faire admettre à Cléry quelques paroles de consolation ou de condoléance.

L'on vint me chercher pour me rendre au

Digitized by Google

souper; ne voulant pas laisser Cléry seul, je l'engageai à venir avec moi, ce que j'obtins avec beaucoup de peine. Il se plaça à table en face de moi, il ne voulut prendre que peu de chose. Le général Santerre et quelques officiers de son état-major survinrent et se placèrent aussi à table. Le premier se mit à raconter, avec un sang-froid sans égal, comment l'exécution avait eu lieu, sans en omettre aucune circonstance, pas même celle du roulement qu'il avait ordonné, lorsque le Roi voulut parler au peuple; et en ajoutant que l'exécuteur paraissant indécis, il lui avait dit fortement : « Fais ton devoir. »

Cette conversation, bien faite sans doute pour affliger ceux qui, avec une âme un peu sensible, l'entendaient, affecta sensiblement Cléry; aussi lui fis-je signe de se lever : il se rendit aussitôt dans sa chambre où je le suivis, et je passai la nuit près de lui. Plusieurs fois il fut près de se trouver mal; j'employai, pour le soulager, quelques spiritueux qui se trouvaient là. Tout ce que je pus entendre de lui furent ces paroles : « Hélas ! mon bon et cher maître se serait sauvé s'il l'eût voulu, il n'y a que quinze à seize pieds des fenêtres de cet endroit jusqu'au sol;

Digitized by Google

tout avait été préparé pour le sauver pendant qu'il y était encore, mais il s'y refusa, parce qu'on ne pouvait sauver sa famille avec lui : « Voilà, disait-il, en me le montrant, son bréviaire qu'il m'a laissé avec sa montre et quelques petites choses. » Mais Cléry paraissait attacher le plus grand prix à ce bréviaire, qu'il disait être dans l'intention d'offrir au pape : je ne sais s'il a exécuté ce dessein.

Je quittai Cléry le matin que ma garde finissait. Peu de temps après, je retournai encore au Temple, auprès des princesses que je trouvai toujours dans la plus grande affliction ; elles ne voulaient pas descendre, pour prendre l'air, ainsi qu'on le leur proposait. Je représentai à la Reine que cela était nécessaire pour sa santé et celle de sa famille, et surtout de la jeune princesse qui était incommodée depuis quelque temps. « Nous ne voulons pas passer, répondait la Reine, devant la porte de l'endroit d'où mon mari n'est sorti que pour perdre la vie. » Alors je lui proposai de monter au haut de la tour où il y avait une galerie circulaire, et je l'y déterminai ; je fis transporter des siéges et l'on monta.

Cette galerie était entourée d'un parapet d'en-

Digitized by Google

viron quatre pieds de hauteur, elle n'avait guère que deux pieds de largeur; aux quatre coins étaient de petites tourelles dans lesquelles les siéges avaient été placés. Dès que le public des environs nous aperçut, il se forma des groupes dans les endroits d'où on nous voyait le plus facilement. Le jeune prince montrant le désir de regarder au-dessus du parapet, la Reine m'invita à le prendre dans mes bras. « Mon Dieu! Madame, lui observai-je, je désirerais bien vous satisfaire, mais le public qui nous voit, et qui me remarquera, pourrait s'en agiter. — Je n'y pensais pas, repartit la Reine, vous avez parfaitement raison. »

Les princesses restaient aussi longtemps qu'elles le désiraient sur cette promenade étroite où elles continuèrent de se rendre chaque jour, lorsque le temps le permettait. J'allai, par la suite, moins fréquemment au Temple, parce que beaucoup de mes collègues demandaient à y être envoyés, et mon tour arrivait moins fréquemment; j'étais, en outre, obligé de me rendre assez souvent à la commission de police et surveillance dont je faisais partie. Ce que j'ai remarqué jusqu'au dernier moment où je me suis

Digitized by Google

rendu près des princesses, c'est que les repas leur étaient servis peut-être moins splendidement que du temps du Roi, quoique rien n'y manquât. Elles donnaient au jeune prince le rang et la prééminence qu'avait eus le roi. Tout ce qu'elles désiraient leur était procuré par ce Simon, dont quelques historiens de cette époque ont parlé. Cet homme était membre du conseil général de la Commune qui l'avait envoyé à poste fixe au Temple, pour y remplir en quelque sorte les fonctions de factotum ; c'était un malheureux cordonnier, sans éducation ni instruction, mais qui ne paraissait pas d'un caractère aussi méchant que des historiens ont voulu le peindre. Les princesses le faisaient appeler assez souvent pour avoir ce dont elles pouvaient avoir besoin ; il paraissait devant elles d'un air délibéré : « Que désirez-vous, Mesdames? » leur disait-il ; et aussitôt il cherchait à les satisfaire. Si ce qu'elles demandaient ne se trouvait pas dans les magasins du Temple, il courait chez les marchands. J'ai entendu la Reine dire : « Nous sommes fort heureuses de ce bon monsieur Simon qui nous procure tout ce que nous demandons. » Un jour, comme il avait dit que sa

Digitized by Google

femme était malade à l'Hôtel-Dieu, la Reine lui en demanda des nouvelles : « Dieu merci, elle va mieux, répondit-il, en ajoutant : C'est un plaisir de voir actuellement les dames de l'Hôtel-Dieu, elles ont bien soin des malades ; je voudrais que vous les vissiez, elles sont aujourd'hui habillées comme ma femme, comme vous, Mesdames, ni plus ni moins. »

Les princesses paraissaient s'amuser de la naïveté de cet homme, auquel, par la suite, Robespierre, après s'être emparé du Temple, fit, dit-on, jouer un rôle affreux auprès du jeune prince, ce dont je n'ai rien vu, n'étant même plus membre du conseil général à cette époque depuis un certain temps (1).

..... L'une des journées des massacres de septembre (2), on vint annoncer à la Commune

(1) Nous n'avons rien voulu changer à ce passage, qui est en contradiction avec les documents et les témoignages les plus authentiques. Lorsque M. Goret écrivit sa brochure, engagé dans l'opposition libérale dirigée contre la monarchie, il est évident qu'il céda souvent au désir d'amoindrir les crimes des hommes de la révolution, tout en les reconnaissant et tout en les détestant au fond.

(2) Nous avons supprimé ici plusieurs pages relatives aux journées de septembre, et étrangères par conséquent

Digitized by Google

que la princesse de Lamballe venait d'être l'une des victimes, et que des forcenés se rendaient au Temple, portant au bout d'une pique la tête de la princesse. Le conseil en frémit, et garda le silence. L'un de ses membres, nommé Daujon, artiste sculpteur, était au Temple; il voit arriver cette multitude effrénée au-devant de laquelle il se rend; il ne peut l'empêcher de pénétrer jusqu'au bâtiment adossé à la tour, dans lequel était renfermé le Roi et sa famille, et dont les fenêtres, sans être grillées, n'étaient qu'à quinze ou seize pieds du sol. La multitude vociférait, enfin elle faisait craindre l'effet de sa fureur en menaçant de pénétrer dans l'intérieur. Daujon, revêtu de son écharpe, monta aussitôt sur un tas de pierres qui se trouvait au bas de la fenêtre, il se mit à haranguer la multitude, et il le fit de manière à la contenir; il avait une forte voix, un regard imposant. « Que voulez-vous? Que demandez-vous? dit-il aux forcenés; est-ce le tyran? il est là, qui peut en douter? Vous

à notre publication. Dans ces pages Goret cherche à prouver que la majorité de la Commune fut étrangère aux massacres, qu'elle les désapprouva même, et il les attribue uniquement à Marat et à ses suppôts.

Digitized by Google

commettriez le plus grand des crimes si vous osiez attenter à sa personne. Il ne nous appartient pas, il appartient à la loi qu'il ne vous est pas permis de violer. Retirez-vous, car vous passeriez sur le corps de votre magistrat avant de violer la loi. »

Ces paroles, prononcées avec l'accent de l'homme le plus déterminé à faire face à l'orage, imposèrent aux forcenés et les déterminèrent à se retirer. Daujon les suivit jusqu'à la porte de sortie du Temple, et dès qu'ils l'eurent passée, s'étant aussitôt procuré un ruban aux trois couleurs, ruban qui, comme on le sait, avait alors une certaine vertu sur l'esprit du peuple, le tendit au-devant de la porte du Temple qu'il laissa ouverte. « Franchissez cette barrière si vous l'osez, » dit-il à la multitude qui se retira. Dès que Daujon fut de garde auprès du Roi qui se rappela la scène qui s'était passée, le Roi lui dit : « Vous nous avez sauvé la vie, nous vous en remercions ; vous n'avez dit que ce qu'il fallait dire dans une telle circonstance. »

La bonté du caractère et du cœur de Louis XVI va se peindre dans le peu de mots qui suivent. Le Roi sortant de sa prison pour n'y plus ren-

Digitized by Google

trer, accompagné de ceux qui le conduisaient au martyre, descendait l'escalier; il y rencontra Mathé qui, remplissant les fonctions de concierge, allait sans doute fermer la porte de l'endroit d'où sortait le Roi, qui le reconnut, comme s'étant souvent présenté devant lui pour demander s'il ne désirait rien. Un jour que le Roi était assis devant la cheminée, Mathé, sans plus d'égard, se plaça à côté de lui, en tendant la jambe et posant le pied sur l'un des tisons. Ce maintien put ne pas plaire au Roi, qui alors dit à cet homme : « Mathé, j'ai besoin d'être seul, laissez-moi. » Celui-ci parut choqué de ces paroles et se retira; le Roi ne le vit plus reparaître. Mais le Roi se rappelant sans doute sur l'escalier, à la rencontre de Mathé, la circonstance que je rapporte, et qui avait pu décider ce dernier à ne plus reparaître comme de coutume; le Roi, dis-je, s'arrêta, et, adressant la parole à Mathé, lui dit : « Mathé, est-ce que vous m'en voudriez? pour moi je ne vous en veux pas, » et lui prenant la main pour se la porter à l'endroit où le cœur bat, il ajouta avec l'accent de la bonté : « Tenez, portez plutôt là votre main. »

Nos orateurs évangéliques pourraient-ils citer

Digitized by Google

un exemple plus frappant de bonté et de douceur?

Je tiens cette relation de Daujon lui-même, et de quelques-uns de ses collègues qui étaient présents, et furent témoins de ces événements. Je crois que Cléry parle de Daujon dans son Histoire du Temple, mais d'une manière à le présenter comme n'étant pas partisan du Roi, ou ne l'aimant pas : sans doute parce qu'il avait employé dans sa harangue un terme révolutionnaire, en parlant du Roi qui ne s'en était pas offensé, et qui avait su l'apprécier, en observant à Daujon qu'il n'avait dit que ce qu'il fallait dire dans une telle circonstance. Ce fut ce même Daujon qui tint la plume, et remplit les fonctions de secrétaire, lorsqu'on fit subir dans le Temple un interrogatoire au jeune prince, au sujet des propos calomnieux et infâmes qu'on avait répandus sur le compte de la Reine. Voici, mot pour mot, ce que Daujon me rapporta de cet interrogatoire, et j'observe que je le regardais comme un homme digne de foi.

Le jeune prince, me dit-il, était assis sur un fauteuil, il balançait ses petites jambes dont les pieds ne posaient point à terre. Interrogé sur les propos en question, on lui demanda s'ils

Digitized by Google

étaient vrais; il répondit par l'affirmative. Aussitôt Madame Élisabeth, qui était présente, s'écria : « O le monstre ! » Pour moi, m'ajouta Daujon, je n'ai pu regarder cette réponse de l'enfant comme venant de lui-même, je ne l'ai regardée, ainsi que tout l'annonçait, dans son air inquiet et son maintien, que comme lui ayant été suggérée, et le résultat de la crainte des châtiments ou mauvais traitements dont on avait pu le menacer s'il ne la faisait pas. J'ai pensé que Madame Élisabeth n'avait pu s'y tromper non plus, mais que la surprise de cette réponse de l'enfant lui avait fait jeter son exclamation.

Daujon était un homme d'une énergie extraordinaire, qui rappelait encore à cette époque celle qu'avaient montrée un certain nombre de ses collègues, dans le conseil général de la Commune, à sa naissance; mais je ne l'ai jamais vu enclin à des actes de méchanceté comme il s'en faisait tant dans les temps orageux de la révolution; au contraire, il n'était, ce qu'on appelait dans le temps, qu'un chaud patriote, mais sans haine et sans sentiment de vengeance; et je l'ai connu assez pour avoir toute confiance dans les déclarations qu'il m'a faites, sur quel-

Digitized by Google

quées circonstances dont je n'avais pas été témoin, et ses déclarations sur ce dont il s'agit, celles d'un chaud patriote pourraient être du plus grand poids, si les calomnies qui avaient été répandues sur le compte de la Reine, et qui se détruisent d'elles-mêmes, en avaient besoin.

Daujon est mort il y a plusieurs années, après avoir rempli pendant quelque temps, sous Bonaparte qu'il n'aimait pas, les fonctions de commissaire national auprès d'une municipalité de Paris. Daujon, qui n'était plus membre du conseil général, échappa au 9 thermidor; il était, à cette époque, en prison comme suspect. Robespierre l'y avait fait jeter; ce qui n'est pas étonnant, parce que ce monstre redoutait tous les hommes qui montraient de l'énergie et qui ne pliaient pas sous son joug.

Pour moi, j'ai échappé à cette époque, parce que j'étais alors en mission, en qualité d'agent du ministre de l'intérieur et de la commission des approvisionnements pour les subsistances de la ville de Paris. Voilà comme j'échappai aux ravages du gouvernement révolutionnaire, et la Providence m'a laissé assez de vie pour mettre ce précis sous les yeux du public.

Digitized by Google

II.

Mémoire pour Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon, fille de Louis XVI, ci-devant Roi des Français, détenue à la tour du Temple, ou l'on trouve des anecdotes curieuses et inconnues jusqu'à ce jour, sur le traitement de Marie-Antoinette dans les prisons de la Conciergerie, et de ses enfants dans la tour du Temple (1).

> Il est nuit; je suis délaissée sur cette colline, où se rassemblent les orages. J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne, le torrent enflé par la pluie rugit le long du rocher. Je ne vois point d'asile où je puisse me mettre à l'abri. Hélas! je suis seule et délaissée.
>
> OSSIAN, *Chants de Selma.*

Elle était née d'un sang qui fut auguste, s'il est vrai que les vœux et le respect des nations puissent imprimer un caractère sacré: elle était la fille chérie des peuples et des rois; et à seize ans, elle périt de souffrance et de misère (2) au

(1) Ainsi que nous l'avons dit au chapitre X, ce mémoire est de M. de Beaulieu, qui le publia en 1795.

(2) On est encore loin d'avoir une idée de toutes les barbaries qui ont été exercées dans les prisons, sous l'empire des derniers tyrans, et particulièrement envers les mem-

Digitized by Google

fond d'une obscure prison. Cinq à six portes de fer, des canons, des soldats, des guichetiers fa-

bres de l'ancienne famille royale; il est probable même que le gouvernement actuel est loin d'avoir connaissance de tant d'atrocités. Lorsque Marie-Antoinette d'Autriche fut traduite à la Conciergerie, on la plaça dans une chambre (la chambre appelée du conseil) qui est regardée comme la plus malsaine de cette affreuse prison, dans tous les temps humide et infecte. Sous prétexte de lui donner quelqu'un à qui elle pût demander ce dont elle pouvait avoir besoin, on lui envoyait, pour lui servir d'espion (de mouton en termes de prison) un homme d'une figure et d'une voix effroyables, qui était chargé d'ailleurs dans la Conciergerie des travaux les plus dégoûtants et les plus malpropres. Cet homme se nommait Barassin, voleur et assassin de profession, qui avait été condamné à quatorze années de fers, par jugement du tribunal criminel. Le concierge, qui avait besoin d'un chien supplémentaire qui eût la parole, avait obtenu que Barassin, coquin très-intelligent, resterait à la Conciergerie, où il tiendrait son banc de galérien : tel était l'honnête personnage qui tenait lieu de valet de chambre à celle qui fut reine de France. Cependant, quelque temps avant sa mort, on lui avait ôté son officieux, le voleur de grands chemins, et on avait placé dans l'intérieur de sa chambre une sentinelle (un gendarme) qui veillait jour et nuit autour d'elle, et dont elle n'était séparée, même pendant son sommeil, sur un lit de sangle, que par un mauvais paravent tout en loques. La fille des empereurs romains avait, dans ce séjour affreux, pour tout vêtement, une mauvaise robe noire, des bas troués, qu'elle était

Digitized by Google

rouches, des dogues furieux, défendent sans cesse la tour effroyable, où gémit une malheu-

obligée de raccommoder tous les jours, pour ne pas être exposée nue aux regards de ceux qui venaient la visiter, et point de souliers. Tel a été le sort de Marie-Antoinette, devant qui toute l'Europe a fléchi le genou, à qui tous les honneurs qui puissent être rendus à une mortelle ont été prodigués, pour qui tous les trésors du monde ont été ouverts.

Après la mort de leur mère, ou sa sortie du Temple, les deux enfants de Louis XVI furent totalement abandonnés ; on les laissait sans linge, et c'est, dit-on, l'excès de la malpropreté qui a engendré la maladie de peau, et ensuite les ulcères dont l'un deux vient de mourir. Voici un fait qui a été attesté par un des fonctionnaires publics de l'ancienne Commune de Paris, qui fut emprisonné au Luxembourg environ un mois ou six semaines avant le 9 thermidor. On avait retiré à ces enfants toute espèce de gardes et de soins intérieurs ; ils étaient seuls, chacun dans une chambre où personne n'avait accès, pas même pour faire leur lit, retirer ou balayer les ordures. On leur faisait passer leurs repas par une espèce de tour qu'on avait pratiqué à chacune de ces chambres. On les appelait brusquement lorsqu'on leur apportait à manger ; on plaçait les mets dans ce tour, et on leur faisait rapporter les plats vides qu'on leur avait fournis la veille.

Le petit garçon se couchait au milieu des ordures, comme un pauvre animal, sur un lit qui n'était jamais remué, jamais fait, car il n'en avait ni la force, ni la raison. Sa jeune sœur, au contraire, balayait tous les jours sa chambre, en jetait les ordures avec soin, se tenait propre,

Digitized by Google

reuse enfant, dont toute la puissance, dont la seule force est dans ses charmes et ses pleurs,

et faisait sa toilette même autant qu'il lui était possible de la faire, dans une affreuse prison où on la laissait manquer du plus absolu nécessaire.

Cette cruauté envers des enfants infortunés par la captivité la plus dure, plus infortunés encore par les soins recherchés qu'on avait eus pour eux, par les honneurs de toute espèce qu'on leur avait rendus, par le respect profond qu'on leur avait témoigné, n'est pas la seule qu'on ait exercée; en voici une d'une espèce unique, qui appartient aux membres de la Commune, à ce chef-d'œuvre de la démocratie, qui devait fixer à Paris toutes les libertés civiles et politiques, toutes les vertus, toute la gloire de la superbe Rome, tous les arts, toute l'urbanité de la Grèce. Après la retraite du fameux Simon, savetier de son métier, et gouverneur du jeune fils de Louis XVI, deux hommes, ou plutôt deux dogues de cette Commune, veillaient jour et nuit autour de la chambre de cet enfant. Dès que le jour cessait, on lui ordonnait de se coucher, parce qu'on ne voulait pas lui donner de lumière. Quelque temps après, lorsqu'il était plongé dans son premier sommeil, un de ces cerbères, craignant que le diable ou les aristocrates ne l'eussent enlevé à travers les voûtes de sa prison, lui criait d'une voix effroyable : « *Capet! où es-tu? dors-tu?* — Me voilà, disait l'enfant moitié endormi et tout tremblant.—Viens ici, que je te voie. » Et le petit malheureux d'accourir tout suant et tout nu : — « Me voilà, que me voulez-vous?—Te voir; va, retourne te coucher : *housse.* » Deux ou trois heures après, l'autre brigand recommençait le même manége, et le pauvre enfant était obligé d'obéir.

Digitized by Google

Français! rendez à la lumière, rendez à la vie cette intéressante victime. La fille du plus puissant monarque du monde étend ses bras vers ceux que son père appelait ses sujets; elle est suppliante devant vous. Que vous a-t-elle fait pour être traitée avec tant de cruauté? Quels sont donc ses crimes? Quel mal vous a-t-elle fait, et quel mal peut-elle vous faire? Élevez la tête, et voyez ce qu'elle fut; baissez vos regards, et voyez ce qu'elle est, où elle est.

Le jour de sa naissance fut pour vous un jour de triomphe et d'allégresse. Dans tous vos temples vous répandîtes des bénédictions sur elle, vous fîtes des vœux pour son bonheur; et dans les mêmes lieux, dans ces asiles sacrés, on a versé des malédictions, on a distillé l'opprobre, l'ignominie. D'un bout de la France à l'autre, vous avez cueilli des fleurs pour en couvrir son berceau. Marie-Thérèse de Bourbon était pour vous *Madame première*, elle était votre princesse dans un temps où elle n'avait besoin que des soins de sa nourrice, et les premiers jours de son adolescence sont enveloppés de toutes les chaînes, de toutes les vexations que jamais put imaginer le despotisme le plus barbare et le plus

Digitized by Google

hideux. Elle était adorée, lorsqu'elle était muette et insensible ; aujourd'hui qu'elle est active et belle, qu'elle naît au sentiment, Marie-Thérèse est persécutée et proscrite!...

Vous l'éleviez pour assurer votre gloire et votre prospérité, elle devait resserrer les nœuds qui pouvaient vous allier aux puissances étrangères ; déjà les peuples et les rois, enchantés de ses attraits naissants, se disputaient l'honneur de ceindre du diadème sa tête rayonnante de gloire ; et depuis!... le dernier des misérables n'eût osé la prendre pour épouse! Quel déluge de calamités a fondu sur la tête de cette innocente ! Vous l'avez précipitée dans un abîme creux, dans un gouffre sans fond. Tout ce qu'elle avait de cher et de protecteurs au monde a été arraché du plus haut degré d'élévation où un mortel puisse atteindre, frappé par vous et immolé devant elle.

Marie-Thésèse, la fille des rois, est restée seule au milieu des ténèbres, des tombeaux et des ombres de sa déplorable famille. Français! rendez-lui la liberté, rendez-lui le bonheur, si un tel bienfait est encore en votre puissance. Quelle vengeance avez-vous à exercer contre elle?

Digitized by Google

quels crimes a-t-elle commis? quels crimes pouvait-elle commettre? quel mal vous a-t-elle fait? Républicains ou royalistes, qui que vous soyez qui la retenez prisonnière, parlez, répondez : si vous êtes républicains, vous voulez avant tout être justes, et vous ne voulez pas non plus cesser d'être Français, c'est-à-dire, braves, humains et généreux; si vous êtes justes, vous ne pouvez punir un enfant des fautes de ses parents; car vous avez établi que les délits ne peuvent être que personnels : telles sont les bases premières qui doivent fonder le système républicain ; il ne doit pas plus y avoir d'hérédité de délits que d'hérédité de gloire. Si, dans ce nouvel ordre de choses, on pouvait avoir d'autres principes, on pouvait suivre des maximes opposées, vous le rejetteriez avec effroi.

Si, pour être d'accord avec vous-mêmes, vous ne pouvez punir la jeune enfant de Louis XVI pour les fautes de ses parents, vous ne pouvez pas non plus la punir pour ses délits particuliers, car elle est encore dans l'âge où on ne peut être coupable, où on ne peut faire de mal à personne.

Enfin, quel mal peut-elle vous faire? Tous

Digitized by Google

ceux auprès desquels elle pourrait se réfugier, dont elle pourrait solliciter la vengeance contre ses persécuteurs, sont eux-mêmes errants et fugitifs sur une terre étrangère, et dans l'impossibilité de vous nuire; d'ailleurs, pour être portés à cette vengeance que vous pourriez redouter, vous savez qu'ils n'ont besoin ni des pleurs, ni des cris d'un enfant.

Craignez-vous jusqu'à son déplorable abandon? Craignez-vous que, rendue à la liberté, elle n'excite plus vivement encore, par son nom, par ses malheurs, par ses charmes, l'affection et l'intérêt de ceux qui peuvent regretter la monarchie? Craignez-vous que ces royalistes ne la prennent pour point d'appui, qu'ils ne se précipitent autour d'elle, et l'élevant sur un pavois, ils ne la reconnaissent pour leur reine, et ne parviennent ainsi à vous accabler?

Mais vous savez que l'espoir du retour des rois en France ne peut se fixer sur une femme; que, suivant la loi salique, qui est le seul point où les partisans de l'ancienne monarchie puissent se rallier, s'il n'existait plus d'héritiers mâles de la famille régnante, il faudrait, sans faire atten-

Digitized by Google

tion aux femmes qui pourraient exister encore, aller chercher le monarque parmi les pairs du royaume.

Ainsi, vous voyez qu'une femme ne peut servir de point de réunion aux royalistes que vous redoutez; elle pourrait tout au plus vous faire reconnaître ceux qui seraient assez insensés pour le croire et vous fournir l'occasion de les accabler.

Si vous êtes royalistes, dans toutes les suppositions qu'on peut faire dans cette hypothèse, la liberté de la fille de Louis XVI, dans quelque lieu du monde que vous la placiez, ne peut être un obstacle à vos projets. Il est difficile même de faire une supposition, où, dans ce dernier cas, elle pût vous être utile.

Ainsi, royalistes ou républicains, qui que vous soyez, vous ne pouvez, sans insulter la justice, sans outrager l'humanité, sans vous déclarer les complices des barbares que vous envoyez à l'échafaud, retenir plus longtemps cette infortunée dans les fers. Jetée du faîte des grandeurs dans cet état d'abjection, seule, abandonnée de tout être vivant, ou ne voyant que des monstres im-

Digitized by Google

purs, dont l'existence est un reproche à la nature qui put les enfanter ; considérez, si vous pouvez, sans frémir, toute l'horreur d'une telle situation ; voyez s'il est possible de suivre une plus déplorable destinée. Français, on ne vous rappelle point ici les égards, les soins délicats que vous avez toujours eus pour un sexe aimable, faible et timide ; on ne vous rappelle point cette générosité sublime, signe distinctif de votre haute bravoure, de cette générosité qui vous prescrivait de tendre une main secourable à l'adversaire que vous aviez vaincu, à le regarder comme votre ami ; on vous demande justice pour une femme de seize ans, belle, dit-on, comme la rose qui vient d'éclore, pour une femme de seize ans, qu'on retient ensevelie sous d'énormes verrous, sous la garde d'une multitude d'hommes armés dans le silence de la terreur et de l'effroi, et avec autant de précaution que le tyran le plus odieux et le plus redouté ; on vous demande justice pour une enfant de seize ans, détenue captive à douze ans, à qui l'on ne peut supposer d'autre tort que de descendre d'une suite de rois dont vous fûtes idolâtres. Si cet amour fu un crime, rougissez de votre faiblesse,

Digitized by Google

mais devez-vous punir ceux qui en furent l'intéressant objet? O Français! ressemblerez-vous toujours à cet enfant, aussi injuste qu'insensé, qui se plaît à faire voler en éclats l'innocente poupée qui fit ses plus chères délices?

Digitized by Google

III.

Opinion d'un Français, sur la détention de Marie-Thérèse-Charlotte Bourbon, fille de Louis XVI, ci-devant Roi des Français (1).

En vain toutes nos tribunes retentissent d'invocations à la liberté ; la beauté et l'innocence sont dans les fers ; il n'est point de liberté, point de république ; les rives de la Seine qui répètent nos chants de triomphe, ne sont pour l'homme juste que les rives sauvages de l'Orénoque ; et nos hymnes à l'humanité ne sont que les cris du crocodile qui essaie d'imiter la voix humaine pour attirer dans ses piéges le voyageur égaré. Marie-Thérèse-Charlotte, fille de Louis XVI, ci-devant Roi des Français, celle qui naguère fixait les regards éblouis de la France, respire dans l'affreuse solitude des cachots. Ames sensibles de tous les pays, réunissez-vous à moi pour la plaindre et pour la défendre, pour pleurer sa

(1) Cet appel à l'opinion publique est de M. Michaud l'aîné, et fut publié en même temps que le Mémoire de M. de Beaulieu.

Digitized by Google

perte ou pour obtenir sa liberté. Elle était née au pied du trône, environnée des illusions que l'opinion des peuples avait consacrées ; quatorze siècles semblaient l'avoir devancée pour préparer les jours de sa félicité : mais le destin qui se joue des grandeurs humaines a fait signe au sombre génie des révolutions de renverser le trône à l'ombre duquel s'élevait son enfance. Ce lis qui croissait à l'abri des orages courbe sa tête dans la poussière du désert et meurt sans fixer les regards de ceux qui aimaient à le voir, loin des lieux dont il fut l'ornement et la gloire.

Repoussée du sein de la fortune, elle s'est réfugiée dans l'âme des hommes vertueux et dans le sein hospitalier de l'humanité : un nouveau trône s'est élevé pour elle sous les débris du trône des rois ; elle fut belle autrefois de l'éclat des grandeurs, elle est plus belle aujourd'hui de son infortune, semblable à ces étoiles qui jettent une plus vive lumière en tombant de la voûte des cieux.

C'est cette puissance de la vertu malheureuse que j'invoque aujourd'hui au tribunal de la puissance législative ; c'est l'empire de l'humanité que j'invoque devant l'empire des lois. Quel en-

Digitized by Google

chaînement de désastres et de revers ! Chaque instant qui s'écoule amène une nouvelle calamité ; la destinée de Marie-Thérèse-Charlotte était de voir dans chaque événement sinistre le présage d'un événement plus sinistre encore. Au 10 août, le palais des rois s'ébranle dans les horribles convulsions de la guerre civile : poursuivie par les cris d'un peuple en fureur, elle traverse les ruines du trône, et elle se réfugie, à travers les baïonnettes, au bruit du canon, dans le sein d'une assemblée qui appelait la vengeance nationale sur la tête de son père. Bientôt elle est arrachée de cette première prison pour être conduite, avec sa famille, dans la bastille où elle gémit encore. A peine était-elle arrivée au Temple, que l'horrible tocsin du 2 septembre se fit entendre autour de cette demeure ; les têtes sanglantes de ses amis, de ses serviteurs fidèles, sont portées en triomple ! O dieux ! ce n'est plus un trône, c'est un tombeau qu'elle vous demande ! Mais non, trop malheureuse fille, avant de mourir, tu verras expirer ta mère, ton père ! tu dois souffrir la mort dans tous ceux qui te furent chers et qui veillèrent sur ton berceau.

Digitized by Google

En entrant dans les cachots du Temple, ne devait-elle pas croire être descendue dans la plus sombre demeure des enfers? Des hommes à moustaches menaçantes, des geôliers farouches, des bourreaux couverts du sang de sa famille, des commissaires (1), dont la mission était d'insulter à la vertu malheureuse, avaient remplacé ces hommes polis et affables que l'illusion de sa naissance avait autrefois rassemblés autour d'elle. Depuis trois années, elle n'entend (2) plus

(1) On connaît les affreuses paroles de Chaumette, lorsqu'un commissaire du Temple vint faire à la Commune un rapport sur la santé de Marie-Thérèse-Charlotte Bourbon : elle avait des dartres au visage. « Ce serait un crime, dit le commissaire, que de laisser gâter une peau qui est un chef-d'œuvre de la nature....—*Et la peau des serpents est aussi un chef-d'œuvre de la nature*, » répliqua le farouche antropophage, qui présidait alors le conseil général de la Commune de Paris. A de pareils traits on regarde autour de soi avec horreur, et l'on frémit de tenir à l'espèce humaine.

(2) La prison du Temple a été tellement environnée du mystère, que les prisonniers ont toujours ignoré les plus grands événements. Depuis quelque temps, et surtout depuis la chute de Robespierre, ils étaient traités avec plus d'égards. Le fils de Louis XVI, dans les derniers instants de sa vie, se félicitait, auprès d'un commissaire, d'être mieux traité dans sa prison; il faisait en même temps des plaintes très-vives sur son ancien instituteur,

Digitized by Google

que les orages qui grondent autour de son cachot, que le bruit du tambour, que le canon d'a-

Simon, qui le faisait couvrir de haillons et le maltraitait de toutes les manières. « *Que lui feriez-vous*, lui dit le commissaire, *si vous deveniez roi? — Je le ferais punir pour l'exemple*, » répondit le jeune Capet. Depuis deux ans, il n'avait eu des rapports qu'avec Simon, il ne connaissait que Simon dans l'univers : il ne savait pas qu'il était mort avec les complices de Robespierre.

On ne saurait croire jusqu'à quel point les décemvirs et leurs agents avaient poussé la scélératesse à l'égard de ces malheureux enfants, sur lesquels la postérité la plus reculée versera des larmes. La femme de Simon, qui était la gouvernante du Temple, comme son mari en était le gouverneur, employait tous les moyens que lui donnait son ministère pour corrompre le cœur du fils de Louis XVI : elle le forçait à chanter la chanson de la Carmagnole, dont le premier couplet commence ainsi :

Madame Veto avait promis
De faire égorger tout Paris.

La gouvernante avait ajouté à cette chanson des couplets infâmes, qu'elle faisait apprendre à son élève. On ne voulait pas qu'il fût plus qu'un homme, on voulait en faire moins qu'un homme; on craignait qu'il fût un roi, on en faisait un polisson. C'est ainsi que le Temple était devenu une maison de corruption, où les poisons d'une autre Circé métamorphosaient les hommes en animaux immondes. Ce malheureux enfant avait une figure céleste; mais il avait le dos courbé, comme accablé du fardeau de la vie : il avait perdu presque toutes ses facultés morales;

Digitized by Google

larmes, que le son effrayant du tocsin, qui retracent sans cesse à ses yeux l'image funèbre de la guerre civile et de la désolation universelle : elle demande encore sa mère, sa mère qui a péri sur l'échafaud sans avoir reçu ses derniers adieux. Du nord au midi, l'Europe est déjà remplie du trépas de son frère; elle, qui n'en était séparée que par une muraille, elle ignore encore sa mort, elle pleure encore sur sa vie : les cieux qui sont devenus son unique appui sont voilés à ses regards, le soleil s'est effacé, le monde s'est anéanti; ses affections, comme la colombe de Noë, errent autour de sa demeure sans savoir où se reposer; pour elle il n'est point de passé,

et le seul sentiment qui restait dans son âme, c'était celui de la reconnaissance, non pas pour le bien qu'on lui faisait, mais pour le mal qu'on ne lui faisait pas : sans proférer une seule parole, il se précipitait au-devant de ses gardiens, il leur serrait les mains, et il baisait le pan de leur habit. Nous sommes loin de croire, comme on l'a dit et comme on le dit encore, qu'il a été empoisonné, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que la Commune du 31 mai a tenté plusieurs fois de s'en délivrer de cette manière. Une somme considérable avait été offerte à un apothicaire connu : l'apothicaire refusa de se prêter à une trame aussi noire ; mais, dans un temps où la tyrannie trouvait tant de juges assassins, qui peut répondre qu'elle n'ait pas trouvé un apothicaire empoisonneur?

Digitized by Google

il n'est point d'avenir (1); elle croit que Robespierre est encore sur le trône d'où sa famille est

(1) Madame d'Orléans est restée longtemps au Luxembourg, attaquée d'une maladie dont sa vie était menacée : elle était le jour et la nuit couchée sur une chaise longue, livrée à tous les déchirements de son cœur ; sans secours, sans médecin, sans cesse insultée par les geôliers, les commissaires, et tous ceux que l'enfer de Robespierre avait vomis dans les prisons pour en rendre le régime affreux, elle attendait la mort comme un bienfait. Voulland, au nom du comité de sûreté générale, vint un jour faire la visite du Luxembourg ; madame d'Orléans pouvait à peine se soutenir; le féroce inquisiteur ne se donna pas la peine de la venir voir dans sa chambre ; il donna des ordres pour qu'on la transportât au guichet ; elle y fut portée par ses compagnons d'infortune; elle était mourante, elle n'avait plus de force que pour remercier ceux qui lui rendaient ce triste et douloureux service. Voulland demeure insensible, et madame d'Orléans fut reportée dans sa prison.

Madame de Bourbon est restée à Marseille, où elle a été sans cesse en butte aux troubles qui ont désolé cette malheureuse cité depuis deux ans : elle y a vécu dans une détresse extraordinaire ; un domestique qui avait été autrefois à son service a été si vivement touché de sa pauvreté, qu'il a vendu son linge et sa montre pour lui en envoyer la valeur. On a besoin de rencontrer quelquefois de tels actes de vertu pour ne pas mourir de honte et de douleur en se retraçant les événements dont nous venons d'être les témoins. On assure que le château de Petit-Bourg, appartenant à madame de Bourbon, doit être incessamment mis en vente; nous ne pouvons pas croire à cet acte d'injustice.

Digitized by Google

descendue. A cette dernière pensée, je succombe aux accès du désespoir, ma tête retombe sur ma poitrine oppressée et mon cœur est déchiré d'autant de traits que j'ai vu de maux se rassembler sur cette famille infortunée.

Convention nationale, vous délibérez sur la liberté, près de ce cachot qui retient la vertu captive ; les gémissements de l'innocence opprimée ne viennent-ils pas jusqu'à vous et ne ne troublent-ils point le calme de vos délibérations ? Que tardez-vous à ouvrir les portes de cette tour menaçante, où viennent de s'engloutir les derniers débris de la monarchie française ? que tardez-vous à briser les fers de cette fille infortunée ? Arrachez-la du sein de la douleur qui est restée la seule compagne de son infortune, et rendez-la au monde qui vous la demande par ses larmes : Qui pourrait vous retenir ? qui pourrait retarder encore ce grand acte de justice et d'humanité ?

Est-ce la crainte ? Qu'avez-vous à redouter d'une femme qui n'est intéressante que par ses malheurs ? Ce n'est pas à l'école de l'adversité, au fond de sa prison qu'elle a appris l'art funeste de bouleverser les empires. Ne trouvez-vous pas dans la monarchie elle-même une garantie contre

Digitized by Google

la monarchie qui fait le sujet de vos alarmes, et la loi salique ne vous rassure-t-elle pas contre l'influence des femmes qui ne peuvent exercer sur les Français que l'empire de la beauté? Oreste n'est plus : qu'avez-vous à redouter de la malheureuse Electre? Hélas! si elle était encore à craindre, ce serait dans ce cachot, autour duquel se rallient toutes les affections de ceux qui aiment la vertu, et qui ont juré de mourir pour elle. Rappelez-vous le sort de cette infortunée Marie Stuart d'Ecosse : sa grandeur, sa beauté, sa jeunesse n'avaient pu faire oublier ses erreurs; mais ses malheurs, sa prison, son supplice l'ont rendue chère au monde; sur un trône, elle pouvait à peine commander à sa cour, du fond des cachots, elle règne sur les générations.

Est-ce la haine? Pouvez-vous haïr une femme qui est née pour ainsi dire avec la révolution? Elle n'a point participé aux crimes de la tyrannie; ses yeux étaient à peine ouverts à l'éclat corrupteur de la cour; elle croissait pour l'amour et pour l'admiration des Français. Trop déplorable destinée! les imprécations lancées contre la mémoire de Louis XVI, retombent sur la tête de sa fille. Nous avons dit dans nos lois :

Digitized by Google

Les hommes ne sont rien par la naissance; cependant Marie-Thérèse-Charlotte gémit dans les cachots, parce qu'elle est née dans les palais des rois. Malheureuse fille, on n'a pas voulu que vous montiez au trône de votre père, mais on vous a fait descendre dans sa prison; vous n'avez pas hérité de ses grandeurs, mais vous avez hérité de ses infortunes. Français, ce n'est donc plus la puissance, c'est la haine qui est héréditaire pour la famille dont vous venez de briser le sceptre royal.

Est-ce le besoin de conserver votre popularité? Le peuple est revenu de ses égarements; les échafauds, les prisons sont dépopularisés; ce n'est plus en versant le sang des opprimés, c'est en répandant des larmes sur les victimes de l'oppression, qu'on obtient les suffrages de la nation; après les maux que le peuple a soufferts, l'esprit des Français, jadis léger et folâtre, est devenu sombre et mélancolique; rien n'est si populaire aujourd'hui que la douleur et l'humanité: le peuple, éclairé par l'expérience de ses revers bien plus que par les écrits des philosophes, ne veut pas que les rois soient plus que les autres hommes, mais il ne veut pas aussi

Digitized by Google

que les filles des rois soient moins que les autres femmes; si les vertus de Marie-Charlotte-Thérèse la placent au-dessus de son sexe, que ses malheurs nous rappellent du moins qu'elle tient à l'espèce humaine, qu'elle soit traitée comme les femmes au rang desquelles elle est descendue, et que l'égalité, dont on s'est servi, comme d'un talisman de persécution, répare enfin une partie des maux que sa fausse application a causés parmi nous. Heureux le gouvernement qui, en venant au secours de la vertu opprimée, ne fait qu'interpréter les oracles de l'opinion, et qui remet le dépôt de son autorité sous la garde de la reconnaissance publique!

Est-ce le désir d'accélérer la paix? Le torrent dévastateur des armées étrangères ne s'est point arrêté devant l'échafaud de Louis XVI et de Marie-Antoinette: s'arrêtera-t-il davantage devant la prison de Marie-Thérèse-Charlotte? Elle n'est point l'objet des combinaisons politiques des cabinets qui nous font la guerre; son nom n'est point écrit sur les drapeaux des Autrichiens et des Anglais; il n'est point prononcé parmi les Français qui se sont armés contre la république. Législateurs d'un

Digitized by Google

peuple devenu sensible, vous voulez donner la paix à l'Europe, faites donc chérir votre gouvernement, soyez justes, que l'humanité achève l'ouvrage de la victoire; avant de vous montrer magnanimes envers des ennemis formidables, montrez-vous généreux envers l'innocence faible et désarmée.

Il est encore deux autres femmes, victimes infortunées des préjugés de leur naissance, Louise-Marie-Adélaïde Bourbon d'Orléans (1), et Louise-Thérèse-Bathilde d'Orléans de Bourbon : la première, par ses vertus, aurait pu faire oublier les crimes de son époux, si l'on pouvait oublier les crimes qui ont plongé plusieurs générations dans le sang et dans les larmes ; la seconde s'était fait pardonner son élévation par son amour de la patrie et par

(1) Après le 9 thermidor, on dit à la tribune de la Convention que la fille de Louis XVI s'était parée le jour que devait éclater la conjuration de Robespierre, et qu'elle s'était vêtue de deuil le jour que le tyran a expiré sur l'échafaud : quelle horrible calomnie! Accuser Marie-Thérèse-Charlotte d'être complice de Robespierre, elle qui, seule en France, est restée innocente et pure sous la tyrannie, puisqu'elle seule a ignoré les crimes et jusqu'à l'existence des tyrans!

Digitized by Google

législateurs de la France, plusieurs de vous ont péri dans les proscriptions et dans les supplices, vous aurez bientôt vécu sous le régime de trois constitutions ; bientôt vous serez la postérité de cette Convention dont vous êtes aujourd'hui les membres tout-puissants ; donnez au peuple, donnez-vous à vous-mêmes une grande leçon de morale, ouvrez les cachots de ces victimes de la tyrannie révolutionnaire, et montrez-les au monde comme ces ruines illustres sur lesquelles le sage va lire l'histoire des révolutions.

Elles forment des vœux pour le bonheur de ce peuple égaré qui les a chargées d'imprécations ; elles invoquent la bonté du ciel pour leurs persécuteurs. O religion sainte ! verse ton baume céleste sur les plaies de la révolution ; au milieu des injustices des hommes, au bruit des tempêtes de la fortune et des secousses du malheur, laisse-les se reposer dans ton sein ; ô Dieu tout-puissant, toi qui fais passer des ténèbres à la lumière une race ignorée, et qui plonges dans l'oubli une famille de rois, si la nature s'émeut d'une révolution si rapide et si terrible, donne à celles qui en furent frappées la force de

Digitized by Google

vaincre l'adversité : elles n'ont plus de maux à craindre, elles les ont tous soufferts. O Dieu, donne-leur l'espérance de les voir bientôt finir, donne à la Convention le courage de les réparer.

Digitized by Google

IV.

PÉTITION

D'un grand nombre de citoyens d'Orléans à la Convention nationale.

Citoyens représentants, tandis que vous avez rompu les fers de tant de malheureux, victimes d'une politique ombrageuse et cruelle, une jeune infortunée, condamnée aux larmes, privée de toute consolation, de tout appui, réduite à déplorer ce qu'elle avait de plus cher, la fille de Louis XVI languit encore au sein d'une horrible prison. Orpheline si jeune encore, si jeune encore abreuvée de tant d'amertume, de tant de deuil, qu'elle a bien douloureusement expié le malheur d'une auguste naissance! Hélas! qui ne prendrait pitié de tant de maux, de tant d'infortunes, de son innocence, de sa jeunesse?

Maintenant que sans craindre le poignard des assassins et la hache des bourreaux, on peut enfin ici faire entendre la voix de l'humanité,

Digitized by Google

nous venons solliciter son élargissement et sa translation auprès de ses parents ; car qui d'entre vous voudrait la condamner à habiter des lieux encore fumants du sang de sa famille? La justice, l'humanité, ne réclament-elles pas sa délivrance? Et que pourrait objecter la défiance la plus inquiète, la plus soupçonneuse?

Venez, entourez tous cette enceinte, formez un cortége pieux, vous, Français sensibles, et vous tous qui reçûtes des bienfaits de cette famille infortunée ; venez, mêlons nos larmes, élevons nos mains suppliantes, et réclamons la liberté de cette jeune innocente ; nos voix seront entendues! Vous allez la prononcer, citoyens représentants, et l'Europe applaudira à cette résolution, et ce jour sera pour nous, pour la France entière, un jour d'allégresse et de joie.

Digitized by Google

V.

Première entrevue de Gomin avec MADAME ROYALE, *après sa nomination à la place d'adjoint à la garde du Temple, racontée par lui-même* (1).

« Le soir de mon arrivée au Temple, Laurent me conduisit voir les prisonniers. Je ne dirai pas ce que j'éprouvai en montant pour la première fois cet escalier coupé par tant de guichets. Arrivés au second étage, devant une porte de fer : « Ici est le frère, me dit Laurent : c'était l'ap-

(1) Ce récit supplée au modeste silence que la fille de Louis XVI a gardé sur elle-même, dans l'admirable écrit qu'elle nous a laissé sur le séjour de la famille royale au Temple. Dans son récit de la *Captivité de la famille royale au Temple*, MADAME donne à *Gomin* le nom de *Gomier*. Gomin était fils d'un tapissier de l'île Saint-Louis. Sa conduite fut aussi humaine que le permettaient les ordres barbares qu'il avait à exécuter, et l'auguste orpheline du Temple, au service de laquelle il resta attaché après la mort de Louis XVII, en a rendu un témoignage qui l'honore à tout jamais. Gomin est mort en 1841. Il avait été nommé en 1814 concierge du château de Meudon.

Digitized by Google

» partement de leur père. » Après cette visite, nous montâmes au troisième, et nous nous trouvâmes également devant une porte de fer : » Ici est la sœur, c'était l'appartement de leur » mère. » Nous entrâmes. MADAME était assise sur le canapé adossé à la fenêtre, et paraissait occupée de couture ou de broderie. Elle ne leva pas les yeux. Laurent me présenta comme son collègue ; elle ne répondit pas un mot.

» Je saluai profondément en me retirant, et j'ai su depuis que cette dérogation aux usages du lieu m'avait fait remarque tout d'abord par la princesse. Les jours suivants, lorsque je la revis, je me tins vis-à-vis d'elle dans un respectueux silence, et je ne sache pas lui avoir jamais adressé le premier la parole. Pendant les deux ou trois premiers jours de mon installation, elle ne me parla pas non plus, mais je crus voir qu'elle m'examinait avec attention ; et, témoin plus tard de la merveilleuse aptitude qu'elle a montrée à deviner les sentiments politiques de certains commissaires, je ne doute pas que son regard n'ait pénétré vite dans mon cœur et n'y ait surpris mes sentiments. Une démarche que je hasardai me concilia tout à fait ses bonnes

Digitized by Google

grâces. Comme je sortais toujours le dernier de son appartement, ayant pris l'habitude de fermer moi-même la porte, je remis un matin, pendant que Laurent et le commissaire civil étaient déjà sur l'escalier et avaient le dos tourné, je remis à MADAME du papier et un crayon, en la priant de m'écrire ce qu'elle désirait. Elle me répondit pour la première fois : « Des chemises » et des allumettes. »

» Par ce moyen, je parvins à lui rendre quelques services. Les temps devenus moins rigoureux, le crayon devint moins indispensable. La princesse ne me parlait point devant les commissaires, de crainte de me rendre suspect; mais lorsque je me retirais après eux, elle se mettait rapidement derrière la porte et me disait quelques mots. C'est ainsi que j'appris qu'elle n'avait plus ni bas ni chaussures. Laurent et moi nous ne nous en étions pas aperçus, MADAME ayant toujours soin de tenir sa robe baissée de manière à cacher ses pieds. L'occasion de pourvoir à ce dénûment me parut favorable le même jour; nous avions pour commissaire civil un homme dont j'avais déjà remarqué les sentiments honnêtes : c'était Armand (limonadier, tenant

Digitized by Google

sur le boulevard du Temple le café qui portait son nom). Nous nous entendîmes avec lui, mon collègue et moi, pour adresser notre requête au comité de sûreté générale. On fit droit à notre double demande ; un paquet contenant une douzaine de paires de bas nous fut envoyé, et une personne vint avec une corbeille remplie de chaussures de chez le cordonnier, dont le magasin était situé près de Sainte-Élisabeth. MADAME en choisit une paire ; à ma prière, elle en prit une seconde. Plus tard, lorsque Lasne (1) me fut adjoint, nous eûmes un peu plus de liberté. Il nous fut permis de montrer plus d'égards et de déférence à la princesse ; mais on comprend tout ce que notre rôle exigeait de réserve et de prudence : nos bonnes dispositions étaient forcément subordonnées aux sentiments que nous supposions aux commissaires. Parmi eux se rencontraient de braves gens, mais aussi des hommes d'un

(1) Lasne, que MADAME appelle *Loisne*, imita l'honorable conduite de Gomin. C'était un ancien garde-française, plus tard peintre en bâtiments, et capitaine des grenadiers du bataillon Saint-Antoine, lorsque la Commune l'envoya au Temple. Il est mort à peu près à la même époque que Gomin, à l'île Saint-Louis, où il s'était retiré.

Digitized by Google

cynisme odieux, qui se permettaient de tutoyer la princesse et de lui adresser des paroles grossières.

» MADAME m'a raconté que l'un d'eux lui avait demandé : « As-tu de l'eau? — Je n'en sais rien. — Et qui doit le savoir? Vas-y voir. » MADAME, habituellement ne répondait pas : elle était toujours à sa place, calme et silencieuse, et souvent son air imposant arrêta l'injure sur les lèvres des municipaux. Quelques-uns d'entre eux profitaient de tous les incidents pour agraver sa situation. C'est ainsi qu'un jour ils décidèrent qu'on lui retirerait le briquet à l'aide duquel elle se procurait deux choses si précieuses pour un captif, le feu et la lumière (1).

(1) Cette décision est confirmée par le document suivant :

« COMMUNE DE PARIS.

« Ce 1er thermidor an II de la République une, indivisible et impérissable (19 juillet 1794).

» Cejourd'hui, 1er thermidor, nous membres de la Commune de garde au Temple, nous étant aperçus que dans l'un des poêles qui sont dans l'appartement occupé par la fille du tyran, il y avait un feu très-considérable, lui avons demandé la raison; elle nous a répondu que, ayant eu besoin de se laver les pieds, elle avait allumé ce

Digitized by Google

» Un des souvenirs les plus pénibles c'était celui des rondes nocturnes que les commissaires faisaient dans la tour. Le bruit sinistre des verrous, les voix menaçantes qui exigeaient qu'au milieu de la nuit la porte de sa chambre s'ouvrît, lui avaient laissé de douloureuses impressions. Ce fut après une de ces visites que, n'ayant aucune oreille amie à laquelle elle pût confier ses sentiments, elle les exprima dans des vers qui n'ont qu'un mérite, celui de montrer quelle sérénité exempte de toute amertume la jeune captive conservait au milieu de ses épreuves.

feu pour faire chauffer de l'eau à cet effet ; lui ayant observé qu'une chaise avait été brûlée, étant trop près de ce poêle, nous a répondu que c'était d'ancienne date; à elle demandé par quel moyen elle allumait ce feu, nous a répondu : d'une boîte à briquet et de tout ce qui la compose.

» D'après ce dire, nous avons cru sage de lui retirer lesdits ustensiles provisoirement et qu'il en sera référé sur-le-champ au citoyen agent national, pour lui être statué ce qu'il conviendra, et si ladite boîte lui sera remise ou non.

» En conséquence invitons le citoyen agent national à prononcer de suite, s'il se peut, et de nous faire parvenir le résultat de sa décision dans la journée.

» *Les membres du conseil du Temple,*

» SIMON, LELIÈVRE, LECLERC. »

(Archives de l'Hôtel-de-Ville.)

Digitized by Google

» MADAME ne savait rien des événements qui lui avaient enlevé la plus chère partie de sa famille. Son jeune frère, dont les derniers soupirs n'étaient point parvenus jusqu'à elle, était souvent l'objet de ses questions. Les réponses vagues qu'elle recevait n'étaient point faites pour la rassurer entièrement : « Pourvu qu'on en fasse un honnête » homme, dit-elle un jour, c'est tout ce que je » demande. »

» Du reste, la santé de MADAME n'avait pas souffert de sa longue captivité. Son physique comme son âme s'étaient développés sous le souffle des malheurs; sa taille était avantageuse; ses traits, extrêmement délicats dans l'enfance, avaient pris un beau caractère; ses yeux étaient grands, ses cheveux, de blonds qu'ils avaient été, étaient devenus châtains. Quoique les femmes comme les hommes fussent alors *à la titus*, elle les avait conservés longs; elle les portait sans poudre et noués par derrière. Sa mise était une robe de soie puce; sa coiffure, un fichu attaché par un nœud sur le devant et formant rosette. Ce négligé était rehaussé par l'éclat d'une jeunesse dans sa fleur, à laquelle le malheur donnait un air de gravité inexprimable. »

Digitized by Google

VI.

Vers composés par MADAME ROYALE *quelques jours avant sa sortie du Temple.*

Dans ce triste séjour d'horreur,
La vertu qui plaît à mon cœur
Me paraissait toujours bannie;
Le ciel a retenu ma vie,
Trop souvent prête à s'exhaler,
Par les pleurs qu'il voyait couler.
Il finit d'être inexorable
A cette vertu douce, aimable;
Il fait qu'enfin je peux la voir
Triompher d'un triste devoir;
Elle apaise et calme mon âme,
L'échauffe de sa douce flamme,
Et me console en ce séjour,
Par la clarté d'un nouveau jour.
Elle fuyait loin de ma vue,
Ce moment-ci me l'a rendue,
Le ciel m'en fait maintenant jouir,
Tout ici me la fait sentir.
Chaque chose me la rappelle,
Je n'y vois plus de cœur rebelle;
Enfin elle vit près de moi,

Digitized by Google

Tout en reçoit la douce loi.
Faudrait-il donc que je la nomme,
Cette vertu qui pare l'homme,
Qui console les malheureux,
Qui change l'horreur de ces lieux,
Qui revient dans cette contrée,
Pour être à jamais adorée;
Qui près de moi dans ces moments,
Revient adoucir mes tourments?
Elle vit dans la tour du Temple,
Tout à l'envi suit son exemple;
Sensibilité c'est son nom,
Elle règne dans ma prison;
De mon cœur elle fait le charme;
Il ne voit plus aucune alarme
Depuis qu'il ne voit près de lui
Qu'âmes sensibles pour appui.

Digitized by Google

VII.

Entrevue de Marie-Thérèse avec mesdames de Tourzel.

Madame de Tourzel, ancienne gouvernante des Enfants de France, raconte ainsi, dans ses Mémoires inédits, son entrevue avec MADAME, le 2 septembre 1795, lorsque le Directoire lui accorda la permission de revoir la royale orpheline trois fois par décade.

« Quand nous fûmes sortis de prison (1), et que nous eûmes un peu plus de liberté, nous cherchâmes à avoir de leurs nouvelles, mais on gardait un tel silence sur leur situation, que l'on ne pouvait former que des conjectures.

» J'appris la mort du jeune Roi hors de chez moi et sans aucune préparation. Je tombai alors dans un profond abattement, et je ne sortis de cet état que lorsque j'appris que l'Assemblée avait

(1) Madame de Tourzel, conduite en prison au mois de mars 1794, n'en sortit qu'à la fin d'octobre, trois mois après la mort de Robespierre.

Digitized by Google

consenti à laisser mettre quelqu'un auprès de MADAME. Mon attachement pour elle me rendit des forces, et je me déterminai à faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir pour Pauline (1) et pour moi la faveur de partager de nouveau la captivité de cette jeune princesse.

» Nous fûmes deux mois sans rien obtenir. Au bout de ces deux mois, une dame que je ne connaissais pas vint me trouver, et m'offrit de me faire avoir la permission d'entrer au Temple pour voir MADAME. On jugera facilement de la vivacité avec laquelle je lui demandai de me procurer un bonheur auquel j'attachais tant de prix, et dont j'aurais une reconnaissance éternelle. Elle revint le soir même me dire que la permission était accordée, et que je pouvais me la faire délivrer dès le lendemain. Je lui demandai comment je pourrais lui en témoigner ma reconnaissance. Elle répondit qu'elle était trop heureuse de faire une chose qui devait être agréable à MADAME, qu'elle partait dans deux jours pour la campagne, et qu'elle ne demandait qu'un petit mot d'écrit, quand j'aurais vu MADAME,

(1) Pauline de Tourzel, mariée depuis avec le comte de Béarn.

Digitized by Google

qui lui marquât ma satisfaction du bonheur qu'elle m'avait procuré. Elle ne voulut pas me dire son nom, vint elle-même chercher le petit mot d'écrit chez moi ; je ne l'ai pas revue, et n'ai jamais pu la découvrir depuis.

» ... Je demandai à Gauthier (de l'Ain), si MADAME avait connaissance de toutes les pertes qu'elle avait faites. Il me dit n'en savoir rien, et nous eûmes tout le long du chemin, depuis le Comité jusqu'au Temple, l'inquiétude d'avoir peut-être à lui apprendre qu'elle avait perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde.

» En arrivant au Temple, je remis ma permission aux deux gardiens de MADAME, et je demandai à voir madame de Chanteraine (1) en parti-

(1) Vers le milieu de l'année 1793, il fut arrêté qu'une femme serait placée auprès de MADAME pour lui tenir compagnie. On choisit Mme Bocquet de Chanteraine, dont le mari, fils d'un ancien avocat, était employé à l'administration de la police. C'était une femme instruite, sachant le latin, parlant l'italien à merveille, dessinant, jouant de la harpe. Les malheurs de la fille de Louis XVI avaient attiré ses sympathies. Dès quelle apprit que l'intention du gouvernement était de donner une compagne à la royale prisonnière du Temple, elle s'empressa d'adresser au comité une lettre qui décida le choix qu'on fit de sa personne. Une fois placée auprès de la jeune princesse,

Digitized by Google

culier. Elle me dit que MADAME était instruite de tous ses malheurs et qu'elle nous attendait. La princesse vint à notre rencontre, nous embrassa tendrement et nous conduisit dans sa chambre, où nous confondions nos larmes sur tous les objets de ses regrets. Elle ne cessa de nous en parler, et nous fit le récit le plus déchirant du moment où elle se sépara du Roi son père, dont elle était si tendrement aimée. Quel touchant récit! Je ne puis ajouter au récit de Cléry qu'un trait qui peint la grandeur d'âme de ce prince et son amour pour son peuple. Je laisse parler MADAME : « Mon père, au moment de se séparer de nous pour jamais nous fit promettre à tous de ne jamais songer à venger sa mort. Il était bien assuré que nous regarderions comme sacré l'accomplissement de sa dernière volonté ; mais la grande jeunesse de mon frère lui fit désirer de produire sur lui une impression encore plus forte. Il le prit sur ses genoux, et

elle fit tout au monde pour lui rendre ses soins agréables. Elle sut lui plaire par sa conversation, la distraire par ses talents et la toucher par son affection. Ce furent principalement les soins et le dévouement de M^me^ de Chanteraine qui inspirent à Marie-Thérèse les vers que nous avons déjà cités.

Digitized by Google

lui dit : « Mon fils, vous avez entendu ce que » je viens de dire ; mais comme le serment » a encore quelque chose de plus sacré que les « paroles, jurez en levant la main que vous ac- » complirez les dernières volontés de votre » père. » Mon frère lui obéit en fondant en larmes, et cette bonté si touchante fit encore redoubler les nôtres. »

» A son entrée au Temple, nous avions laissé MADAME faible et délicate, et en la revoyant après trois ans de malheurs sans exemple, nous fûmes bien étonnés de la trouver belle, grande, forte et douée de cet air de noblesse qui fait le caractère de sa figure. Nous fûmes frappées, Pauline et moi, de retrouver en elle les traits du Roi, de la Reine et de Madame Elisabeth. Le ciel, qui la destinait à être le modèle de ce courage qui, sans rien ôter à la sensibilité, rend cependant capable de grandes actions, ne permit pas qu'elle succombât sous le poids de tant de malheurs. MADAME en parlait avec une douceur angélique, et nous ne lui vîmes jamais un seul sentiment d'aigreur contre les auteurs de tous ses maux. Digne fille de Louis XVI, elle plaignait les Français, et ne ces-

Digitized by Google

sait d'aimer ce pays où elle était si malheureuse. Sur ce que je lui disais que je désirais sa sortie de France pour la voir délivrée de son affreuse captivité, elle me répondit avec l'accent de la douleur : « J'éprouve encore de la consolation » en habitant un pays où reposent les cendres » de ce que j'ai de plus cher au monde. » Puis, elle ajouta, fondant en larmes et du ton le plus déchirant : « J'aurais été plus heureuse de partager le sort de mes parents que d'être condamnée à les pleurer. »

» Je ne pus m'empêcher de demander à MADAME comment, avec tant de sensibilité et dans une si affreuse solitude, elle avait pu supporter tant de malheurs. Rien de si touchant que sa réponse, que je ne puis m'empêcher de transcrire : « Sans la religion, c'eût été impossible, elle fut » mon unique ressource, et me procura les seules » consolations dont mon cœur pût être susceptible. J'avais conservé les livres de piété de ma » tante Elisabeth ; je les lisais, je repassais ses » avis dans mon esprit, je cherchais à ne pas m'en » écarter et à les suivre exactement. En m'embrassant pour la dernière fois et m'excitant au » courage et à la résignation, elle me recommanda

Digitized by Google

» positivement de demander que l'on mît une » femme auprès de moi. Quoique je préférasse in- » finiment la solitude à la compagne que l'on » m'eût donnée alors, mon respect pour les volon- » tés de ma tante ne me permit pas d'hésiter. On » me refusa, et j'avoue que j'en fus bien aise. » Ma tante ne prévoyait que trop le malheur au- » quel j'étais destinée, et m'avait accoutumée à » me servir seule et à n'avoir besoin de personne. » Elle avait arrangé ma vie de manière à en em- » ployer toutes les heures. Le soin de ma chambre, » la prière, la lecture, le travail, tout était classé. » Elle m'avait habituée à faire mon lit seule, à » me coiffer, me laver, m'habiller. Elle me fai- » sait jeter de l'eau pour rafraîchir l'air de ma » chambre, et avait exigé, en outre, que je mar- » chasse avec une grande vitesse pendant une » heure, la montre à la main, afin de remplir » l'exercice qui me manquait. »

» Ces détails si intéressants à tenir de la bouche même de MADAME nous faisaient fondre en lar- mes. Nous admirions le courage de Madame Eli- sabeth, et cette prévoyance qui s'étendait à tout ce qui pouvait être utile à MADAME. Cette sainte princesse fut la consolation de son auguste fa-

Digitized by Google

mille, et nommément de la Reine, qui, moins pieuse qu'elle en entrant au Temple, eut le bonheur d'imiter cet ange de vertu. Non contente de s'occuper de tout ce qui lui était cher, e le employa encore ses derniers moments à préparer à paraître devant Dieu les personnes condamnées à partager son sort et exerça la charité la plus héroïque jusqu'à l'instant où elle alla recevoir les récompenses promises à une vertu aussi éclatante et aussi éprouvée que l'avait été celle de cette vertueuse et sainte princesse.

» MADAME, depuis sa séparation désolante, passa plus de quinze mois seule livrée à sa douleur et aux plus tristes réflexions, n'ayant d'autres livres de lecture que les voyages de la Harpe quelle lut et relut plusieurs fois, manquant de tout, ne demandant rien, et raccommodant elle-même jusqu'à ses bas et ses souliers. Elle fut visitée quelquefois par les commissaires de la Convention. Ses réponses furent si courtes et si laconiques qu'ils ne prolongèrent pas leurs visites. Il semblait que le ciel eût imprimé sur elle le sceau de sa protection, car ils éprouvaient tous un sentiment de respect dont aucun ne s'écarta un seul instant.

Digitized by Google

» Malgré tout son courage, MADAME nous avoua qu'elle était si fatiguée de sa profonde solitude, qu'elle se disait à elle-même : « Si l'on » finit par mettre auprès de moi une personne » qui ne soit pas un monstre, je sens que je ne » pourrai m'empêcher de l'aimer. »

» Je demandai à MADAME si elle n'avait jamais été malade pendant le temps de sa profonde solitude : « Ma personne m'occupait si peu, répon- » dit-elle, que j'y ai fait peu d'attention. » Ce fut alors qu'elle nous raconta un évanouissement qu'elle avait un jour éprouvé, en ajoutant des réflexions si touchantes sur le peu de cas qu'elle faisait de la vie, qu'on ne pouvait l'entendre sans être profondément ému. »

Digitized by Google

VIII.

Entrevue de Marie-Thérèse avec madame la baronne de Mackau.

Le baron de Mackau ayant appris l'autorisation que madame de Tourzel avait obtenue d'entrer au Temple, songea à procurer à sa mère, ancienne sous-gouvernante de MADAME, la même faveur qu'il savait devoir lui être si précieuse. Il s'adressa à ce sujet à Rewbell, l'un des cinq directeurs, et son compatriote, qui se prêta volontiers à favoriser la réalisation de ses désirs. M. de Mackau se hâta de remettre à sa mère l'autorisation écrite qu'il venait de recevoir en date du 23 fructidor an III, et sans explication aucune lui laissa le plaisir de la lire : « Mon fils, s'écria-t-elle en l'embrassant, je suis heureuse, et je vous le dois. » Et sans perdre de temps, elle se rendit au Temple. MADAME, prévenue de son arrivée, céda à l'impatience de la voir, et se trouva dans ses bras avant qu'elle eût fran-

Digitized by Google

chi la cour. Dans sa belle *Histoire de Louis XVII*, M. A. de Beauchesne raconte ainsi cette entrevue, d'après le récit que lui en a fait Gomin :

« Madame de Mackau, qui était fort âgée, et dont une détention très-longue avait altéré la santé, paraissait souffrante et avait de la peine à se soutenir. Elle veut s'excuser de n'avoir pu arriver à la tour avant que la princesse en fût descendue. « Comment, s'écrie MADAME, avec l'accent du cœur, comment aurais-je pu différer d'une seconde le plaisir de vous embrasser? — C'est juste, répond madame de Mackau avec un sourire reconnaissant, MADAME a descendu les marches bien plus vite que je n'aurais pu les monter. — Il y a trois ans un mois et un jour que je n'ai eu le plaisir de vous voir! » s'écrie encore la princesse en embrassant sa gouvernante; puis elle prend son bras, le passe dans le sien avec une grâce affectueuse et l'aide ainsi à marcher. Madame de Mackau avait à la main un grand chapeau blanc; elle veut s'en servir pour se garantir du soleil qui l'incommode beaucoup; MADAME s'empare de ce chapeau, l'élève en l'air de la main qu'elle a libre, et le tient en opposition au soleil afin que madame de Mackau

Digitized by Google

n'en souffre pas. « MADAME est trop bonne pour moi, dit madame de Mackau. — Vous avez été pour moi bien meilleure, répond MADAME, je ne pourrai jamais vous rendre qu'une faible partie des soins que vous avez eus pour moi dans mon enfance. »

» En parlant ainsi, on avait déjà fait quelques pas. Resté en arrière avec Lasne et le commissaire de service, et nous tenant par respect à quelque distance, je ne pus en entendre davantage. MADAME conduit la respectable visiteuse au fond du jardin et l'y fait asseoir sur une chaise. Mais soit que madame de Mackau se trouve indisposée et ne puisse rester au grand air, soit que les témoins qui se trouvent, quoique éloignés, à cette première entrevue, gênent les épanchements de confiance que MADAME veut avoir avec sa gouvernante, nous la voyons, quelques minutes après, monter avec elle dans son appartement. »

Ce fut là que Marie-Thérèse se révéla à madame de Mackau telle qu'elle était. Le malheur n'avait pu effacer en elle les signes de grandeur dont le ciel l'avait douée. Avec quel bonheur, avec quel orgueil la vieille gouvernante se plut à répéter à

Digitized by Google

ses enfants tout ce qu'elle avait trouvé de dignité majestueuse dans la fille des rois, tout ce qu'elle avait trouvé de touchante amitié dans son élève. Venue à la tour du Temple pour consoler un enfant, elle y avait rencontré une femme forte. Venue pour lui prêcher la résignation, elle en reçoit l'exemple. « Pleurons, mais non sur mes parents, dit la royale orpheline, leur tâche est achevée, ils en ont touché le prix ; on ne leur ôtera pas la couronne que Dieu lui-même leur a mise maintenant sur la tête. Prions, non pour eux, mais pour ceux qui les ont fait périr. Quant à moi, ces années si dures ne m'auront point été inutiles ; j'ai eu le temps de réfléchir devant Dieu et avec moi-même. Je suis plus forte contre le mal. Je suis loin de confondre la nation française avec ceux qui m'ont enlevé tout ce que j'aimais le plus au monde. Sans doute je serais charmée de quitter la prison, mais je préférerais la plus petite maison en France aux honneurs qui attendent partout ailleurs une princesse aussi malheureuse que moi. »

Mesdames de Tourzel et madame de Mackau, tour à tour revirent la princesse trois jours par décade, c'est-à-dire tous les trois ou quatre jours

Digitized by Google

jusqu'au 24 brumaire an IV. Elles se rendaient ordinairement au Temple vers midi, et ne se retiraient qu'à sept ou huit heures. C'est dans un de ces entretiens, qui se succédèrent régulièrement pendant près de deux mois, que madame de Mackau eut l'occasion d'apprécier la piété filiale de Marie-Thérèse. Le bruit s'était répandu depuis peu, et semblait s'accréditer, qu'aussitôt la négociation avec l'Autriche terminée, MADAME rendue à la liberté, irait à Vienne pour épouser l'archiduc Charles. Madame de Mackau lui dit : « Si cette mesure politique doit contribuer à ramener MADAME en France, je veux m'en réjouir. — Ah ! lui répondit la jeune princesse, je ne connais de mesures politiques que les dernières volontés de mes parents ; je n'épouserai jamais que le duc d'Angoulême. »

Digitized by Google

IX.

Relation du voyage de Paris à Huningue par Madame.

Madame n'a pas seulement laissé la *Relation du voyage de Varennes*, et le *Récit de la captivité de la famille royale au Temple;* elle a encore retracé de sa main un récit succinct de son départ de France et de son voyage de Paris à Huningue. Le jour même de son arrivée dans cette ville, comme Gomin, lui prodiguant ses soins, était navré de cette pensée qu'il la servait pour la dernière fois, l'émotion qu'il avait au cœur se manifestait trop sur son visage pour que MADAME ne l'aperçût pas. « Je vous remercie, lui dit-elle, de toute la peine que vous vous êtes donné pour moi dans ce voyage. — Hélas! Madame, répondit Gomin en pleurant, le voilà fini! — Je vous en laisserai un souvenir, reprit la princesse avec une profonde sensibilité, et j'en conserverai un éternellement. » Le lendemain elle écrivit les pages qui vont sui-

Digitized by Google

vre, et le soir, tirant de son petit portefeuille un papier plié en quatre, elle le lui remit en lui disant : « Je ne sais si à Bâle je pourrai vous parler encore et je veux à présent acquitter ma promesse. Adieu, ne pleurez pas et ayez toujours confiance en Dieu. »

Voici cette courte relation qui confirme celle que nous avons nous-mêmes donnée :

« Je suis sortie du Temple le 18 septembre à « onze heures et demie du soir, sans être aper- « çue de personne. A la porte de la rue, j'ai « trouvé M. Benezech. La rue du Temple était « déserte ; il n'y avait que l'homme attaché à « M. Benezech. Il m'a donné le bras, et nous « avons été à pied jusqu'à la rue Meslay. Là, « nous avons rencontré sa voiture, où je suis « montée avec lui et Gomin. Nous avons fait « plusieurs tours dans les rues, et enfin nous « sommes arrivés sur les boulevards, devant « l'Opéra (1), où nous trouvâmes la voiture de « poste avec Mme de Soucy et M. Méchain, offi- « cier de gendarmerie. J'y suis montée avec « M. Gomin. M. Benezech nous a laissés. Aux « portes de Paris on nous a demandé nos passe-

(1) C'est le théâtre de la porte Saint-Martin d'aujourd'hui.

Digitized by Google

« ports. A Charenton, la première poste, on n'a « pas voulu d'assignats : les postillons ont voulu « absolument être payés en argent. Il n'est rien « arrivé le reste de la nuit. A neuf heures du « matin, nous sommes descendus à Guignes « pour déjeuner. On ne m'a pas reconnue, et « nous sommes repartis à dix heures. Nous « eûmes des chevaux assez facilement. Sur les « deux heures, j'ai été reconnue à la poste de « Provins. Il y a eu du monde qui s'est assem- « blé près de la voiture. Nous sommes partis. « Mais un officier de dragons nous a suivis à « cheval à Nogent-sur-Seine, la poste d'après. « J'ai été reconnue par la femme d'auberge ; « nous étions descendus ; elle me traita avec « beaucoup de respect. La cour et la rue se « remplirent de monde ; nous remontâmes en « voiture ; on s'attendrit en me voyant, et on « me donna mille bénédictions.

» Nous allâmes de là à Gray, où la maî- » tresse nous dit que le courrier de l'ambas- » sadeur, M. Carletti, lui avait dit que je devais » passer par là, et que j'avais deux voitures. » Nous arrivâmes à Gray à onze heures ; nous » y soupâmes et nous y couchâmes. Nous en

Digitized by Google

» partîmes le lendemain, 20 décembre, à six
» heures du matin. A la poste d'après Troyes,
» nous eûmes de la difficulté d'avoir des che-
» vaux, à cause de M. Carletti qui les avait tous
» pris. Toute la journée ce fut de même ; M. Car-
» letti nous devançait et avait tous les chevaux.
» Enfin, le soir, nous arrivâmes à Vandœuvre, à
» huit heures du soir ; où il était. M. Méchain
» alla trouver la municipalité et montra l'ordre
» du gouvernement qui l'autorisait à prendre des
» chevaux. Nous soupâmes et nous partîmes à
» onze heures du soir. Nous eûmes assez facile-
» lement des chevaux durant la nuit. A neuf
» heures du matin, le 21, nous arrivâmes à
» Chaumont, où nous descendîmes pour déjeu-
» ner. On me reconnut et la chambre fut bien-
» tôt environnée d'une grande quantité de monde
» qui voulait me voir, mais avec bonne inten-
» tion. M. Méchain fit venir la gendarmerie qui
» n'y fit rien ; la municipalité, étant venue, as-
» sura que nous pouvions partir, et calma le tu-
» multe. Cependant, jusqu'à la voiture, je fus
» entourée d'une grande quantité de monde qui
» me donna mille bénédictions. Nous repartîmes.
» Nous arrivâmes à onze heures du soir à Fay-

Digitized by Google

» Billot, souvent retardés par le manque de che-
» vaux et les mauvais chemins. Nous n'en trou-
» vâmes pas à cette poste, et nous fûmes obligés
» d'y rester jusqu'à six heures du matin. Nous
» en partîmes et arrivâmes le soir à Vesoul, à
» huit heures du soir, n'ayant pu faire que dix
» lieues dans la journée faute de chevaux. De là,
» nous allâmes à Ronchamp, à quatre heures du
» soir, où nous ne trouvâmes pas des chevaux;
» nous y fûmes arrêtés deux heures. A Frayet,
» poste d'après, pas plus de chevaux; enfin il
» en vint au bout de deux heures. Nous arrivâ-
» mes le soir, à onze heures, à Béfort; nous en
» repartîmes le lendemain, 24 décembre, à six
» heures du matin. Nous éprouvâmes encore
» beaucoup de difficultés dans le chemin. Enfin,
» nous arrivâmes à Huningue, à la nuit tom-
» bante, le 24 décembre. »

Ce récit remplissait les deux premières pages du papier remis à Gomin. Les lignes suivantes, adressées personnellement à l'ancien gardien de son infortuné frère, se trouvaient sur la troisième page.

« Ce voyage, malgré mon chagrin, m'a paru
» agréable par la présence d'un être sensible,

Digitized by Google

» dont la bonté dès longtemps m'était connue,
» mais qui en a fait les dernières preuves en ce
» voyage, par la manière dont il s'est comporté
» à mon égard, par sa manière active de me
» servir, quoique assurément il ne dût pas y être
» accoutumé. On ne pouvait l'attribuer qu'à son
» zèle. Il y a longtemps que je le connais. Cette
» dernière preuve ne m'était pas nécessaire pour
» qu'il eût toute mon estime; mais il l'a en-
» core davantage depuis ces derniers moments.
» Je ne puis dire davantage; mon cœur sent
» fortement tout ce qu'il doit sentir, mais je ne
» n'ai pas de parole pour l'exprimer. Je finis
» cependant par le conjurer de ne pas trop s'af-
» fliger, d'avoir du courage; je ne lui demande
» pas de penser à moi, je suis sûre qu'il le fera,
» et je lui réponds d'en faire autant de mon côté. »

Gomin garda pieusement jusqu'à sa mort, comme un trésor sacré, ce témoignage si précieux d'une si haute et si sainte affection. Ce papier ne l'a jamais quitté : plié comme il l'avait reçu, toute sa vie il le porta sur son cœur. C'est à cette place qu'on le trouva, le 17 janvier 1841, quand ce noble cœur eut cessé de battre.

Digitized by Google

X.

Traces du séjour de Marie-Thérèse au Temple.

Peu de temps après le départ de Marie-Thérèse pour Vienne, quelques personnes furent admises à visiter la tour du Temple, et leurs yeux avides y recherchèrent les traces que les royaux prisonniers y avaient laissées de leur passage. Aucune inscription ne fut trouvée tracée par la main du Roi ou par celle de Madame Elisabeth. De la main de la Reine, il n'existait que deux lignes dans l'embrasure de la chambre à coucher, marquant la taille de MADAME ROYALE et du Dauphin. Dans la chambre où le jeune prince fut enfermé, il existait, sur un panneau, ces mots écrits avec un charbon mal taillé.

Maman je vous pr...

La force lui avait manqué pour compléter sa prière, ou la main brutale de son bourreau Simon était venue l'interrompre.

Digitized by Google

De plus nombreux témoignages attestaient le long séjour de Marie-Thérèse dans cette prison. Sur le papier de l'antichambre on lisait les inscriptions suivantes tracées avec une aiguille ou tout autre instrument pointu.

Marie-Thérèse-Charlotte est la plus malheureuse personne du monde.

Elle ne peut obtenir de savoir des nouvelles de sa mère, pas même d'être réunie à elle quoiqu'elle l'ait demandé mille fois.

J'ive ma bonne mère que j'aime bien et dont je ne peux savoir de nouvelles.

Plus loin on lisait cette phrase :

Je désire Zaire, Alzire, Amenaïde.

Dans sa chambre se trouvaient les effusions d'une pensée plus intime et plus recueillie :

O mon père ! veillez sur moi du haut du ciel.

O mon Dieu ! pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes parents !

Le conventionnel Rovère était de ceux-là. Il raconte lui-même, dans ses mémoires, qu'en lisant ces derniers mots, il éprouva un frémissement comme si le doigt de Dieu l'avait touché. « Le remords, ajoute-t-il, me poussa hors de l'appartement. »

Digitized by Google

La chambre qu'avait occupée Madame Elisabeth, du temps que la Reine était encore au Temple, présentait ces deux inscriptions :

Per agoniam et passionem tuam,
libera nos!

Per mortem et sepulturam tuam,
libera nos!

Dans celle de la Reine, on lisait, sur les panneaux de la porte de sa chambre, ces lignes, tirées de l'*Imitation de Jésus-Christ*, écrites par une main inconnue :

La gloire que le monde donne et reçoit passe en un moment, et elle est toujours suivie de tristesse.

La gloire des bons est dans le fond de leur cœur et non dans la bouche des hommes.

La joye des justes est de Dieu et en Dieu; leur joie est dans la vérité.

Il y avait encore un certain nombre d'autres inscriptions, mais tracées par les persécuteurs et les bourreaux des royales victimes, cris de rage ou d'insulte. Celles-là, nous n'avons pas le courage de les reproduire.

Digitized by Google

XI.

Dernière lettre de la Reine Marie-Antoinette (1).

« Ce 16 octobre, à quatre heures et demie du matin.

» C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois ; je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ses derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien.

(1) Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette lettre fut trouvée en 1816, dans les papiers de l'ex-conventionnel Courtois, qui l'avait prise dans ceux de Robespierre, lorsqu'il fut chargé, par la Convention, de les compulser et de les mettre en ordre, après le 9 thermidor. La Reine, en rentrant dans sa prison, après sa condamnation, se jeta toute vêtue sur son grabat, et s'enveloppa les pieds avec sa couverture : elle avait beaucoup souffert du froid. Dieu lui envoya quelques heures d'un sommeil paisible ; puis elle écrivit à sa sœur cette lettre admirable, où s'épanchent avec ses larmes, ses religieuses douleurs et ses préoccupations maternelles.

Digitized by Google

» J'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants ; vous savez que je n'existais que pour eux et vous, ma bonne et tendre sœur, vous qui avez, par votre amitié, tout sacrifié pour être avec nous ; dans quelle position je vous laisse !

» J'ai appris, par le plaidoyer même du procès, que ma fille était séparée de vous. Hélas ! la pauvre enfant, je n'ose pas lui écrire : elle ne recevrait pas ma lettre. Je ne sais même si celle-ci vous parviendra. Recevez pour eux deux, ici, ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir avec vous, et jouir en entier de vos tendres soins.

» Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer : que les principes et l'exécution exacte de ses devoirs sont la première base de la vie ; que leur amitié et leur confiance mutuelle en feront le bonheur.

» Que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère par les conseils que l'expérience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer. Que mon fils à son tour rende à sa sœur tous les soins, tous les services que l'amitié peut inspirer. Qu'ils sentent enfin tous deux que, dans quelque position

Digitized by Google

où ils pourront se trouver, ils ne seront vraiment heureux que par leur union.

» Qu'ils prennent exemple sur nous. Combien, dans nos malheurs, notre amitié nous a donné de consolations ! Et dans le bonheur, on jouit doublement quand on peut le partager avec un ami ; et où en trouver de plus tendre de plus cher que dans sa propre famille ?

» Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père, que je lui répète expressément : « Qu'il ne cherche jamais à venger notre mort ! »

» J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur : je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de peine ; pardonnez-lui, ma chère sœur, pensez à l'âge qu'il a, et combien il est facile de faire dire à un enfant ce qu'on veut, et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour viendra, j'espère, où il ne sentira que mieux tout le prix de vos bontés et de votre tendresse pour tous deux.

» Il me reste à vous confier encore mes dernières pensées. J'aurais voulu les écrire dès le commencement du procès ; mais, outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en a été si rapide que je n'en aurais réellement pas eu le temps.

Digitized by Google

» Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée et que j'ai toujours professée, n'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion ; et même le lieu où je suis les exposerait trop s'ils y entraient une fois.

» Je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe ; j'espère que dans sa bonté il voudra bien recevoir mes derniers vœux, ainsi que ceux que je fais depuis longtemps pour qu'il veuille bien recevoir mon âme dans sa miséricorde et sa bonté.

» Je demande pardon à tous ceux que je connais et à vous, ma sœur, en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurais pu vous causer. Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait.

» Je dis ici adieu à mes tantes et à tous mes frères et sœurs. J'avais des amis ; l'idée d'en être séparée pour jamais, et leurs peines, sont un des plus grands regrets que j'emporte en mourant ; qu'ils sachent que jusqu'à mon dernier moment j'ai pensé à eux. Adieu, ma bonne et tendre

Digitized by Google

sœur ! Puisse cette lettre vous arriver ! Pensez toujours à moi. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que ces pauvres et chers enfants. Mon Dieu ! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours. Adieu ! adieu ! Je ne vais plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre de mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre ; mais je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot, et que je le traiterai comme un être absolument étranger. »

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

INTRODUCTION. V

CHAPITRE I.

Relation du voyage de Varennes. — Les Chevaliers du poignard. — MM. de Pienne-Villequier de Beauharnais, Chabert, d'Avaray. — Projet de départ; déguisement de M. de Fersen en cocher. — La baronne de Korff. — Mme Rochet. — MM. de Maldan, Dumoutier et Valory. — Arrivée à Etoges, Châlons-sur-Marne. — Varennes. — Arrestation. 1

CHAPITRE II.

15 août 1792 : Arrivée du Roi Louis XVI au Temple. — Mme de Lamballe. — Mme de Tourzel. — MM. Hue et Chamilly. — Mme de Navarre. — Mme Thibaut. — Mme Bazire. — Turgy, Chrétien et Marchand. — 14 août, Manuel et Santerre. — Louis XVI enseigne la géographie à son fils. — 19 août : Tison. — Le *Ça ira*. — Le jour de la Saint-Louis. — Départ de la Fayette. — Cléry. — Prise de Verdun. — Assassinat de Mme de Lamballe. — Rocher menace Louis XVI. 12

CHAPITRE III.

Le municipal. — La République. — Manuel dépouille Louis XVI du cordon rouge. — Projet d'enfermer le Roi à Chambord. — Les journaux. — Chabot, Dupont, Drouet et Lecointre-Puyraveaux. — Surveillance active. — Indisposition du Roi. — Lemonier et Robert. — Visite des municipaux. — Les ciseaux de la Reine. — Interrogatoire du Roi. — Chambon, Chaumette, sa réponse au Roi. — MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze. 30

CHAPITRE IV.

Testament de Louis XVI. — Son jugement. — M. de Malesherbes. — Garat notifie la sentence. — L'abbé Edgeworth de Firmont. — Adieux de Louis XVI à sa famille. — Mathieu le guichetier. — Le 21 janvier. — Désespoir de la Reine. — Ma maladie. — Brunier et Lacaze. — Fuite de Dumouriez. — Dépérissement de la Reine. — Calomnie de Tison et de sa femme. — Hébert. — Violences faites à Louis XVII. — Chapeau trouvé chez Madame Elisabeth. 41

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Maladie de Louis XVII. — La Convention refuse un médecin. — Madame Elisabeth soigne le jeune Roi. — Thierry. — La générale et le tocsin. — Le 31 mai. — Chaumette et Hébert. — Folie de madame Tison. — Ses remords. — On la transporte à l'Hôtel-Dieu. — Décret de la Convention qui porte que Louis XVII sera séparé de sa famille. — Simon le savetier. — La Reine est transférée à la Conciergerie. 54

CHAPITRE VI.

Mauvais traitements de Simon. — La Carmagnole. — Le bonnet rouge. — Nouvelle maladie de Louis XVII. — Ma maladie. — Tison est enfermé. — Nous faisons nous-mêmes nos lits. — Mot d'Hébert à Madame Elisabeth. — Tentative pour sauver la Reine. — Le projet échoue. — Je subis un interrogatoire. 69

CHAPITRE VII.

Jugement de la Reine. — Chauveau-Lagarde, Tronçon-Ducoudray. — Simon et Mathieu. — L'interrogatoire de Brunier. — Nobles réponses de la Reine. — Madame de Jarjayes. — Elle refuse le prêtre assermenté. — Le curé de Sainte-Marguerite. — Mort de la Reine. — Mort de Philippe Egalité. — On nous accuse de faire de faux assignats. — Visite domiciliaire. — Simon devient municipal. — On nous tutoie. 78

CHAPITRE VIII.

Procès de Madame Elisabeth de France. — Son interrogatoire, son courage et sa mort. — Son éloge. — On redouble de sévérité pour moi. — Le briquet et les ciseaux. — Visite de Robespierre. — Le 9 thermidor. — Barras et Laurent. — Politesse de ce dernier. — Les gens en écharpe. — L'explosion de Grenelle. . . . 87

CHAPITRE IX. . . . . .

Maladie de Louis XVII. — Gomier. — Ses bons soins. — Le Roi s'attache à lui. — Nouveaux accès de fièvre. — Sa maladie empire. — Dussault, Dumangin et Pelletan. — Dépérissement du Roi. — Sa mort. — Acte mortuaire. — Procès-verbal. 97

CHAPITRE X.

Manifestation en faveur de Madame. — La Presse s'y associe. — Ecrits publiés par MM. Michaud et Beaulieu. — Négociations avec l'Autriche. — Madame quitte le

Digitized by Google

Temple.—Son voyage jusqu'à la frontière.— Romances de MM. Dussault, Lacretelle jeune et Lepitre, officier municipal. 102

CHAPITRE XI.

Echange de Madame contre les prisonniers français détenus par l'Autriche. — Son arrivée à Bâle. — Départ pour Vienne. — Comment elle y fut reçue. — Elle écrit au prince de Condé. — Elle va retrouver le Roi à Mittau. — Son entrevue avec l'abbé Edgeworth. — Son mariage avec Mgr. le duc d'Angoulême. — Détails sur cette auguste cérémonie. — Le Roi et Madame sont obligés de quitter Mittau. — Pénible voyage par un froid rigoureux. — Les royaux exilés arrivent à Varsovie. 114

CHAPITRE XII.

Sejour à Varsovie. — La Prusse, cédant aux instances du premier consul, propose à Louis XVIII d'abdiquer. — Belle réponse du Roi. — Il revient à Mittau avec Madame. — Mort de l'abbé Edgeworth. — Le Roi et Madame se réfugient en Angleterre. — Députation bordelaise. — Rentrée en France. 144

CHAPITRE XIII.

Restauration. — Portraits des princes : Louis XVIII, le comte d'Artois, le duc d'Angoulême, le duc de Berry, le duc de Bourbon, les princes de Condé et de Conti. . 153

CHAPITRE XIV.

Représentation d'*Adélaïde Duguesclin* et d'*Œdipe à Colonne*. — Fête à l'Hôtel-de-Ville. — Voyage à Bordeaux. — Débarquement de Napoléon. — Héroïque conduite de Madame. — Elle quitte de nouveau la France. — Seconde Restauration. — Douleurs qu'elle lui occasionne. — Elle vit dans la retraite, faisant le bien. — Découverte du testament de la Reine Marie-Antoinette. 160

CHAPITRE XV.

Assassinat du duc de Berry ; ses derniers moments. — Paroles de Madame la duchesse d'Angoulême. — Naissance du duc de Bordeaux. — Libelles. 175

CHAPITRE XVI.

Maladie de Louis XVIII. — La Saint-Louis. — Mot du Roi à M. de Bourbon-Busset. — Les bulletins de santé. — Confession et dernière communion de Louis XVIII. — Ses adieux à sa famille. — Madame la duchesse

Digitized by Google

d'Angoulême. — Le Roi est mort, vive le Roi! — L'acte de décès. — Cérémonies. — Funérailles. — Entrée de Charles X à Paris. 183

CHAPITRE XVII.

1830. Madame la duchesse d'Angoulême à Vichy. — Départ pour Rambouillet. — L'exil. — Holyrood. — Départ pour l'Autriche. — Mort de Charles X et du Dauphin. 201

CHAPITRE XVIII.

Mort de Madame la duchesse d'Angoulême. — Son testament. 210

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I. — Mon témoignage sur la détention de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple. 231

II. — Mémoire pour Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon, fille de Louis XVI, ci-devant Roi des Français, détenue à la tour du Temple, où l'on trouve des anecdotes curieuses et inconnues jusqu'à ce jour, sur le traitement de Marie-Antoinette dans les prisons de la Conciergerie, et de ses enfants dans la tour du Temple. 267

III. — Opinion d'un Français sur la détention de Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon, fille de Louis XVI, ci-devant Roi des Français. 278

IV. — Pétition d'un grand nombre de citoyens d'Orléans à la Convention nationale.. 294

V. — Première entrevue de Gomin avec MADAME ROYALE, après sa nomination à la place d'adjoint à la garde du Temple, racontée par lui-même. 296

VI. — Vers composés par MADAME ROYALE quelques jours avant sa sortie du Temple. 303

VII. — Entrevue de Marie-Thérèse avec mesdames de Tourzel.. 305

VII.. — Entrevue de Marie-Thérèse avec madame la baronne de Mackau. 314

IX. — Relation du voyage de Paris à Huningue par MADAME.. 318

X. — Traces du séjour de Marie-Thérèse au Temple.. . 325

XI. — Dernière lettre de la Reine Marie-Antoinette. . . 328

FIN DE LA TABLE.

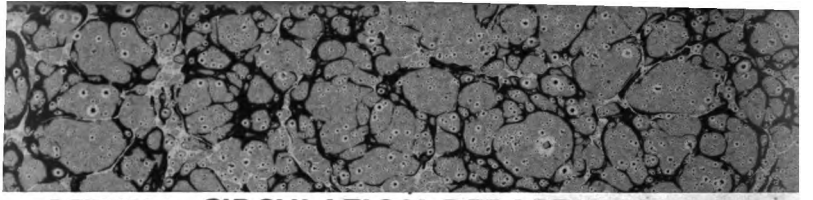
Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



RETURN TO ➡ **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1	2	3
HOME USE		
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.

Books may be Renewed by calling **642-3405**

DUE AS STAMPED BELOW

FEB 22 1997
RECEIVED

DEC 18 1996
CIRCULATION DEPT.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6

Digitized by Google

YC 74136

U. C. BERKELEY LIBRARIES

CD57914888